UMK
Toruń
381582

MÉMOIRES
SUR LA POLOGNE
SOUS LA DOMINATION RUSSE,

RÉDIGÉS,

APRÈS UN SÉJOUR DE DEUX ANNÉES A WARSOVIE,

PAR

HARRO-HARRING,

EX-PORTE-DRAPEAU DU RÉGIMENT DES LANCIERS LITHUANIENS, FAISANT PARTIE DES GARDES DU CORPS RUSSES.

« Si j'ai mal parlé, rends témoignage du mal, et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? »

Évangile selon St.-Jean 18, 23.

Traduit de l'allemand

PAR

EHRENFRIED STŒBER.

STRASBOURG.

Imprimerie de G. L. Schuler, rue des Arcades n° 5.

1833.

MÉMOIRES

SUR LA POLOGNE.

MÉMOIRES
SUR LA POLOGNE
SOUS LA DOMINATION RUSSE,

RÉDIGÉS,

APRÈS UN SÉJOUR DE DEUX ANNÉES A WARSOVIE,

PAR

HARRO-HARRING,

EX PORTE-DRAPEAU DU RÉGIMENT DES LANCIERS LITHUANIENS, FAISANT PARTIE DES GARDES-DU-CORPS RUSSES.

« Si j'ai mal parlé, rends témoi-
« gnage du mal, et si j'ai bien parlé,
« pourquoi me frappes-tu ? »
Évangile selon St.-Jean 18, 23.

Traduit de l'allemand

PAR

EHRENFRIED STŒBER.

STRASBOURG.

Imprimerie de G. L. SCHULER, rue des Arcades n° 5.

1833.

„Ausi!“ (*Je l'ai osé!*)

Ulric de Hutten.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA W TORUNIU

381582

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

C'est avec une véritable satisfaction que je me suis chargé de traduire l'ouvrage sur la Pologne, de M. *Harro-Harring*, de cet homme qui combat si vaillamment sous des drapeaux qui me furent toujours chers. C'est encore la cause de la liberté, défendue contre le stupide absolutisme. M. Harro-Harring est un des auteurs les plus courageux de notre époque, et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il agit comme il écrit. Il est beau de voir un simple particulier, jeune encore, jeter le gant à un Czar, à un empereur des Moscovites, qui se croit tout-puissant. C'est un acte d'accusation des plus vigoureux contre l'arbitraire le plus odieux. Il est juste que les princes aussi com-

paraissent devant le tribunal de l'opinion publique. Nous observons que le grand-duc Constantin, dont le despotisme brutal est si énergiquement dévoilé dans ces Mémoires, existait encore lorsque l'auteur les a livrés à l'impression.

Ces Mémoires ont eu un grand succès. Une édition de 3000 exemplaires en fut épuisée en très-peu de tems. Ils furent successivement traduits en anglais et en suédois. Un des critiques les plus spirituels et les plus sévères de l'Allemagne, M. *Menzel*, rédacteur de la *feuille littéraire du Morgenblatt*, dit, qu'ils sont d'un mérite vraiment historique (feuille du 16 janvier 1832). On trouve aussi une mention honorable de ces Mémoires dans la *Chronique scandaleuse de la cour de Pétersbourg, depuis 1740 jusqu'à la mort de Constantin* (vol. 2, page 158. *)

Ces Mémoires ont été vivement attaqués dans un pamphlet, intitulé : *Unpartheiïsche Würdigung der Schmœhschrift : Memoiren*

(*) Cet ouvrage est rédigé en allemand. Il a paru à Fürth en 1832.

über Polen unter russischer Herrschaft, von Harro-Harring. Von einem russischen Unterthan. Altenburg 1831. (*Examen impartial de la diatribe: Mémoires sur la Pologne sous la domination russe, de Harro-Harring. Par un sujet russe. Altenbourg.* 1831.)

Dans une brochure, intitulée: *Le Sujet russe* (*der russische Unterthan*), M. Harro a fait bonne justice des imputations calomnieuses de l'auteur anonyme.

La traduction offrait des difficultés; on y trouvera de l'étrangeté, car le style de M. Harro a de l'originalité; il est du genre humoristique, il est plein d'ironie et d'images. Mais les tems ne sont plus où la France s'agenouillait devant les trois unités d'Aristote et devant un purisme, qui souvent ne causait que de l'ennui. Si la France politique a fait sa révolution en 1789 et en 1830, la France littéraire a aussi subi la sienne. On peut hardiment offrir un ouvrage de M. Harro à un pays, où on lit avec intérêt ceux des Schiller, des Gœthe, des Jean-Paul, des Hoffmann, des Bœrné, et où l'on compte parmi les premières illustrations nationales un Victor Hugo.

D'ailleurs j'invoque l'indulgence du lecteur pour tout ce que cette traduction peut avoir d'incorrect; puisse-t-il en trouver l'excuse dans la position spéciale des Alsaciens.

Strasbourg, Avril 1833.

Le Traducteur.

Mémoires

SUR LA POLOGNE,

SOUS LE GOUVERNEMENT

DU

GRAND-DUC CONSTANTIN CÉZAREWICZ.

„Il est ainsi que beaucoup de gens soient mis entre les „mains d'un petit nombre, et il n'y a point de différence „devant le Dieu du ciel, de délivrer par un grand ou un „petit nombre. Car la victoire de la bataille ne dépend „pas de la multitude de l'armée: mais la force vient du „ciel.

„Ils viennent contre nous avec une multitude rebelle „et orgueilleuse, pour nous détruire, nous et nos femmes „et nos enfans, et pour nous piller.

„Mais nous combattons en défendant nos âmes et nos „lois.“ (1 *Maccabées III*, 18—21.)

DÉDICACE. (*)

J'écris ce livre près du monument de *Poniatowski* (**), éclairé par l'aurore de la renaissance polonaise. Je le dédie à la liberté de tous les Polonais. C'est un document en faveur de leurs droits. Je suis fier d'y attacher mon nom; mon ouvrage dévoile de nombreuses turpitudes, d'affreuses trahisons. Que le glaive soit tiré! Le sang engendre souvent de grandes actions. Dieu fera le reste.

Harro-Harring,
le Frison.

(*) L'original de cette dédicace est écrit en vers.

(**) L'auteur a écrit la plus grande partie de ces Mémoires à Leipsic. On sait que c'est auprès de cette ville que succomba l'illustre *Poniatowski*, et qu'une pierre monumentale a été élevée non loin du lieu où il a péri, le 19 Octobre 1812, en voulant traverser l'Elster, pour assurer la retraite des Français. (*Note du Traducteur.*)

I.

INTRODUCTION.

„Je n'ai jamais pu comprendre, comment on pouvait publier des écrits sans se nommer. Cela m'a toujours causé un certain mal-aise, comme l'apparition d'un spectre... Et si, par caprice ou par inadvertance, j'ai tû mon nom, cela me rendait tout triste, comme si j'avais commis une méchante action. Mais je considère aussi que je suis libre, que je n'ai ni femme ni enfant, et que la vengeance qui menace toute vérité qui déplait, ne saurait frapper que moi seul. Mais tout homme n'est pas aussi libre!«

Louis Börne.

I.

POSITION DE L'AUTEUR. — SON ENTRÉE AU SERVICE RUSSE. — PARTIES DE CET OUVRAGE.

Le lecteur qui prend cet ouvrage en main, ouvrage dont le titre indique suffisamment le contenu, demande peut-être une garantie pour la foi à ajouter à l'auteur dans une cause aussi grave.

J'ai tâché de répondre à une demande aussi juste, en attachant mon nom à cet écrit, nom qui, s'il ne fait pas partie de ceux qu'on a l'habitude d'appeler « des noms connus, » a cependant été souvent prononcé avec quelqu'estime. Le présent ouvrage forme le vingt-troisième volume de mes œuvres, ainsi que le catalogue annexé le prouve.

Comme auteur, je me flatte d'avoir acquis la considération de la partie la plus estimable de l'Allemagne littéraire. A titre d'homme, je continuerai à faire tous mes efforts pour répondre à la confiance et à la bienveillance qui sont toujours venues au-devant de moi, partout où ma destinée m'a conduit dans une carrière étendue et souvent semblable à un labyrinthe.

Lors du commencement de la guerre des russes contre la Porte, accoutumé que j'étais, par mes voyages lointains et par mon séjour en Morée, aux fatigues de tous genres, je pris la résolution de faire la campagne contre la Turquie, pour étendre le cercle de mes expériences. J'ajouterai franchement que j'avais encore des motifs particuliers qui me guidaient. Ce que l'homme appelle souvent *son plus grand bien sur la terre* (1), je croyais l'avoir trouvé dans un état, d'où me bannissaient des démarches téméraires, que j'avais faites pour un ami captif. (2)

Je voulais braver le sort que de propos délibéré j'avais attiré sur moi; je voulais ne remettre le pied sur cette frontière, qui me séparait du but de mes vœux, que sous la sauve-garde d'un uniforme, ou bien chercher sur le champ de bataille une mort glorieuse.

Des rapports mensongers de journaux, d'après lesquels l'armée polonaise aurait déjà été en marche contre la Porte; d'un autre côté le peu de choix que j'avais à l'égard des pays où j'osais aller; le désir enfin de satisfaire mes goûts militaires au milieu des valeureux Polonais: telles furent les causes qui me déterminèrent à aller à *Warsovie*, où je comptais trouver le dépôt de la guerre, y justifier de mes prétentions, en produisant d'honorables certificats, et me réunir à l'armée avec les phalanges polonaises.

La connaissance que je fis d'un Polonais à Breslau, me fit cependant pressentir tout de suite, qu'il serait

difficile d'entrer dans les troupes polonaises, mais que je serais probablement obligé de prendre du service russe, aussitôt que je toucherais Warsovie.

Il en fut ainsi.

Je rencontrai par hasard, le premier jour de mon arrivée à Warsovie, un émissaire du grand-duc Constantin, dont les relations m'étaient encore inconnues lorsque je me trouvais en contact avec lui en Allemagne; l'espion, le baron *de Schweizer* (1), m'aborda amicalement et m'introduisit dans la maison du baron *de Sass*, qui me témoigna beaucoup d'intérêt... On me déclara tout laconiquement que, «*pour éviter des désagrémens*, je ne devais communiquer à personne le véritable but de mon voyage, mais me borner à dire au grand-duc, qui me fera mander, que *j'étais venu à Warsovie dans le seul et unique but d'entrer, sous les auspices de Sa Grâce, au service de Russie.*» On ajoutait, «que si j'agissais autrement, on ne saurait prévoir ce qui pourrait m'arriver.»

Il ne me restait donc plus de choix, je ne *pouvais* ni ne *voulais* retourner en Allemagne.

Selon toutes les apparences j'avais acquis le bonheur inopiné d'être en faveur auprès du grand-duc; j'entrai au service avec la prérogative de la noblesse étrangère, quoiqu'en Frise (*) il n'y ait pas de noblesse héréditaire. A midi je fus nommé *porte-drapeau* au régiment des lanciers lithuaniens, faisant partie des gardes-du-corps du Césaréwitsch, après que ce dernier m'avait accordé une audience à quatre heures du matin.

L'histoire des tribulations que j'ai éprouvées pendant mes deux années de service dans les gardes-du-corps russes, tribulations qui devaient me tenir lieu de la peine de mort, ne doit pas faire partie de ces pages, consacrées à des matières plus importantes que ma personne.

Un violent coup de la selle de mon cheval dérangea ma santé, et je fus porté sur la liste de ceux qui devaient obtenir leur congé pour cause d'incapacité au service militaire; je n'obtins cependant pas de suite ce congé. Réduit à la position la plus désastreuse, j'avais déjà renoncé à jamais à ma liberté personnelle, lorsqu'en 1830, à l'arrivée de l'empereur qui venait à Warsovie, pour présider à l'ouverture de la diète, j'obtins enfin la permission de partir.

Je ne parlerai non plus ici des circonstances particulières de mon départ de la Pologne. Je ferai connaitre plus tard les obstacles sous lesquels tant d'autres ont succombé; je ne saurais trop rendre grâce à la providence qui me les a fait surmonter.

Ce que je puis appeler le fruit de ces deux années, forme en partie la matière de cet ouvrage. C'est un fruit vénéneux et je ne sens que trop combien il peut influer sur moi et ronger, peut-être, ma vie même. Le lecteur s'en convaincra par les pages qui suivent.

Mon ouvrage est distribué en différentes parties, dont les plus grandes, qui présentent des *Tableaux Warsoviens*, sont les plus importantes. *Le voyage*

à Warsovie fut écrit avant que l'insurrection polonaise n'eût éclaté; il offre de l'intérêt en tant qu'il retrace l'état des choses en Pologne, avant que ce peuple héroïque ne se fût levé pour la défense de ses droits méconnus. Ces *droits des Polonais* seront discutés séparément.

II.

L'EMPIRE DE L'IMPOSSIBILITÉ; CELUI DE L'INVRAISEMBLANCE. — UN TRÈS-VIEUX PRINCIPE EST RENVERSÉ.

La crédulité ne fut jamais mon défaut: plus j'appris à connaître l'*empire de l'impossibilité* sur la terre, plus j'acquis au contraire l'habitude de ne croire que difficilement. Si je voulais désigner cet empire par une figure, je dirais qu'il est aussi grand, peut-être plus grand encore que l'empire russe; ce qui cependant veut beaucoup dire. Je remarquerai en passant, qu'il existe une grande affinité entre ces deux idées, qui sont même tellement connexes, qu'elles se fondent l'une dans l'autre, comme la Pologne se fond dans la Russie. La séparation de la Pologne et de la Russie est à mes yeux la plus grande *invraisemblance*, depuis que j'ai vécu pendant deux ans dans le *vaste empire de l'impossibilité*.

L'*invraisemblanee* est limitrophe de l'*impossibilité*, comme par exemple la Prusse de la Russie. Mais la frontière est bien marquée, telle que celle de la Russie par des aigles et des cosaques, de manière que la

Pologne n'est plus la Pologne, mais une province russe ; car sans cela les cavaliers du Don et de la mer noire ne seraient pas postés en-deçà de Kalisch, mais au-delà des frontières de la Lithuanie ; l'empereur de Russie, à titre de *roi de Pologne*, aurait alors aussi un *royaume*, mais il l'a dégradé, il l'a fait descendre à un simple gouvernement, tout comme en certains pays, un capitaine est fait, par punition, simple soldat, ou comme un général est fait caporal, parceque celui qui en a la force, croit aussi en avoir le droit.

A dire vrai, il y a des pays où il n'existe aucun droit, puisque le pouvoir, c'est-à-dire l'exécution et l'application de la puissance, a depuis long-tems écarté ce *préjugé populaire*, et que, moyennant certaines mesures énergiques, ce pouvoir a si bien fait, qu'il n'est plus permis de penser à la tradition des tems passés, moins encore d'en parler : écrire sur cet objet est une chose dont on se passe facilement, puisque dans les pays dont nous parlons, il se trouve à peine un individu sur mille qui sache tracer des lettres.

Bref, le domaine de l'*invraisemblance* ne fut pas non plus une terre inconnue pour moi, et si quelque candidat d'humanité et de philanthropie s'avisait de soutenir en ma présence la probabilité d'une séparation de la Pologne de l'empire russe, en vertu du droit des gens, (ainsi que cela a été soutenu souvent à la table d'hôte de la *Ville de Hamboury*, ici à Leipsic, où j'écris ces mémoires) je rejetais sans restriction cette idée inspirée par le champagne mousseux, bien per-

suadé que j'étais, que dans l'*empire de l'impossibilité* (permis au lecteur d'appliquer cette expression à l'empire russe), un sourire dédaigneux ferait justice d'une telle extravagance, d'une idée dont le knout empêcherait facilement la réalisation.

Je me fortifiai dans ma conviction, ayant eu occasion de voir, à mon grand étonnement, combien le dit instrument est apte à extirper et à détruire toutes idées, si toutefois une idée saurait être dangereuse en face du knout et sous la menace des peines de la forteresse, de la chasse aux zibélines et des mines de plomb. — On peut comparer ces trois degrés de punition aux crises du magnétisme : les mines de plomb produisent la clairvoyance. — Mais nous voilà incertains dans l'empire de l'impossibilité comme dans le royaume de l'invraisemblance ; les apparitions dans la sphère de la réalité renversent les argumens les plus solides. L'invraisemblance n'existe plus, il n'y a plus rien d'invraisemblable et l'impossibilité tremble et chancelle sur son trône vermoulu, toujours menacée, d'en être chassée, à l'instar de ce qui est arrivé, dans l'espace de six mois, à trois hauts et puissans seigneurs de la légitimité.

L'invraisemblance a renoncé à ses droits, elle a abdiqué et s'est retirée silencieusement ; mais nulle part sur cette terre, elle ne trouve un coin logeable où elle puisse être aussi cordialement à l'aise, que *dans le bon vieux tems*, tems où elle jouait un rôle si brillant, en qualité de *bonne* de la légitimité,

tems où elle vit plus d'une fois une tresse poudrée, ne tenant qu'à un cheveu, sans s'inquiéter pour cela, car il n'était *pas vraisemblable* que quelqu'un, au grand scandale du monde, osât arracher une tresse aussi inutile.

Qui pourrait mesurer d'un regard le spectacle gigantesque que nous présente le dernier sémestre de la trentième année du dix-neuvième siècle?

Oui, en y jetant un simple coup-d'œil, il faut une organisation cérébrale forte et saine, pour ne pas être saisi de vertige et de confusion, ainsi que cela est arrivé depuis à plus d'un diplomate qui, pour parler avec le proverbe, *ne sait plus où donner de la tête.* Il est effacé ce vieil adage: *Rien de nouveau sous le soleil.*

Les trois jours de juillet à *Paris* et le premier décembre à *Warsovie* et à *Osterode* saluèrent le monde d'un sourire fier et moqueur, environnés de toute la splendeur de la nouveauté, nouveauté que le tems actuel ne saurait contester, que la postérité appréciera et admirera.

Trois couriers du *domaine de l'invraisemblence* se croisent, ils sont porteurs de dépêches incroyables, pour provoquer un dernier et urgent appel à l'instance couronnée de l'*impossibilité.*

Mais Guillaume IV, par la grâce de Dieu, roi des royaumes réunis de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, roi de Hanovre et duc de Brunswick, signa à St.-James, le 21 novembre 1830, un écrit, et la

dernière instance repousse les couriers et leurs dépêches.

Oui, il vaut la peine de vivre, car nous vivons dans un tems, dont on peut tout se promettre, puisqu'il n'est plus permis de dire : Telle ou telle chose est impossible.

Une nuit se passe, nous entendons un postillon qui, pour se désennuyer, donne du cor; le voilà qui tourne la rue, il arrive, son porte-manteau est déballé. Ah! voyons la feuille officielle! Nous la parcourons et nos yeux ne rencontrent que de longues colonnes de récits d'évènemens, dont les mots nous paraissent être autant de fautes typographiques colossales; saisis d'étonnement, nos regards ne savent où se fixer, nous lisons encore et nous n'osons parler, car nous ne trouvons pas de paroles qui cadrent avec les paroles officielles imprimées, si ce n'est le peu de mots : «Encore du nouveau, des évènemens qui n'ont pas encore eu lieu!»

Voilà ce qui se passe aujourd'hui; — que verrons-nous demain? —

Je le redis, je n'ai jamais été crédule, mais j'aurais plutôt ajouté foi au premier conte bleu qu'à une insurrection des Polonais à Warsovie, insurrection qui chassa le *Presque-Tout-puissant*, environné de sept mille hommes de gardes, hors la porte; qui le jeta peut-être par-dessus la barrière, tant sa fuite fut rapide.

Je désire développer dans ces feuilles les raisons

que j'avais pour ne pas croire à un tel conte, je me flatte que ces développemens feront entrevoir au lecteur un tableau fidèle de l'état moral et politique de Warsovie jusqu'à l'éruption de la révolution, tableau que personne n'a encore osé retracer, puisque tous ceux qui auraient été à même de le composer, devaient aussi sentir le danger d'une pareille entreprise.

III.

DÉFAUT DE NOTIONS SUR LA POLOGNE. — UN AUTEUR ALLEMAND DISPARAÎT.

Il paraîtra surprenant à bien des personnes que jusqu'à ce jour on trouve si peu de notions sur la *Pologne*, tandis que nos journaux fourmillent d'articles de correspondance, souvent envoyés des endroits les plus obscurs.

Ce défaut de notions sur un pays, autrefois si resplendissant de gloire et d'honneur, et que le brutal arbitraire du plus fort a arraché du nombre des états en le dépouillant même de son nom ; ce défaut de notions, disons-nous, indiquera déjà lui-même la puissance accablante de situations et de rapports, qui ne sont jamais parvenus à la connaissance du public étranger et dont celui-ci ne pourrait avoir qu'une idée absolument fausse et inexacte.

Il est bien plus difficile que ne se l'imagine le lecteur des nouvelles du jour, de répondre à la question : Qui a dû écrire en Pologne ou sur la Pologne? On ne se

doute peut-être pas qu'en Pologne et notamment à Warsovie, chaque pensée était en surveillance; qu'on était aux écoutes de chaque expression; que chaque cachet était brisé; que toutes les voies de communication étaient barricadées pour celui qui aurait eu l'audace de tracer un récit fidèle et véridique de l'état des choses; récit qui l'aurait fait incontinent charger de chaînes et jeter dans les souterrains de quelque cachot, d'où jamais il n'aurait pu espérer de sortir.

Il n'y a qu'un homme libre, sous le rapport moral et sous le rapport physique, qui puisse concevoir l'idée de dire la vérité sans réserve; s'il ne connait aucune crainte, quelles que soient les menaces de l'arbitraire, et s'il n'est point arrêté par l'espoir d'obtenir les faveurs des princes, faveurs qui doivent être sans prix pour lui; mais il y renoncera peut-être, s'il n'est pas dans une position indépendante.

Mais ni à Warsovie, ni ailleurs en Pologne on n'aurait trouvé un homme indépendant, dussions-nous nous imaginer l'homme le plus libre sous tous les rapports; on y fit souvent le procès aux hommes qui prêtaient le moins à la défiance. Personne, à l'exception du *Presque-Tout-puissant*, ne pouvait être assuré, pendant une heure seulement, de sa liberté individuelle. Celui qui en Pologne s'est enrichi d'expérience, n'est pas même indépendant en pays étranger. De quelque côté qu'il se dirige, il est suivi des yeux d'Argus d'une surveillance occulte. Un seul exemple suffira pour

faire sentir toute l'horrible vérité de ce que nous venons d'avancer. Au sein de l'Allemagne, dans une de ses capitales, à *Dresde*, on a vu disparaître, sans laisser aucune trace, le lieutenant *Mærtens*, de Hanovre; il avait été officier au service russe et s'était permis, après sa retraite du service, de publier, sous un nom supposé, un petit volume sur les affaires étrangères de la Russie. (*) Des hommes dignes de foi m'ont assuré qu'il avait été enlevé par un guet-à-pens.

Quelques personnes douteront peut-être de la vérité de ce fait et suspecteront dès-lors l'authenticité de tous ceux, qui sont consignés dans cet ouvrage. A cet égard je me bornerai à emprunter à *Seume* un passage de l'introduction à son ouvrage, intitulé: *Nachrichten über die Vorfælle in Polen im Jahr* 1794; c'est-à-dire: *Relation des évènemens qui eurent lieu en Pologne en* 1794. Voici ce passage: « Vous pouvez être intimément convaincu, que je ne vous raconterai rien, dont je n'aie été témoin oculaire ou dont la vérité ne me soit suffisamment garantie. »

On voudra peut-être contester l'enlèvement dont nous venons de parler, en s'appuyant sur le peu de vraisemblance d'une pareille entreprise, eu égard à la difficulté de l'exécution. Mais j'ai déjà fait justice de l'invraisemblance, en abordant le territoire du

---

(*) *Russland in der neuesten Zeit.* — La Russie de nos jours, par E. Pabel. Dresde, librairie Arnold. 1829.

despotisme, auquel d'un côté tout ce qu'on peut exécuter par la violence et l'arbitraire est possible, et qui d'un autre côté rejette comme impossible tout ce qui tend à paraliser ses efforts, jusqu'à ce que le témoignage du *tems* le désabuse.

On m'objectera que le fait relaté est incroyable, attendu que nous vivons au dix-neuvième siècle, siècle éclairé; que nous vivons au milieu de l'Allemagne, pays paisible et policé qui, se souciant peu des intrigues des puissances étrangères, s'appuie sur l'observation des *lois*, qui ne tolère ni le rapt, ni le vol; pays, où aucun fonctionnaire n'entretient d'intelligences coupables avec des brigands et des assassins, ainsi que cela se pratique en Italie et dans quelques autres pays; on dira qu'il est inconcevable qu'en Allemagne, où l'on ne vole pas impunément un bonnet de nuit, on puisse voler et enlever un homme vivant, parcequ'*il n'est pas un bonnet de nuit* (*). Toutes ces observations peuvent être justes, mais le fait n'en est pas moins constant. Un pareil sort pourrait donc m'être réservé — je ne le crains pas.

La première et la plus sûre des armes dans les combats, c'est le *courage*. Celui qui possède le courage de défendre publiquement, la plume à la main, le droit de l'humanité, saura aussi manier une autre

---

(*) On appele en Allemagne, au figuré, un homme lâche sans énergie et sans caractère, *bonnet de nuit*. *Note du Traducteur.*

arme, lorsque précisément les mêmes droits se trouvent menacés dans sa propre personne.

Je connais très-bien les espions étrangers, qui m'entourent. Leurs honteuses manœuvres n'ont rien d'effrayant pour moi.

Le tems marche à pas de géant. Le génie du siècle, qui veut le bien, est debout; que les traîtres tremblent devant la colère des peuples! Je vis d'ailleurs dans un pays où la vérité est écoutée, où la liberté de la parole est respectée; je me repose enfin sur ceux qui sont préposés au maintien des lois, de ces lois, auxquelles je me soumets avec une conscience sans reproche.

II.

TABLEAUX WARSOVIENS.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA W TORUNIU

I.

BELVÉDÈRE. — SCÈNES DU LEVER DU GRAND-DUC. — OFFICIERS DU JOUR DE LA CAVALERIE DE LA GARDE. — L'ADJUDANT DES HOUSSARDS. — LES ORDONNANCES. — LE GÉNÉRAL STRANDTMANN.

L'habitation du grand-duc, qui ressemble à une simple maison de campagne, est située en-deçà de la barrière méridionale de la ville, non loin de celle qu'on nomme *Mokotowska Rogatka*. Cette habitation est appelée *Belvédère*.

Elle est bâtie dans le style le plus moderne, mais avec une extrême simplicité. On y remarque deux pavillons, un de chaque côté, réunis par une haute grille en fer; le bâtiment est peint d'une couleur rougeâtre; l'intérieur offre plutôt l'aspect de la demeure d'un simple particulier, que celui du palais d'un prince. Les appartemens et les pièces supérieures présentent une vue assez étendue: on aperçoit de là le parc anglais, qui fait partie du Belvédère; le jardin botanique, Lazienki; les casernes de la cavalerie de la garde et une partie de la ville. La garde de la porte de la grille est confiée à des invalides, et il n'est permis à aucune personne du civil d'y entrer sans être accompagnée par un militaire.

De cette habitation champêtre, différentes allées conduisent dans la ville et dans les alentours, que nous venons d'indiquer. Un silence profond règne toujours près du Belvédère. Aucun promeneur n'ose en approcher, les carrosses mêmes évitent les allées

principales ou s'en retournent moitié chemin. Les rossignols du parc ne semblent chanter que timidement, les grenouilles ne coassent qu'à la dérobée, car — le *grand-duc Constantin* habite le Belvédère.

Nous venons de parler au présent, il est vraisemblable qu'aujourd'hui tout y est changé. D'après les premières nouvelles qui nous sont parvenues sur l'insurrection polonaise, le Belvédère n'existe plus. — Quoiqu'il en soit, contemplons toujours le passé et restons au Belvédère jusqu'à l'apparition du grand-duc.

Nous sommes en été, il est quatre heures du matin, l'infanterie est au camp, en deçà de la barrière opposée à la ville.

Déjà les dorozki et les chaises des généraux arrivent près de la grille, *Gendre* est en haut; dans l'antichambre on aperçoit les officiers *du jour* des trois régimens de cavalerie de la garde; ce sont: un capitaine par régiment, un officier subalterne par escadron, et en outre un officier subalterne pour le grand lazaret *Ujazdow*.

On plaisante pêle-mêle, en polonais, en russe, en allemand, en français. On parle du chambertin d'hier ou du château-Margaux, du favori du jour *Markebronner* et du champagne de Louis Wœlfel, du restaurateur français près du château, et de quelques institutrices privées du faubourg de Cracowie. On plaint le sort des camarades qui souffrent à *Ujazdow* des suites de leurs campagnes d'amour; *le vieux homme*, *le porte-drapeau*, *Pistol*, *homme de salpètre*, *et le prince de*

Bavière (*) délibèrent sur la grave question de savoir qui ajoutera au souper de la caserne le vin de Rüdesheim, et personne n'ose prendre l'initiative sur la générosité du camarade. C'est envain qu'on se moque du Bucéphale du *vieux homme*, celui-ci caresse en souriant sa moustache à l'espagnole et donne à entendre qu'il connait mieux que qui que ce soit les qualités éminentes de son noble coursier. Le svelte adjudant des Houssards entre à grands pas, il place le rapport dans le rebord de son chapeau invalide, il redresse les épaules et ses éperons font de l'accompagnement au *da capo* des antichambres. Un bon mot français semble planer sur ses lèvres ironiques. Il en gratifie le *prince bavavois* et quitte brusquement la salle, car il faut qu'il passe en revue les ordonnances qu'on a placées, comme des statues en plâtre, dans les pièces adjacentes. Déjà depuis deux heures, un vieux soldat nettoie, boutonne, tourne et retourne un sous-officier et une recrue, qui doivent se présenter au grand-duc *in optima forma*. L'adjudant ouvre violemment la porte, tous font front, le redoutable jette un regard significatif au vieux, qui poursuit sa tâche avec d'autant plus de zèle.

Quelques jurons se fraient un chemin à travers la moustache blonde de l'adjudant; on l'entend grommeler: « *charoscho !* » (*bien !*) lorsqu'il voit qu'on pousse

(*) Sobriquets de plusieurs officiers de la cavalerie de la garde.

la giberne plus avant sur le dos, d'une distance de la largeur d'un tuyau de paille et demi.

Maintenant le compagnon du vieux soldat, pâle juste-milieu entre un homme et un bidet, cire encore les bottes, toujours effrayé par la crainte de noircir les schackschirs rousses; si cela arrivait, l'adjudant lui lancerait quelques tonnerre-de-Dieu, et il pourrait se résigner à faire l'essai des verges les plus nouvelles du régiment.

Le maréchal-de-logis-chef de l'escadron des lanciers des gardes-du-corps entre avec calme; il est ici comme chez lui, car il est condamné à attendre dans ces appartemens trois cent soixante-cinq fois par an le commencement du lever. Son visage parait avoir reçu une nouvelle doublure, il a l'air fier, car il a servi un peu moins de dix ans comme sous-officier; il a servi en tout pendant vingt ans et vient d'être proposé officier, ne fût-ce qu'officier du train.

Les maréchaux-de-logis des Cuirassiers et des Houssards s'approchent de lui; ces messieurs se prêtent réciproquement le miroir de poche et la brosse, qui se trouvent dans leur *czapki*, ils soupirent après le *wodka*, dont ils n'ont pas encore goûté, car le grand-duc, s'il est de mauvaise humeur, déteste l'odeur de wodka d'un soldat de service.

Quelques officiers entrent rapidement, jettent là leur manteau, se grattent dans leur mince chevelure et se rendent dans l'antichambre que nous avons indiquée. Le général *Strandtmann* aborde le seuil et

adresse à l'adjudant une question de service au moins inutile.

Tout le monde a encore fait front et le général passe lui-même en revue ses ordonnances. «Eh bien, eh bien, qu'est-ce que c'est que cela,» gourmande-t-il le sous-officier, «quelle barbe tu as là? mais tu ressembles à un paysan derrière la charrue! — Il faut que cela soit ôté de là, là! près l'angle de la bouche,» dit-il avec humeur à l'adjudant. «Faites ôter ces cheveux hérisés et pas tant de cirage de bottes sous le nez. Faites raser cela! Ce drôle ne peut pas se présenter comme-ça. Le grand-duc deviendrait furieux... si... si... vite! vite! faites encore raser ce peu de cheveux!...» Il le dit, jette encore un regard de connaisseur sur les poupées-houssards qui se tiennent comme des statues, et puis il sort brusquement.

«... *mat*'!» (*) crie l'adjudant, en pestant, »vite un rasoir!» et le vieux soldat tremble, car il n'a qu'une aiguille et du fil dans sa furaszka, mais — point de rasoir.

L'adjudant se voit donc réduit à sa présence d'esprit, il tire le sabre héroïque du fourrean, il en aiguise promptement la pointe au fourneau de fer de fonte, qui porte le chiffre de fabrication anglaise; ce sabre sert pour la première fois depuis des années; du cirage anglais remplace le savon de Windsor.

«Tiens-toi donc tranquille, garnement! je saurai

(*) Mot polonais.

déjà te raser!» crie-t-il au patient sous-officier, lorsque *Hadschi* entre, et part d'un grand éclat de rire en voyant cette scène. «Oui, oui!» dit-il, «fils des Bardes, voici comment on devient barbier en ces lieux...»

Le houssard affairé prononce ces mots et le pauvre diable, tremblant sous son rasoir improvisé, verse de grosses larmes sur la fatale lame.

«*Hadschi!* c'est une scène que vous devriez peindre!» lui dit en souriant l'adjudant, faisant toujours des efforts pour déraciner cette broussaille de cheveux, afin de se conformer aux ordres du spirituel général. «C'est chose à faire,» lui replique Hadschi, et un bruit sourd, qui part du corridor, annonce l'arrivée du grand-duc.

II.

CONTINUATION. — LES GÉNÉRAUX KURUTA, DE DANNENBERG, MARKOW, DE KNORRING. — RAPPORT DES MARÉCHAUX-DES-LOGIS, SPÉCIALEMENT ATTACHÉS AU GRAND-DUC. — EXERCICES DES ORDONNANCES. — LE GÉNÉRAL KURNATOWSKI. — SUITES DES DÉLITS CONTRE LA FORME.

Les dorozki et les chaises se sont augmentées devant la grille. Tous les généraux sont arrivés successivement, on remarque aussi le commandant de la ville, le président de la ville *Lubowicki*, et le vice-président *Lewicki*.

Le vieux colonel *Sass* fait de l'esprit en traversant la haie des officiers qui se trouvent dans l'anti-chambre,

les adjudans *du jour* du grand-duc (*) voltigent à droite et à gauche, les plantes de leurs pieds effleurent à peine le plancher. Ils rangent les étrangers arrivés à gauche dans l'anti-chambre, place assignée au civil, et ces étrangers du civil se trouvent tout ébahis devant de brillans uniformes et ne se sentent nullement à leur aise dans l'anti-chambre du Belvédère.

Un nouvel adjudant paraît et s'avance lentement; s'il était là, le *casse-noix (Nussknacker)* de Hoffmann(**), il se jeterait dans ses bras, poussé par une sympathie irrésistible, ils se ressemblent comme deux œufs.

Le silence devient plus silencieux encore. — Une pareille figure négative, le général-en-chef *Kuruta*, ce Grec, si connu, attaché au grand-duc depuis son enfance (***), descend l'escalier : c'est la fumée qui annonce le feu, lorsqu'il devient flamme. Son arrivée est un signe que le Tout-puissant approche; mais «Philostratos, le fidèle gardien de la maison,» n'est pas *du jour*, le général-en-chef ne parle à personne et se perd dans la foule.

Le général *de Dannenberg*, quartier-maître général de la garde, homme d'une stature imposante, descend aussi et salue quelques personnes de sa con-

---

(*) Le nombre de ces adjudans n'est pas déterminé, il y en avait je crois dix depuis le grade de lieutenant jusqu'à celui de colonel. D'ordinaire un seul était *du jour*, dans des cas extraordinaires il y en avait plusieurs.

(**) Allusion à un roman de cet auteur.

(***) V. *Ronghar Jarr.* 4 vol. Appendice.

naissance. C'est la fleur du Belvédère, un homme d'honneur entre mille, un Finlandais, dont l'aspect retrace les rochers de son pays, lorsqu'on les voit percer au-dessus des forêts, pâlement éclairés par le crépuscule de minuit. Son œil est tout âme, son front est tout esprit, et sept langues différentes nous amènent, à travers des lèvres sérieuses, des paroles pleines de bonté.

Nous aimerions à nous arrêter longtems devant la noble figure de cet homme, car rarement l'uniforme n'a couvert un cœur plus noble; mais le général des Uhlans, le bruyant *Markow*, nous masque tout-à-coup l'homme de bien, dont nous venons de parler. D'un ton larmoyant et en haussant les épaules, Markow dit au général des Cuirassiers, *de Knorring* : «Effimia est malade!»

Le lecteur s'imagine peut-être qu'*Effimia* est le nom de l'épouse ou de l'amante du général, et se sent pris d'affection pour le lancier qui, ici au Belvédère, pense avec émotion à une amie? Que le lecteur se détrompe! *Effimia* n'est autre qu'une jeune jument; la douleur du général est d'autant plus juste qu'il ne connaît d'autres plaisirs que ceux de l'écurie et du manège. Il ne connaît qu'une pensée, et cette pensée s'appelle *cheval.* Il n'y a qu'un son qui fasse écho dans son âme, et ce son c'est celui du fer de son cheval. Sa vie ne lui offre qu'une seule *béatitude*, on pourrait l'appeler celle de la bride. La nature n'a qu'une jouissance pour lui, c'est le bruit d'un cheval.

Le lancier *Hadschi*, dont nous avons fait la connaissance ci-dessus à l'occasion de la scène du rasoir, a composé sur ce général une épigramme qui a fait fortune et que voici :

Der grœbste Klotz auf Erden,
Ein Ordenstern-Koloss,
Ist unter Menschen Ross... ;
Und Mensch nur unter Pferden.

C'est-à-dire : *Le plus grand lourdeau sur la terre, colosse affublé d'ordres ; il est cheval parmi les hommes, et n'est homme que parmi les chevaux.*

Mu par ce sentiment d'humanité qui l'anime pour les chevaux, le malheureux se chagrine à cause de son Effimia, et sa sollicitude pour son favori à quatre pieds ne le quitte point au milieu de cette antichambre du Belvédère, si resplendissante d'ordres et de décorations ; à peine aperçoit-il un homme qui lui est égal en rang, qu'il s'écrie douloureusement : « Effimia est malade ! »

Le général *Knorring*, digne Esthlandais, qui fait honneur à sa nation, témoigne toute la part qu'il prend à ce triste évènement, et Markow continue en soupirant : « Elle a déjà eu trois lavemens et, hélas ! il n'y a pas de mieux !! J'ai passé la moitié de la nuit auprès d'elle, mais... »

Tous les assistans reprennent tout-à-coup leur place. La moitié du battant de droite s'ouvre brusquement, le silence de la mort domine à l'entour.

Faisant sonner ses éperons, le maréchal-de-logis-

chef de l'escadron des gardes-du-corps traverse l'antichambre ; il tient le rapport dans sa main droite et disparaît en entrant dans la grande salle où l'attend le grand-duc, entouré de ses adjudans et de ses premiers généraux.

D'un pas lent et grave le maréchal-de-logis revient ; alors celui des lanciers traverse l'antichambre d'une manière tout aussi bruyante ; il est suivi enfin par le maréchal-de-logis des Houssards ; chacun passe le seuil de la porte de la salle à pas mesurés et revient avec la même gravité militaire.

Suit une longue pause. On s'entend respirer. Enfin le Tout-puissant sort de la salle ; il murmure une espèce de salut aux assistans ; il passe d'un pas rapide et la poitrine avancée, devant le front des officiers, qui répondent à son salut d'une manière aussi peu intelligible ; il fixe les étrangers du civil, ou leur adresse quelques paroles, et jette un regard sur les ordonnances-poupées, qui forment le carré de l'assemblée. Ces ordonnances, tirées des trois régimens de la cavalerie de la garde, alternent journellement, de manière que successivement le grand-duc se fait présenter presque chaque individu de ces trois corps ; il insiste surtout pour qu'on lui envoie les recrues peu après qu'elles sont dressées. Il commande, et les ordonnances-poupées sont obligées de marcher aussi loin que l'espace le permet, et de manœuvrer avec le sabre.

Le général de division *Kurnatowski* se tient, non

sans angoisse, à côté de « notre seigneur, » (*) comme il l'appelle toujours, lorsqu'il en parle. Son âme tremble, le salut de la journée commencée tient à un cheveu; car si le soldat manque un tems, un mouvement de la largeur d'un cheveu, s'il n'avance pas le pied d'après l'ordonnance, alors les foudres du Belvédère se déchaînent, et la colère du Tout-puissant écrase le premier qui l'approche.

Nous nous rappelons une ordonnance des lanciers, à laquelle le coup-d'œil pénétrant du puissant connaisseur ne trouvait absolument rien à redire, il en était au contraire enchanté; le prince s'écria: *charoscho! prekrasno! (bien! très-bien!)*. Tout-à-coup il fait la découverte que la couture d'un doigt du gant du soldat est ourlée en dedans, au lieu de l'être en dehors, donc *contre la forme!* (**) Sa fureur éclate à l'instant; il apostrophe les généraux, l'officier du jour, les envoie tous aux arrêts, ainsi que le général du régiment et le colonel de l'escadron, et ordonne que le soldat reçoive *cinq cents coups de verges*.

Quel général aurait osé adresser au grand-duc la remontrance suivante:

« Altesse impériale! le soldat ne reçoit annuellement du régiment que deux paires de gants; à chaque prise d'armes ses gants doivent être *propres*; il faut donc qu'il les lave journellement, et il faut encore néces-

(*) En polonais: *Nasz Pan.*

(**) Terme technique.

sairement qu'il s'en procure quelques paires de plus, qu'il achète alors du juif avec l'argent de sa poche. «

Une semblable remontrance aurait été considérée comme une insubordination, comme une rebellion contre Son Altesse; elle aurait pu entraîner la dégradation d'un général assez audacieux pour la commencer, car certes il ne l'aurait pas achevée; l'emportement du prince l'aurait bientôt interrompue.

Le bonheur d'un homme se trouve ainsi à l'abri un jour de plus, tandis que par un mot du maître il aurait été anéanti à l'instant, si l'ordonnance avait commis quelque péché *contre la forme*.

«*Ce n'est pas d'après la forme!*» est une expression terrible dans la bouche du Tout-puissant. Que celui qui en est frappé cherche sa consolation en Dieu!

III.

OMNISCIENCE DU GRAND-DUC. — MANIÈRE DE CONSIDÉRER LES ÉTRANGERS — LA VOITURE DU GRAND-DUC. — ORDONNANCE SUR LES CHAPEAUX. — UNE BOUTONNIÈRE OUVERTE ENTRAÎNE LES ARRÊTS. — VOYAGE JOURNALIER DU GRAND-DUC.

Le grand-duc a reçu le rapport de tous les généraux; le commandant de la ville et le président de la police lui ont appris en detail ce qui s'est passé hier; il a examiné les feuilles d'annonces des différentes portes, il a pris des renseignemens sur les voyageurs nouvellement arrivés, il a décidé sur le sort

de ceux qui veulent partir, si et à quelle condition on peut leur délivrer des passe-ports; il a signé quelques ordres de dégradation; quelques instructions pour le commandant de la forteresse de *Zamosc*, concernant les coupables et les suspects qui doivent y être conduits.

Il s'est entretenu avec *Gendre* et *Fenshawe* sur les nouvelles de l'intérieur et sur les affaires étrangères; il a donné des ordres réitérés de surveiller et de réprimer tout mouvement populaire; *Kuruta* et *Sass* lui ont fait des rapports circonstanciés sur le militaire.

Il sait par exemple que le général *Richter* a été vu hièr, en manteau et furaszka, dans le quartier mal famé, appelé *le nouveau monde*, et il se réjouit extrêmement de pouvoir lui donner une preuve de son omniscience; car, dès qu'il entrera dans la salle, il ne manquera pas de lui dire : «Si dorénavant vous voulez vous promener incognito dans le nouveau monde, mettez un chapeau !»

Il sait encore que plusieurs officiers prennent des leçons d'anglais; il ordonne qu'on le leur défende et qu'on leur enjoigne de s'occuper davantage des réglemens du service. On lui a rapporté que plusieurs officiers des grenadiers de la garde Lithuanienne dînent entr'eux et conversent sur différens sujets; il ordonne de suite de dissoudre cette association gastronomique, attendu que chacun peut facilement dîner pour lui seul, dans sa chambre.

Il rencontre sur la liste des malades, le nom d'un officier subalterne, qui ne figure pas sur la liste d'*Ujazdow*; il donne aussitôt ordre au médecin de la cour, Kuczkowski, de s'assurer par lui-même de la maladie de ce militaire, et de le faire transporter encore aujourd'hui à l'hôpital, attendu qu'il n'est permis à aucun officier, à moins qu'il n'ait le grade de capitaine, d'être malade à domicile.

Après avoir ainsi mis ordre à différentes affaires, il passe au salut des officiers *du jour*, de la manière que nous l'avons ci-dessus indiqué.

S'il rencontre un étranger qui vient de Paris, il le perce de ses regards et le questionne en inquisiteur sur les affaires françaises du jour. Si un étranger veut s'arrêter quelque tems à Warsovie, il l'interroge sur les lieux où il a séjourné antérieurement, il s'informe surtout s'il a visité des universités allemandes et lesquelles? — S'il arrive au voyageur de prononcer dans son ingénuité les noms de *Jéna* ou de *Würzbourg*, alors ses sourcils touffus s'enfoncent sur le nez; un pareil aveu suffit pour qu'il réitère les ordres de surveiller sévèrement l'étranger, ou pour donner celui de le faire partir dans les vingt-quatre heures. — Si sous un rapport quelconque, l'étranger lui paraît de plus d'importance, si c'est un jeune homme d'une bonne famille, il l'oblige, par des voies détournées, à prendre du service militaire; il l'enveloppe, sans façon, de brillans galons qui, données de ses mains, sont les chaînes les plus fortes

et les plus pesantes, qui furent jamais forgées. (1) Le prisonnier n'obtient jamais son congé, ou s'il l'obtient, c'est après bien des années, lorsque sa santé se trouve ruinée par quelque accident, et que toutefois il a su se conduire de manière qu'il soit possible d'admettre un congé. Pour peu que l'étranger soit reconnu dangereux, ce congé demandé est accordé pour la forme par le régiment; le sollicitant le croit parti pour la ratification, et le malheureux l'attend envain de mois en mois, d'année en année.

Des sujets russes qui, revenant d'une université allemande, touchent Warsovie, n'obtiennent pas la permission de continuer leur route; ils sont obligés de prendre du service et on les met à l'*école militaire*, où on les force de rester pendant *huit* ans, comme de véritables prisonniers, quoique, d'après un ukase de 1829, ils ne soient obligés de servir que pendant trois ans, en qualité d'*officiers-aspirans russes*. De semblables ukases impériaux sont toujours mis de côté dans les bureaux du grand-duc, parcequ'ils contrarient sa volonté.

L'audience finie, le Tout-puissant s'apprête à sortir et l'on voit s'avancer, attelé à la russe de quatre alezans, son doroska, qui se tenait près de la grille de fer. Il prend place et l'adjudant *du jour* se met à sa droite; c'est là probablement une mesure de précaution, pour que celui-ci ait le bras libre, en cas qu'il se présente quelque chose de particulier.

La voiture favorite du grand-duc est d'une con-

struction si forte et si pesante, que son roulement ressemble au fracas du tonnerre ; c'est ce qui fait que son apparition frappe tous ceux qui entendent cette voiture pour la seconde fois.

La voiture franchit avec une rapidité russe l'allée principale, devant la maison des orphelins, traverse la rue des trompettes, la place de Saxe, etc. et arrive au camp, où commence, aujourd'hui comme hier et avant-hier et comme l'an passé, la parade de l'infanterie.

Entre neuf et dix heures le grand-duc retourne au Belvédère, y fait son second déjeûner et dort environ une heure ; ensuite il se fait lire le Constitutionnel et quelques autres feuilles, ou bien il commence une nouvelle course, dans quelques casernes, à Ujazdow, ou partout ailleurs où des renseignemens reçus nécessitent l'inspection du maître.

Tous les officiers, à l'exception des lanciers, portent avec le petit uniforme des chapeaux qu'on appelle chapeaux à l'assaut. D'après *la forme* prescrite, ils doivent être mis de manière que les deux coins correspondent avec les épaules ; la construction de ces chapeaux est cependant telle, que cette manière de les mettre est gênante pour la tête, ce qui fait qu'on les place ordinairement de façon qu'une corne se trouve devant, l'autre par derrière.

Si le tonnerre si bien connu de la voiture du prince frappe l'oreille des officiers, se promenant toujours dans les rues, chacun se hâte de mettre le chapeau à l'as-

saut, *selon la forme*, avant que le regard d'aigle du prince n'ait pu remarquer la contravention. Ces officiers font front et saluent; tout ce qui est *contre la forme* dans l'habillement du militaire, occasionne une halte de la voiture tonnante; l'audacieux est obligé d'approcher et il n'est pas rare qu'il soit de suite envoyé au corps de garde.

Une redingote, boutonnée du côté gauche, au lieu de l'être du côté droit; une boutonnière ouverte ou même un officier de cavalerie sans éperons, qui ne voulait que traverser la rue pour voir un camarade, peut enflammer la fureur du prince formaliste, et malheur à celui qu'il rencontre, pêchant encore contre la forme, s'il en a déjà envoyé un aux arrêts; le Tout-puissant est exaspéré pour plusieurs jours et cette humeur ne le quitte que rarement, trouvant toujours quelque chose de punissable tant aux soldats qu'aux officiers.

Après son dîner, le grand-duc dort pour la troisième fois, mais toujours pendant peu d'heures; à dix heures il se retire dans sa chambre à coucher. En été il commence sa journée à trois heures, en hiver à cinq heures. Sa chambre à coucher ressemble à une salle d'armes.

IV.

LES CHEFS DE LA POLICE SECRÈTE. — LE GÉNÉRAL GENDRE. — SA REMONTE RUSSE. — COMMERCE DE CHEVAUX. — SALON.

L'organisation de l'espionage à Warsovie explique facilement les premières mesures, qui signalèrent l'in-

surrection du 29 novembre en cette ville, et par lesquelles furent frappés de mort les différens chefs de la *police secrète*. La nomenclature des généraux tués au *Belvédère*, atteste, d'une manière formelle, que les insurgés connaissaient leur monde, et qu'ils ont su atteindre ceux, qui jusqu'à cette époque avaient exercé un pouvoir illimité à titre d'affidés du Tout-puissant; ces hommes qui, au moindre signe, exécutaient publiquement ou clandestinement chaque ordre dicté par l'emportement du moment, soit sur la route frayée de la subordination, soit par leurs consors en profanant le bras de la justice, dont les autorités se sont toujours distinguées par une obéissance passive pour les décisions capricieuses du *Belvédère*.

L'homme qui approchait le plus le Presque-Tout-puissant, c'était le général *Gendre*, dont l'épouse est une sœur du défunt lieutenant-général Albrecht, chef du régiment des Uhlans des gardes-du-corps et général de division de la cavalerie de la garde à Warsovie. Elle est parente de la famille impériale russe et a trouvé dans la personne du grand-duc Constantin un protecteur actif, lorsque le général *Gendre*, disgracié par le Czar, cassé et renvoyé du service d'une manière infamante, vint à Warsovie, où il obtint le commandement d'une brigade de l'infanterie de la garde.

Non seulement « la voix, » mais aussi la main du peuple l'a jugé. Puisse tout ce que l'on sait depuis longtems sur son caractère, justifier l'acte de désespoir

que, fort de l'infaillibilité de son rang, il a lui-même provoqué, en indignant, en exaspérant la nation polonaise! Il est notoire que, lors de la dernière guerre entre la Russie et la France, *Gendre* fut chargé de la remonte de la cavalerie russe; des millions furent mis à sa disposition, il en fit largement son profit.

Des officiers dignes de foi, qui ont fait ces campagnes, s'accordent à dire, que les chevaux qu'il a envoyés à l'armée étaient en plus grande partie atteints d'une maladie épidémique, ce qui fit, que non seulement on ne pouvait pas s'en servir, mais que par la contagion ils rendaient malade les chevaux bien portans, ce qui fut la cause de plus d'un échec.

Ce fait nous en rappelle un autre qui a eu lieu plus tard à Warsovie, et que nous allons rapporter fidèlement tel qu'on nous l'a communiqué :

Le grand-duc remarqua un jour un cavalier polonais dont le cheval lui plut tant au premier regard, et il était connaisseur, qu'il chargea le général *Gendre* de s'informer auprès du propriétaire, s'il voulait le lui céder; il donna d'avance son consentement à toute fixation de prix.

Le Polonais se sentit honoré par le jugement de connaisseur du grand-duc et déclara, qu'il aimerait beaucoup pouvoir en faire cadeau au prince, s'il ne sentait pas que ce fût contre les convenances, mais qu'il était prêt à le céder pour une somme très-modique, que, sur l'invitation de Gendre, il fixa de suite.

Gendre dit au grand-duc, que le Polonais était

extrêmement attaché à son cheval, mais que cependant pour faire quelque chose d'agréable à Son Altesse impériale, il le donnerait pour *trois cents ducats en or*. Gendre reçut cette somme et le cheval fut amené dans les écuries de Constantin. Après un laps de tems assez considérable, le cavalier polonais se trouvant en société avec un adjudant du grand-duc, le pria de saisir une occasion convenable pour rappeler au prince le prix de vente de *cent ducats*, qu'il avait demandé et qu'on ne lui avait pas encore payé, par oubli sans doute, sachant bien que Son Altesse impériale a l'habitude de payer de suite tout ce qu'elle achète. L'adjudant insère la réclamation du Polonais dans son premier rapport. Le grand-duc, fort étonné, fait de suite appeler le général Gendre. Constantin qui s'aperçoit que le confident de ses affaires les plus secrètes l'avait indignement joué, devient furieux; Gendre, soumis et rampant, se jette au pied de son maître qui, en présence de l'adjudant, lui adresse une bordée d'injures, accompagnées d'un bon nombre de coups de pieds. Cependant, peu de jours après, Gendre, personnage indispensable au grand-duc, est de nouveau invité à sa table et il ne fut plus question de la scène désagréable que nous venons de rapporter.

Gendre était un homme d'une stature haute et imposante, d'une constitution robuste et vigoureuse; il était chamarré d'ordres de première classe; conformément à sa position sociale il tenait grande maison;

son salon était un des premiers à Warsovie, puisque sa protection près du grand-duc était recherchée par ceux même qui, protecteurs à leur tour, avaient de pareils salons.

Ce qui caractérisait ses soirées, c'est qu'on n'y offrait aux assistans qu'*une seule* tasse de thé, particularité du grand ton, dont on s'est moqué dans les fameuses *aventures de Staberlé*. Les hôtes, un tant soit peu attentifs, ont encore pu remarquer que le général, comme maitre de maison, s'approchait un cure-dents à la bouche, du beau monde, qui entourait des tables vides, tandis que des chambres adjacentes on entendait le cliquetis des assiettes et des verres.

Il s'est plaint une fois, en parlant à un colonel de la garde, du grand monde de Warsovie, qu'il n'y eut pas une seule maison solide, avec laquelle un homme comme lui put, sans déroger à son rang, se trouver en rapport. Si l'on veut donner à ce propos un sens tout opposé à celui qu'il y mettait, c'est peut-être la seule vérité qui, depuis des années, soit sortie de sa bouche.

V.

LE COLONEL SASS, CHEF DE LA POLICE MILITAIRE SECRÈTE, HUMORISTE ET SATYRIQUE, AMI DES BELLES-LETTRES. — LE PRINCE MAUROCORDATO.

Parmi les personnes de marque qui, lorsque l'insurrection a éclaté, ont été tuées avec Gendre, il faut citer le colonel baron de *Sass*, Courlandais, dont

nous avons déjà parlé ci-dessus. Il était chef de la police militaire secrète. Comme auteur humoristique et satyrique, il n'était pas sans talent. Il s'est fait connaître par des poésies fugitives et des épigrammes, ainsi que par une Nouvelle, en forme de lettres, qui a paru en 1829 dans le journal *Esthona*, publié à Revel, Nouvelle qui inspire de l'intérêt.

Ainsi que j'en ai parlé plus haut, je ne puis qu'exprimer mes regrets à la vue d'un sort si cruel. Il est vrai que l'emploi qu'il exerçait était peu honorable; il a peut-être cédé à des exigences de famille, il s'est peut-être dit en suivant l'impulsion de son cœur, qu'en se chargeant de cet emploi, il pourrait, par des rapports indulgens, éviter plus d'un malheur, atténuer le sort de plus d'un homme accusé ou suspecté.

J'ai fait, ainsi que je l'ai dit, la connaissance de cet homme, dès mon arrivée à Warsovie; j'ai appris à le connaître ensuite plus particulièrement: j'avoue que j'ai toujours vu prédominer en lui une certaine noblesse de caractère; je fus reçu par lui dès ma première entrée dans sa maison très-fréquentée, de la manière la plus hospitalière. Il ne m'a au reste nullement échappé qu'il observait avec moi comme avec d'autres un ton très-social, qu'il appelait lui-même *ton de camarade*, peut-être pour apprendre plus facilement tout ce qu'il désirait savoir.

Il a commencé sa carrière militaire sous le règne de l'empereur Paul; officier congédié, il a voyagé presque dans tous les pays de l'Europe; il a vécu pendant six ans en Angleterre: ce sont ces circonstances qui

en aliénant sa fortune, l'ont obligé de reprendre du service comme colonel à la suite; ce sont elles encore qui l'auront forcé de se placer dans la position fâcheuse, dans laquelle il s'est trouvé. Abstraction faite de ce que ses fonctions avaient d'équivoque, personne ne put lui arracher une méchante action. Habitué à observer le cœur humain, j'ai vu en lui un homme qui, dans d'autres relations politiques, serait devenu tout aussi bien un libéral dans l'acception la plus belle du mot, que dans la place qui lui fut assignée par la fatalité de son sort; il fit, comme Servile, «bonne mine à mauvais jeu.» Au fond du cœur il se moquait autant des pitoyables angoisses d'un despote, que des *enthousiastes* qui furent soumis à sa surveillance.

Il ne faisait d'ailleurs aucun secret des devoirs de sa place à ceux qui jouissaient de sa confiance, et leur montra même un instrument nouvellement inventé, à l'aide duquel on pouvait ouvrir chaque cachet, tout en le laissant intact, et le remettre sans qu'il restât quelque trace de cette effraction.

Parmi les amis de sa maison se trouva un prince *Maurocordato*, qui, par suite de services antérieurement rendus, avait obtenu de l'empereur de Russie une pension annuelle de sept mille roubles en argent; il portait une barbe patriarchale et son costume national; c'était un bel homme, très-bien vu dans le monde élégant, et qui faisait souvent sa partie de whist avec les dames.

Le colonel *Sass* avait épousé en secondes nôces une Française aimable. Son frère est mort en 1830 comme général russe lors d'un voyage à Warsovie, et l'un de ses fils, capitaine de l'état-major du régiment des Cuirassiers de la garde, est adjudant de la première brigade, attachée au lieutenant-général de Knorring; il jouit de l'estime de tous ses camarades. C'est par Sass que j'ai appris à connaître les correspondans secrèts à l'étranger, et cela à l'occasion de l'offre qu'il me fit de confier mes lettres par des mains sûres, offre dont cependant, pour plus d'une raison, je n'ai voulu faire aucun usage.

L'infortuné baron était un homme d'une taille moyenne, assez corpulent, ses yeux étaient spirituels, sa figure était d'une aménité bachique. Il aimait sincèrement les belles-lettres, il était surtout grand admirateur de lord Byron, les différens ouvrages de cet homme célèbre couvraient toujours sa table. Il aimait à y lire à haute voix et répétait avec enthousiasme les principaux passages. Au reste il éprouvait un plaisir visible lorsqu'on écoutait avec attention ses propres poésies et ses épigrammes, productions dont presqu'aucune n'était médiocre et dont plusieurs étaient d'un mérite supérieur. Il avait conçu l'idée originale de composer à deux un roman en lettres; il en commença l'exécution conjointement avec moi; il nous plaça lui en Angleterre et moi en Italie; les communications de l'un devaient former un ensemble avec les évènemens inventés par l'autre; je devais rendre

compte des aventures d'une famille anglaise en voyage. Ce plan était tellement attrayant et amusant, qu'il y a de quoi s'étonner que jusqu'à présent aucun autre littérateur que le baron de *Sass* ne l'ait conçu et exécuté à l'aide de quelqu'ami. Lui aussi, ce qui va sans dire, était couvert d'une foule de décorations brillantes; il n'en portait cependant pas assez pourpouvoir se garantir contre les coups de poignard ou les balles des Polonais exaspérés.

«Si un jour,» me dit-il en souriant, en prenant congé de moi, «vous écrivez vos Mémoires sur Warsovie, envoyez m'en un exemplaire par le baron de Schweitzer.» (*)

Mon bon, vieux Sass! je suis peiné de ce que tu ne pourras pas lire mes Mémoires. Il fait trop sombre dans la petite chambre que tu occupes maintenant, et tes lunettes ne te serviraient à rien.

Que les cendres de Sass reposent en paix! — car il est mort et se trouve en présence de celui qui juge tous les cœurs.

VI.

LE GÉNÉRAL FENSHAWE, CHEF D'UN CABINET SECRET. — VOYAGE INTERROMPU AU CONSTITUTIONNEL A PARIS.

Le général *Fenshawe* fut aussi une des victimes immolées au Belvédère avec Gendre et Sass. C'était un Anglais, qui était aussi dans l'intimité du grand-duc; il se trouvait à la tête d'un bureau

secrèt d'affaires étrangères. En apparence il vivait plus que tout autre de la manière la plus retirée; le cercle de son activité avait peut-être d'autant plus d'importance qu'il savait le cacher à tous les regards. Lorsque du tems du couronnement de l'empereur *Nicolas*, comme roi de Warsovie, le *Constitutionnel* avait parlé de la conduite du grand-duc au milieu de la foule populaire; celui-ci envoya en toute hâte le général Fenshawe à Paris, avec la mission d'apprendre à connaître le rédacteur de cet article et de le lui amener à Warsovie, si toutefois cela était possible.

Le général Fenshawe n'alla que jusqu'à Berlin, là il trouva un numéro d'un journal Français, dont un article annonçait, *que Son Altesse impériale avait envoyé le général Fenshawe à Paris avec la mission que nous venons d'indiquer.*

Fenshawe ressemblait au général Gendre, mais ses traits avaient plus de noblesse et ne portaient pas comme ceux de celui-ci l'expression d'un despotisme brutal et furieux, qui faisait trembler chaque esclave.

Un jeune Anglais faisant en été 1830 le voyage de Londres à Moskou, vint à Warsovie avec des lettres de recommandation pour Fenshawe, et sans qu'il eut, ainsi qu'il me l'avait dit lui-même, le moins du monde le désir de prendre du service militaire russe. Ses allées et venues d'Angleterre à Moskou, où il avait quelques parens, furent probablement trouvées suspectes, et avant qu'il s'en doutât il se vit affublé d'un

uniforme des Uhlans de la garde, uniforme dans lequel il ne se trouvait pas trop à son aise, mais dont il ne put se défaire.

Fenshawe jouissait au reste de la réputation d'un galant chevalier; les dames l'estimaient comme un modèle d'amabilité. Peut-être est-il devenu dans l'autre monde maître des plaisirs. (*)

VII.

NOWOSILZOW. — SA CHANCELLERIE. — BIBLIOTHÈQUE. — LE MINISTRE DES CULTES ET LA FILLE PUBLIQUE.

Après la personne du grand-duc Constantin, le ministre et sénateur *Nowosilzow* occupait à Warsovie le premier rang; il était en même tems le curateur de l'université de *Wilna* et l'est peut-être encore, si, ce qui serait un véritable miracle, il a survécu parmi les Polonais au premier décembre 1830.

Je n'entendais prononcer à Warsovie le nom de Nowosilzow qu'à voix basse, et avec un profond sentiment de terreur, comme on prononçait autrefois à

(*) D'après des nouvelles postérieures de Pologne, le général Fenshawe n'aurait pas été tué, mais vivrait encore. Cela ne change rien à la thèse et n'occasionne aucune retractation de ce que je viens de dire. Puissent mes paroles prouver que je ne parle pas avec moins de gène des morts que des vivans. Je ne crains les revenans d'aucune espèce. *Note de l'auteur.*

Syracuse celui de Dénis. Il n'y avait qu'une voix sur ce ministre et commissaire-général de l'empereur.

Conformément à sa décision, la moitié de l'université de Wilna, ainsi que beaucoup d'autres garçons et jeunes gens d'autres provincess, furent envoyés en 1825 en Sibérie; d'autres furent incorporés comme simples soldats dans différens régimens; d'autres reçurent le knout; d'autres enfin furent jetés dans des cachots, parcequ'un garçon avait écrit au crayon à un mur : «Vive la Constitution de 1791!» Ce qui, aux yeux de Nowosilzow, annonçait une conjuration flagrante.

Des témoins oculaires ont cherché à me peindre le malheur et le désespoir de plusieurs milliers de victimes, puisque l'exécution du jugement atteignit de près et de loin les familles les plus considérées. J'avoue que je n'ai point d'expressions pour de pareilles horreurs. — Et, chose singulière! Nowosilzow doit avoir travaillé dans sa jeunesse avec ferveur à la confection de cette même Constitution, ainsi que l'assurent positivement ses honorables collaborateurs.

Sa chancellerie secrète de Warsovie renfermait tout ce qui, sous le rapport intellectuel, concernait tant la Pologne que la Russie; son pouvoir presqu'illimité paraissait plus que suffisant pour comprimer, dans son germe, chaque mouvement des esprits. C'est ce qui fait que, connaissant la dépendance extrême dans laquelle se trouvait chaque individu en Pologne, la surveillance minutieuse dont il était l'objet, il

m'a toujours paru incroyable qu'une insurrection pourrait être organisée et éclater à Warsovie, dans une ville où, indépendamment de Constantin, veillait Nowosilzow.

Tout homme qui, pour aller en Russie, veut passer par Warsovie, est obligé de prendre des passe-ports de Nowosilzow; il n'en accorde à aucune personne sur le compte de laquelle il n'ait pris les renseignemens les plus détaillés. C'est lui qui nomme à tous les emplois qui appartiennent au culte; sa volonté suffit pour destituer les fonctionnaires, sans qu'il ait besoin d'indiquer d'autres motifs que son bon plaisir.

Le Polonais et le Russe évitent avec une frayeur secrète la rencontre de chaque employé de la chancellerie de Nowosilzow; l'apparition d'un *civiliste* suffit pour interrompre la conversation la plus innocente.

La bibliothèque de Nowosilzow renferme toutes les nouveautés de la littérature étrangère et spécialement les ouvrages des auteurs qui n'adhérent pas sans restriction au système de l'absolutisme et du despotisme. J'y ai même trouvé, sans doute comme victime intellectuelle du knout, le Frison *Rhonghar Jarr*, qui, à ce qui paraît, était arrivé avant moi à Warsovie.

Encore inconnu à Warsovie, je vis un jour de la fenêtre d'une personne de ma connaissance un homme âgé, dont les manières étaient très-libres, s'entretenir avec une fille, dont le sourire et toute l'attitude me firent comprendre que, sous un certain

rapport, *la liberté* n'est pas entièrement prohibée à Warsovie.

« Connaissez-vous cet homme ? » me dit le baron de P***, tandis que nous observions le couple pétulant. « C'est le commissaire-général de l'empereur, le ministre Nowosilzow, l'ennemi le plus acharné des démagogues que renferme l'empire russe. »

« Comment ! » m'écriai-je tout étonné, « cet homme robuste là-bas, en redingote foncée, qui joue avec le ruban du bonnet de cette fille, celui-là serait Nowosilzow ? »

« Sans doute, c'est lui, » répliqua le baron, « faites attention, je parie que cette fille va descendre dans la *Czernichowska Ulica*, où est la maison champêtre de Son Excellence. »

« N'est-il pas curateur de l'université de Wilna ? » lui demandai-je naïvement. « Que dira la jeunesse académique, si elle aperçoit Son Excellence sur de telles voies ? »

« Elle tâchera d'imiter, autant que possible, l'exemple de Son Excellence et le ministre des cultes en sera très-satisfait ; car de pareilles distractions sont des paratonnerres contre les idées démagogiques. »

« Vous avez raison, baron, » lui dis-je en l'interrompant, « là, où l'on ouvre un large champ aux menées d'une sensualité brutale, les menées démagogiques tant redoutées, ne sauraient avoir lieu. Je m'étonne seulement qu'il n'y ait, ni ici, ni à Wilna, sous l'administration du curateur, une maison de prostitution univer-

sitaire, quoiqu'il n'y ait dans aucune de ces deux villes pénurie en fait de pareils établissemens.»

La pétulante belle se dirigea vers la Czernichowska Ulica, et le ministre la suivit lentement.

Qu'importe toute cette scène? — On n'exigera pourtant pas, qu'un commissaire-général de l'empereur de toutes les Russies, auprès de quelques millions de Polonais, doive se gêner en pleine rue et en plein jour?

Devant qui se gênerait-il? certes, ce n'est pas devant le grand-duc Constantin, qui lui-même a mis en évidence des preuves bien plus frappantes en fait de tolérance de ce genre! Et, à l'exception du prince, il n'y avait pas un seul homme à Warsovie qu'un trait de plume de Son Excellence n'eut pu envoyer dans quelque cloître-prison, dans une forteresse ou en Sibérie?

La pureté des mœurs ne cadre aucunément avec le système d'un gouvernement absolu. *La corruption est la poignée de l'épée du despotisme;* il faut faire prospérer cette corruption de bonne heure, pour ne point laisser se développer le germe dangereux d'où s'élève le noble *trio* de la liberté, de la vérité, de la charité!

L'odeur d'une fleur à-peine éclose de cet arbre est tellement étourdissante, que dès qu'un agent du despotisme en est atteint, il tombe en défaillance.

«Justice!» telle fut toujours ma dévise; pour être juste aussi envers plusieurs personnes attachées à Nowosilzow, je dirai que je leur ai trouvé les

sentimens les plus nobles, et que je ne cesserai de leur porter une sincère vénération.

VIII.

TOUT EST DU JOUR. — LE SINGE-FAVORI DU BELVÉDÈRE ET MAHMOUD HASSAN DE WARNA.

Après avoir fait, en suivant l'ordre des grades, notre respectueux compliment au commissaire-général de l'empereur, retournons au *Belvédère*, où il reste encore plus d'un objet à contempler.

Ainsi que dans la sphère du grand-duc, tout ce qui est militaire, doit être rigoureusement d'*après la forme*, de même aussi tout ce qui tient à son service, depuis le général jusqu'au décrotteur, est *du jour*.

Cet ordre, d'être *du jour*, ne concerne pas seulement les hommes et les créatures qui leur ressemblent, mais aussi les chevaux, les voitures, les selles, le harnais.

Des voitures, des dorozki, des chaises déterminées se trouvent *du jour*, prêtes et attelées. Des chevaux se trouvent *du jour* sellés et bridés comme les chevaux de la cavalerie aux piquets.

Des officiers de la maison, des valets de chambre, des laquais sont *du jour* et alternent militairement; même le cuisinier et le confiseur n'approchent du foyer gastronomique que *du jour*, et l'éclairage se fait au *Belvédère* par des lampistes *du jour*.

Indépendamment des individus que nous avons remarqués jusqu'àprésent au Belvédère, il convient encore de parler de deux personnages qui, sous plus d'un rapport, sont d'une haute importance. L'un est le *singe-favori* de Son Altesse impériale, l'autre est *Mahmoud Hassan* (*), déserteur de *Warna*.

Le singe est le favori du prince, il est son compagnon dans les heures de loisir. C'est un véritable virtuose comme *grimacier* et, à ce titre, il est indispensable à son maître.

Mais un singe aussi peut devenir dangereux, et l'évènement a prouvé qu'on ne peut pas se fier au favori le plus gâté.

Un jour, tandis que Constantin était occupé dans son cabinet, près de son pupitre, le singe, comme à l'ordinaire, jouait autour de lui; il saluait le Prince avec un air de bienveillance, faisait ses gambades, touchait tantôt tel objet, tantôt tel autre; enfin, et sans qu'on l'eût remarqué, il s'empare d'un fusil à deux coups, met son maître en joue, vise et allait tirer au moment où le prince effaré tourne la tête et jette un cri d'effroi; ce cri trouble à son tour le singe, et le coup qui part n'atteint pas son but.

Le coup de fusil jeta l'alarme dans le château. On accourt dans les appartemens du grand-duc, qu'on trouve encore saisi de terreur, mais caressant cepen-

(*) Lui-même prononçait: *Machmedth Hassann.*

dant le singe, qui avait jeté le fusil à terre et faisait les plus belles grimaces.

Les égards qu'eut le maître pour son pauvre singe, qui, s'il avait eu le malheur d'être homme, aurait au moins été envoyé dans les mines de plomb de la Sibérie, déposent de l'humanité grand-ducale et ne doivent pas être méconnus.

Le singe fut cependant exilé des appartemens de son protecteur; il lui fut assigné un autre logement, où il fut confié aux soins et à l'amitié de *Mahmoud Hassan*; de tems en tems il reçoit la visite du grand-duc, et s'efforce chaque fois de le régaler de son mieux par ses grimaces.

Dans l'hôpital militaire d'*Ujazdow* (*), où se trouvent d'ordinaire 1000 à 1200 malades, il y a plusieurs chambres pour les officiers de la maison du grand-duc; elles sont très-bien arrangées, très-propres, ont vue sur le jardin et le service s'y fait avec la dernière exactitude. Il n'en est disposé que sur un ordre spécial, émané du Belvédère, et la permission d'occuper ces chambres est à la fois une grande distinction et un bienfait pour les malades.

Lorsqu'au commencement de 1829, je tombai dangereusement malade, j'eus l'agréable surprise de recevoir une carte pour ces chambres.

A côté de moi gisait Mahmoud Hassan, le favori du grand-duc et du général Kuruta. Compagnons de souf-

(*) Prononcez: *Oujazdow*.

france, il s'établit bientôt entre nous une certaine liaison.

Mahmoud Hassan, âgé d'environ 19 ans, était un jeune homme d'un physique fort agréable; il était rusé comme dix Grecs et très-digne de fixer mon attention.

Nous parvînmes à nous entendre tant bien que mal à l'aide d'un peu de russe, de polonais, de turc, de grec moderne, et quand la langue ne suffisait pas, nous avions recours à la pantomime.

Pendant que j'étais encore alité, il se trouvait déjà en convalescence et se promenait dans la chambre. Des heures entières il était assis près de mon lit et me parlait de Warna et de la défaite des Russes, dont aucun journal n'avait donné un récit fidèle.

J'appris par lui ce que, hors de l'empire russe, peu de personnes savent.

Il annonçait du talent pour le dessin, et dès qu'il vit mes dessins et mes esquisses, il me gratifia d'une prédilection particulière; elle ne reposait cependant que sur l'intérêt, car il espérait profiter de mes instructions.

Tout en me donnant des détails sur sa fuite, il dessinait avec beaucoup d'exactitude le plan de Warna et les redoutes russes.

L'amour de la vie avait suggéré à l'anti-patriotique Mahomédan l'idée de se réfugier dans une redoute ennemie, et de s'offrir aux Russes comme guide pour

la prise de Warna; par là il espérait se frayer une carrière pour l'avenir.

Tout bien considéré, Mahmoud Hassan était un grand fripon. Mais c'est précisément cela, qui devait le faire recevoir au Belvédère. — Son plan avait réussi; les détails de l'exécution n'appartiennent pas à cet ouvrage.

En effet il entra à Warna à la suite des généraux russes; pour le récompenser de ses services, on lui permit d'aller soit à St.-Pétersbourg soit à Warsovie, attendu qu'à cause de son antipathie contre tout danger de mort, il n'avait aucun goût pour le service militaire. « Apprenant, » me dit-il, «que Warsovie est plus près que St.-Pétersbourg, je résolus d'aller à Warsovie. — «Tu pourras toujours, me disais-je, » ajouta-t-il, «aller à St.-Pétersbourg, si tu ne te plais pas à Warsovie. Mais les femmes polonaises (*defki polski*) sont très-belles. *Et je me plais ici.*»

Je doute que d'autres trouvent cette confession, que je relate littéralement, aussi naïve et aussi comique qu'elle m'a parue; mais ce que je sais, c'est que pendant longtems je n'avais pas ri de si bon cœur, que lors du récit de Mahmoud Hassan.

Hassan vivait au Belvédère en petit-maître, en costume moderne et recherché, et fit les plus grands progrès dans les bonnes grâces des seigneurs, auxquels il rendait, Dieu sait, quels services.

Il était toujours richement pourvu d'or; il obtenait tous les raffraichissemens du Belvédère, et Kuruta lui

envoyait même des cornets gigantesques de confitures, tels qu'on ne les offre qu'aux dames.

Lorsque Hassan s'aperçut que j'étais Allemand, ou du moins d'origine germanique, il me témoigna beaucoup de méfiance, ce que je m'expliquai d'après ce qu'il m'avait dit précédemment sur sa manière d'envisager les nations. Il disait :

« Je hais les Allemands, car je les trouve trop sérieux ; j'aime les Français, car ils savent mouvoir les bras lorsqu'ils parlent avec la bouche ; les Anglais sont des fous *(duraki)* ; quant aux Italiens, je n'en ai pas encore vu, à l'exception de *Flori* (médecin en chef de l'hôpital). »

Un jour le grand-duc visitant notre chambre à l'hôpital, présenta son favori au général Gendre et dit en riant :

« Voilà un garçon comme il faut ! Il n'est ici que depuis quelques mois et déjà il connaît toutes les filles libertines de Warsovie ! »

IX.

LA PLACE SAXONE. — PARALLÈLE ENTRE WARSOVIE ET ROME.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Warsovie, après le singe du Belvédère, c'est sans contredit la parade sur la *place dite Saxone*, devant le palais Brühl.

Cette place n'en est devenue une que depuis la domination de Constantin, qui fit tout abattre à la ronde pour gagner du terrain.

A gauche du palais se trouve un grand corps-de-garde. Il y en a tant à Warsovie, qu'on y peut faire prendre tous les jours les arrêts à quelques douzaines d'officiers. pour délits *contre la forme*, sans que ces Messieurs aient à craindre d'être dérangés par un collègue dans leurs méditations philosophiques.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, *Warsovie* et *Rome* se ressemblent quant à leur étendue, lors même que le mur de Rome est au rempart de Warsovie, ce que l'Apollon du Belvédère est au singe du Belvédère. Mais, ce ne sont pas là les seuls points de comparaison.

Rome et le *Pape* sont deux idées connexes, comme *Warsovie* et le grand-duc *Constantin*. L'infaillibilité de l'un est un pendant du pouvoir absolu de l'autre. La première classe, la classe prédominante, se compose à Rome du *clergé*, à Warsovie du *militaire*.

Les *casernes* sont à Warsovie ce qu'à Rome sont les *couvens* Un général de division à Warsovie est à-peu-près l'équivalent d'un général des jésuites à Rome, général qui vend des indulgences et des emplois, comme par exemple *Roznieckí* vend au comptant des brevets d'officier, ou en donne en échange contre des chevaux etc.; ou bien comme *Kurnatowski* (7), qui tourne au vent, aussi bien que le plus adroit jésuite. — Le général des jésuites est à la fois prêtre et homme du monde; le général de division est en même tems militaire et courtisan; il est moitié grenouille, moitié poisson, moitié Polonais, moitié Russe, et cependant il n'est ni l'un ni l'autre. Le sot général des capucins à Rome

trouve son pareil à Warsovie dans la personne du général des Houssards *Strandtmann* qui, dans son propre régiment et même parmi les simples soldats, a fait passer comme proverbe l'expression : *bête comme le général.*

On fit un jour savoir au grand-duc, lors de son lever, qu'un officier prussien de distinction, désirait entrer au service russe : à titre de recommandation on ajoutait qu'il était auteur et qu'il avait écrit un très-bon ouvrage sur la tactique.

«Quoi ? comment ?» s'écria Constantin, «il a écrit ? il est auteur ?! Ah ! alors, non, non, je n'en veux pas. Quant à moi, j'aime des hommes comme mon Strandtmann. »

Et le général des Houssards Strandtmann (*) salua militairement, fit une profonde révérence, heureux et fier du compliment que Son Altesse impériale venait de lui adresser.

Il y a encore une autre ressemblance entre les *soldats* de Warsovie et le *clergé* de Rome, c'est que dans cette dernière ville, on peut être prêtre sans être

---

(*) Le général Strandtmann ne doit pourtant pas être d'un esprit si borné; car à l'occasion de mon accident et du congé que par suite j'avais demandé, il dit au conseiller-consistorial W. : „On ne devrait absolument pas le laisser partir ! on ne devrait jamais lui donner son congé ! Lorsqu'il sera loin d'ici, il écrira de belles choses sur notre compte.« *Note de l'auteur.*

ecclésiastique, et dans la première, on peut être officier sans être *militaire*.

Le pape ne demande que le service du culte, Constantin ne demande que le service du prince. Un jour, à la parade, un général se permettant d'intercéder pour un officier, qui avait commis un *délit contre la forme*, dit que c'était un officier d'une *bravoure* reconnue. — Voici quelle fut la réponse du prince : «De la bravoure ! de la bravoure ! — Je ne veux pas de bravoure, je ne demande pas de bravoure, je veux le *service !* Quant à vous, vous garderez les arrêts chez vous.»

Ainsi qu'à Rome où l'on voit partout des *prêtres*, on voit à Warsovie partout des *officiers;* le peuple s'éloigne timidement de ces derniers, comme à Rome il passe avec respect à côté des moines. On reconnait à Rome depuis le cardinal jusqu'au frère lai, le rang et l'ordre de chaque membre du clergé, comme on reconnait à Warsovie, depuis le général-en-chef jusqu'à la recrue, le grade et le régiment de chaque militaire.

A Rome, c'est la cloche qui appelle au service; à Warsovie, c'est la caisse et la trompette. Le clergé se meut à Rome, sans aucun effort, dans les limites *de la forme;* il en est de même du militaire à Warsovie. Le prêtre se sent émancipé par l'absolution; l'officier se sent circonscrit par l'absolutisme.

Si un prêtre passe à Rome devant une église, il a fait le signe de la croix; si un officier passe à Warso-

vie devant un corps-de-garde, il en fait intellectuellement autant.

Le prêtre va *au* service à l'église, l'officier va *du* service au corps-de-garde. Il n'est pas permis d'arrêter le criminel qui se sauve dans une église; on n'arrête plus l'officier qui pour quelque contravention se trouve consigné au corps-de-garde. On dépose dans les couvens à Rome comme à Warsovie, les hommes suspects pour opinions ou faits politiques.

Le pape comme le grand-duc donne absolution.

Le pape bénit, le grand-duc jure.

Voilà des ressemblances et des dissemblances. On pourrait continuer ce parallèle pendant des heures entières. Mais il est déjà dix heures du matin, nous sommes au fort de l'automne, l'infanterie a quitté le camp et se trouve en garnison. Les flots du peuple se poussent au bord des édifices de la place saxonne. La parade commence.

X.

PARADE AVEC ACCESSOIRES.

Il serait bon qu'avant de nous rendre à la parade, ma mémoire d'invalide se rappelât tous les corps-de-garde de Warsovie. On ne sait ce qui peut arriver.

Celui qui à Warsovie met l'uniforme de parade ou de service, ne peut jamais dire d'avance qu'il l'ôtera dans sa chambre. Je le repète: tous ceux qui entrent au service, mettent leur avenir en loterie, et celui

auquel il n'arrive pas de mal, a déjà gagné une ambe.

Je n'ai jamais eu occasion d'acquérir personnellement des connaissances locales sur les corps-de-garde de Warsovie, ayant toujours eu soin de mes boutonnières, n'ayant jamais permis aux boucles de mes cheveux d'outre-passer la dimension requise, ayant toujours gardé un silence absolu, lorsque j'étais seul et ayant toujours eu grand soin de ma moustache.

Voyons toutefois combien de logemens gratuits nous rencontrons encore avant la parade.

Il y a à Warsovie au moins huit principaux corps-de-garde, car il y existe ou il y existait huit régimens de la garde, savoir :

Un régiment de cuirassiers, sous le commandement du général Knorring;

Un régiment de lanciers, commandé par le général Markow;

Un régiment de houssards, sous les ordres du général Strandtmann;

Un régiment de chasseurs, dont le chef est le général Kurnatowski;

Un régiment de grenadiers de la garde lithuanienne, sous le général Engelmann;

Un régiment d'infanterie de la garde volhynienne, sous le général Essakow;

Le régiment des grenadiers de la garde polonaise.

De plus il y avait à Warsowie le 1er, le 2e et le 4e régiments d'infanterie de ligne polonais; ce qui fait encore trois corps-de-garde, en tout onze. Un bataillon polonais de sapeurs, dont le corps-de-garde était trop petit, surtout pour les soldats. Corps redoutable, qui se fesait surtout remarquer à cause de ses gants, dont les doigts étaient trop petits pour presque tous les soldats. Il paraît avoir été destiné à prouver de fait que la tâche du soldat est la guerre, et que même au sein «d'une paix éternelle» il devient dangereux à ses voisins, puisque l'ennui le porte à faire du butin.

Ce corps-de-garde des sapeurs, toujours rempli, complète la première douzaine.

Un établissement principal de ce genre est l'élégant corps-de-garde à *Lazienki*, le *Versailles polonais* du tems passé, comme *Bronikowski* appelait ces palais et ces jardins. Ici on assigne un logement convenable aux officiers jusqu'au grade de capitaine de première classe, et il est même permis à un colonel d'y résider, pour peu que par quelque peccadille il en témoigne le désir.

L'édifice a été érigé à neuf et parfaitement arrangé, au printems 1830; il est bien dommage, que le 29 novembre de la même année, il ait été provisoirement fermé.

De plus il y a un logement fort honnête au château royal, et un pareil au faubourg de Cracovie; un autre, très-habitable, près du jardin *Krasinski*, où le prisonnier jouit d'une vue toute champêtre; au

printems, il peut même s'imaginer qu'il est à Carlsbad, voyant le beau monde boire de l'eau minérale factice.

Voilà donc en tout seize corps-de-garde, mais il y en a beaucoup plus; je regrette de ne pas me les rappeler tous. Pour celui qui est conduit dans quelqu'autre, il le trouvera déjà moyennant quelques renseignemens que lui fournira un camarade. Il y a de plus bon nombre de petites succursales de corps-de-garde, toujours prêtes à recevoir des hôtes.

On concevra à présent combien une parade doit être nombreuse là, où des régimens entiers défilent sans monter la garde.

Pendant que nous avons donné les explications qu'on vient de lire, beaucoup d'officiers se sont déjà rassemblés sur la place; la moitié de chaque régiment est obligé, jour par jour, de se présenter à la parade.

L'infanterie forme un carré à perte de vue et devant les écuries; à côté du grand corps-de-garde, se tient un piquet de cavalerie, qui alterne avec les quatre régimens de la garde.

Les personnes du civil cherchent hors du carré une place convenable; des juifs à longue barbe, à la tournure moderne, de languissantes beautés tâchent de percer la foule. Des entremetteurs et des entremetteuses de la première classe essaient d'aborder les généraux et les officiers; d'autres marchands de ce genre cherchent à mettre en évidence autant que faire se peut, leur marchandise féminine. Les frères de cinq associations secrètes rôdent à l'entour comme des chiens

à truffes et sans se connaître ; ils soupçonnent tout au plus d'après leurs physionomies de forçats en retraite, qu'ils pourraient être confrères.

Les chiens du colonel Sass, autrement dits mouchards, surveillent surtout les officiers ; ils dressent les oreilles en passant près d'eux pour attraper quelques paroles ; ils se mettent à leur proximité et ont l'air d'observer quelque couple amoureux, qui vient de conclure son traité ; ils sont attentifs à chaque mine, à chaque geste ; ils se soucient moins des uniformes, car il y a parade, et le grand-duc verra bien par lui-même si les boutons sont en règle.

Les bonnes, les nourrices, les domestiques lèvent dans leurs bras les enfans qui leur sont confiés, pour qu'ils puissent voir toutes ces belles poupées, et plus d'un naïf espiègle s'écrie avec étonnement : Mais... Jucha! (*) ces poupées vivent-elles? Ah les jolies poupées ! elles se meuvent d'elles-mêmes? — «A qui appartiennent ces hommes brillans?» demande avec gravité un beau garçon, qui porte l'habit national suspecté, sans être ceint toutefois de la karabela de bois (**).

«A qui ils appartiennent, mon enfant?» lui répond le vieux Wawreck, qui l'a placé à cheval sur son cou, «ils appartiennent au grand-duc.» Il le dit tout bas, et l'aimable enfant, en entendant prononcer

(*) *Jucha*, mot d'injure.

(*) *Karabela*, une espèce de sabre, portée autrefois par les Polonais.

ce nom, est saisi d'effroi, car il pense aux larmes de sa tendre mère, qui depuis des années parle avec douleur de son père, prisonnier à Zamosc, de sa mère, dont les lèvres tremblent au nom du grand-duc.

«Papa, était-il aussi un homme si brillant?« continue le garçon, mais la musique commence, le Tout-puissant arrive, tous les regards se tournent vers lui et suivent ses mouvemens. Il marche le long du front du régiment lithuanien, et les vieux grenadiers qui, au nom de Son Altesse impériale, ont reçu en somme, durant leur vie, plusieurs millions de coups de verge, éprouvent un sentiment électrique à l'approche du prince; ils se croient en paradis, car *Constantin les a regardés.*

Les bataillons et compagnies des autres régimens viennent de jouir du même honneur; le Tout-puissant se place le dos contre le palais, et le commandement des coloncls et des généraux retentit. La musique turque se fait entendre. Chaque régiment défile par colonnes. Le coup-d'œil d'aigle du prince fixe chaque individu au moment du passage de la colonne, et l'oreille n'entend qu'un son, à la marche de tout un bataillon.

Le grand-duc est content, son âme se dilate; il adresse des remercimens au général, qui les transmet le jour même, par le prycas (*) au régiment. Le bonheur des vieux grenadiers est au comble; plus d'un

(*) L'ordre.

d'eux se noie dans le Wodke, enthousiasmé par la faveur du grand-duc. Le soir on le jette au cachot, et le lendemain il reçoit de bonne heure les coups de verge les plus vigoureux, qui sont un besoin pour lui, comme la kapousta (*), sans laquelle il ne saurait vivre.

Une compagnie polonaise se présente et le coup-d'œil pénétrant de l'homme redouté, aperçoit à la cravatte d'un malheureux porte-drapeau la trace de ce qu'on appelle un *parricide* ; le linge du jeune homme a dépassé par hasard la cravatte, de la largeur d'un tuyau de paille. — Un *halte* foudroyant suspend la marche.

«Fanfaron!» crie le prince exaspéré au jeune homme tremblant. «De par tous les diables, insolent sot, veux-tu introduire ici une nouvelle *forme* ? Marche! au corps-de-garde!»

Maintenant tout plaisir cesse, et malheur à celui qui est trouvé fautif, il sera puni avec la dernière rigueur.

Les généraux tremblent et, comme le coup d'une baguette électrique, ce tremblement de l'angoisse et de l'inquiétude se communique à tous les grades jusqu'au tambour, qui bat de meilleurs roulemens, à force de trembler.

Les manœuvres de l'infanterie sont terminées et la place de la parade se transforme en place de justice.

(*) Des choux.

Un jeune officier des Uhlans de la garde est amené, il est chargé de chaînes.

Au loin les belles chuchottent quelques paroles de pitié et plus d'un « hélas ! » arraché à des cœurs jadis innocens, salue le pâle jeune homme.

« C'est un baron allemand, » murmurent au milieu de la foule quelques personnes du civil. « Le malheureux, que peut-il avoir commis ? «

« Je le sais, je le sais ! » s'écrie un juif officieux avec son accent hébraïque. J'ai entendu raconter cette histoire à *Schuletz*, où demeure ma femme. « C'est le baron... le baron... et comment s'appelle-t-il donc ? il logeait chez *Panj Converska* à Schuletz. Je le sais ! je le sais ! »

« Eh bien, raconte donc ce que tu sais ! » interrompt un marchand allemand ; « pourquoi va-t-on le dégrader ? »

« Il sera dégradé, parcequ'un officier noble des Cuirassiers s'est laissé appliquer un soufflet et n'a pas voulu se battre ensuite en duel. Alors un autre officier, s'étant trouvé offensé dans la personne qui porte le même uniforme que lui, a donné un défi à celui qui avait donné le soufflet. Le baron, ce beau jeune homme que voilà, lui a servi de témoin, et c'est pour cela qu'il sera dégradé. »

« Et qu'arrivera-t-il à celui qui a reçu le soufflet ? » demande le marchand.

« Rien ! » répond le juif. « Puisqu'il ne s'est pas

battu aux pistolets, puisqu'il ne s'est pas battu aux patasze, on ne lui fera rien.»

«Eh bien!» observe le marchand, «la Vistule est là tout près de lui, il n'a qu'à s'y laver.» Pendant cette conversation on ôte à l'officier ses chaînes, mais on lui arrache en même tems ses galons et il quitte la place comme simple soldat.

XI.

CONTINUATION DE LA PARADE AVEC ACCESSOIRES.

Les ordonnances de la cavalerie de la garde s'avancent. C'est, de chaque régiment, un officier subalterne, un sous-officier et un simple soldat. Ils s'annoncent et les exercices de manège commencent.

Il faut qu'un cavalier de la garde russe sache non seulement aller à cheval, il faut que le cheval sache danser sous lui, il faut qu'il obéisse à l'instant à chaque mouvement de sa main, à chaque pression de sa cuisse, ou la faute retombe sur le cavalier qui en est puni.

Le grand-duc commande, le cheval et l'homme font aussi bien qu'ils peuvent. Les spectateurs ont l'entrée à la *chasse aux chiens* (*) gratis, et il semble à

(*) C'est ainsi qu'on appelle assez plaisamment à Warsovie l'amphithéâtre en bois où l'on représente des exercices de manège.

plus d'un cavalier qu'il a la chasse aux chiens derrière lui.

Un faux coup de pied du cheval au galop, peut ruiner le sort d'un homme; nous tenons en réserve un exemple frappant.

Le grand-duc oublie pour quelques instans sa colère de cravatte, car deux de ses cavaliers favoris exercent leur art : le lieutenant des Lanciers *de Salpius*, Berlinois, et le lieutenant des Houssards, baron *de Hügel*, du Cap de bonne espérance. Ces vaillans champions réussissent presqu'à calmer un cœur, que l'aspect d'un *parricide* contre la forme, a pu si vivement indigner.

Tous les généraux à l'entour de lui se trouvent ranimés par un air de bienveillance, qui ressemble aux rayons du soleil; ils s'entreregardent avec l'expression d'une douce satisfaction, et le général Strandtmann commence à respirer, car tout son avenir est en jeu, puisque le piquet de son régiment attend son absolution, et qu'il peut l'accabler de misère, si la dernière recrue ne monte pas mieux à cheval que le général lui-même.

Le piquet avance enfin; c'est une troupe de brillans Houssards, qui relève des Uhlans resplendissans.

Le cœur héroïque de Strandtmann s'est déjà affaissé dans son schakschir; il trépigne d'impatience et donnerait volontiers un équipage, si l'heure s'était déjà passée heureusement. Le vaillant *Edouard de Lœ-*

wenthal, adjudant expérimenté, se réjouit avec un sourire ironique, moitié caché, des angoisses de son général, qui le tourmente, mais qui ne peut se passer de lui, et qui serait obligé de renoncer au commandement de son régiment, s'il le perdait comme adjudant.

Terrible destinée! Le chef du piquet est le lieutenant *de Zeltner* (*) de Soleure, qui vint à Warsovie, recommandé par le célèbre *Kosciuszko*, qui pendant huit années avait vécu retiré chez les parens du jeune Zeltner, au sein des montagnes helvétiques.

L'idée «*Kosciuszko*» s'empare de l'âme du Tout-puissant, ses traits s'altèrent, et en regardant sa figure, on croit voir l'original du fameux tableau de *Holberg*, connu sous le nom de *Thierri*, *Terreur de l'homme* (**). Kosciusko! la Suisse! l'asile des démagogues! toute une foule d'images terribles l'assaillit, et résolu d'avance de faire sentir sa colère au favori de l'odieux Polonais, il s'empare lui-même du commandement d'une voix rauque.

L'inquiétude des généraux nuit souvent au chef du piquet; dans la crainte que de loin l'officier ne comprenne pas distinctement le commandement, ils le répètent tantôt en murmurant, tantôt en criant; ce qui, au lieu de faciliter la manœuvre, ne fait que causer de la confusion.

(*) Congédié au printems de 1830.

(**) *Dietrich Menschenschreck.*

La robuste figure du vaillant lieutenant, son air martial, réjouirent la foule, qui assistait à si bon compte à la *chasse aux chiens;* elle se sentait heureuse dans sa situation passive, pleine de sécurité, en face de l'activité périlleuse.

Les conversions, les évolutions vont à merveille, le «*halte!*» même après un furieux «*marche! marche!*» qui fait galoper les cavaliers qui traversent la place au milieu d'une nuée de poussière, réussit parfaitement; les fiers coursiers s'arrêtent comme tirés au cordeau et attendent le commandement ultérieur.

Une nouvelle conversion pour retourner et le galop jusque tout auprès du grand-duc, ravissent même d'étonnement les juifs spéculateurs. Après quelques tours de force de ce genre, retentit le commandement : «rompez par trois!« et puis de nouveau : «front!» O malheur! un seul cheval manque sa place d'une seconde, le commandement cesse et un orage d'injures accable l'officier.

Le général Strandtmann tremble. L'adjudant reste calme.

Le chef du piquet se met plus fermement sur sa selle; un gros juron traverse sa moustache noire, et avec un soupir, qu'il adresse à *Winkelried*, il galope au nom de tous les diables à l'endroit où l'envoie un nouveau commandement de l'Altesse irritée.

Le piquet des Uhlans avance pour défiler; un Esthlandais, le lieutenant baron *de Koursel*, le commande, et tous les regards se concentrent sur le bel et fier

officier. Son apparition calme même pour quelques momens la fureur de Constantin, quoiqu'il jette des regards foudroyans sur les éperons et le czapka (*) de chaque Uhlan, et qu'on puisse bien s'apercevoir à son air qu'il aurait volontiers envoyé aux arrêts tout le piquet.

Koursel défile et la parade est terminée avec les cérémonies d'usage.

Le grand-duc se retire.

Les généraux se mettent dans leurs voitures et regagnent leur demeure; les adjudans se dépêchent d'arriver dans leurs bureaux et le lieutenant de Lanciers *Don Renudo*, appelé le *vieux homme*, soupire amoureusement après des huîtres et est d'avis que M. Chambertin est un noble et excellent ami.

XII.

UN OFFICIER DES LANCIERS DE LA GARDE EST OBLIGÉ DE VOLTIGER PAR-DESSUS UNE PYRAMIDE DE BAÏONNETTES.

Nous savons déjà ce qu'on exige de l'officier et du sous-officier de la cavalerie de la garde russe. Il faut qu'il exécute avec son cheval des manœuvres semblables à celles des artistes voltigeurs.

Un officier des Lanciers de la garde devança un jour le Tout-puissant, comme ordonnance, et fit toutes les manœuvres d'équitation à sa satisfaction, jusqu'à ce que le cheval, qui devait en plein galop,

(*) Le bonnet.

d'après le commandement, faire un changement subit, le manqua malgré la pression de la cuisse et le coup d'éperon de l'excellent cavalier.

Le grand-duc s'aperçoit que le cheval galope en prenant une fausse allure; il répète en fulminant le commandement. L'officier renouvelle sa pression; mais le cheval, plein de fierté, et devenu plus indomptable encore par l'éperon, persiste dans sa rebellion et continue à galoper en suivant sa première allure.

La fureur de Constantin augmente à chaque pas du cheval, et ses juremens contre l'officier font trembler la foule. Il commande *halte!* et ordonne qu'il soit formé une pyramide de douze fantassins, ce qui est exécuté à l'instant. L'officier ne sachant ce qui doit arriver, cherche à calmer son cheval hennissant. Transporté de colère, le prince lui ordonne de se mettre au galop et de franchir en droite ligne les baïonnettes. Constantin crie: «marche! marche!» et le cheval fougueux emporte heureusement le cavalier au-delà de la pyramide.

Sans halte le grand-duc fait retourner l'officier et lui fait répéter le saut périlleux, qui réussit encore; le peuple et les camarades du brave officier sont saisis de terreur.

Le Tout-puissant, aigri toujours davantage par l'adresse du cheval et du cavalier, répète le même commandement pour la troisième fois; alors un général s'enhardit, il s'avance et demande grâce pour le cavalier, dont la chûte, dit-il, serait inévitable, puisqu'à-

près de tels efforts, il ne resterait plus assez de force au cheval pour franchir la pyramide.

Cette intercession du bon général non seulement n'eut aucun succès, mais elle fut regardée comme une insubordination et punie des arrêts.

Le commandement retentit encore et le cheval et le cavalier franchissent pour la troisième fois les baïonnettes.

Le pauvre cheval était transi de sueur, ses poumons se gonflaient; Constantin, furieux de n'avoir pas atteint son but, commande une quatrième fois : «marche! marche!...« Le cavalier obéit; mais après le quatrième saut, le cavalier et le cheval tombent à la renverse de l'autre côté de la pyramide. Le cheval s'était cassé deux jambes.

Le cavalier se releva intact, mais il était pâle comme la mort, ses yeux étaient hagards, ses genoux chancelaient.

Un silence morne accompagne ses pas.

Il s'approche du grand-duc et dépose son épée à ses pieds, en lui adressant des remercimens pour l'honneur qu'il avait eu jusqu'àprésent de la porter au service de Sa Majesté impériale.

« J'aurais déjà su te faire prendre ton épée, » lui dit Constantin en jurant.« Ne sais-tu donc pas où un procédé aussi insultant envers moi te conduira?»

L'habile cavalier fut provisoirement déposé au corps-de-garde et il a disparu, sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

Cet évènement a eu lieu à St.-Pétersbourg, ainsi que me l'ont raconté des témoins oculaires, dignes de foi.

XIII.

UN BOURGEOIS DE WARSOVIE EST OBLIGÉ, APRÈS AVOIR ÉTÉ CHARGÉ DE CHAÎNES, DE TRAÎNER LA BROUETTE A LA PARADE.

En parlant d'un despote russe du 16e siècle, *Karamsin* dit :

«L'historien se trouve saisi d'étonnement et il ne sait s'il doit s'étonner davantage de l'arbitraire inhumain et sans bornes du tyran, ou de la longanimité et de la patience du peuple, qui s'y soumet.»

Nous avons éprouvé cet étonnement à Warsovie. Les évènemens des tems passés se transmettent de bouche en bouche, ils survivent mêlés d'une indignation rongeante dans le cœur saignant du peuple, qui porte, en gémissant, ses regards vers le maître céleste de nos destinées; la foi, la confiance en lui, retardent seules l'éruption de sa trop juste vengeance.

Il y a plusieurs années, un soldat de Warsovie déserta.

Dans de pareils cas, les chefs ou les adjudans du régiment, qui ont quelques sentimens d'humanité, tâchent de suspendre, aussi longtems que possible, la dénonciation du délit, pour qu'au cas où le déserteur serait pris, la peine puisse être mitigée. Il n'est cependant pas permis d'ajourner le rapport au-delà de

cinq jours; le fait dont nous parlons fut donc signalé.

Dans la seconde semaine, après la désertion, le déserteur est découvert, aidant à travailler comme ouvrier à la construction de la brasserie d'un nommé *Zawacki*, citoyen notable de Warsovie, propriétaire de biens ruraux considérables.

L'adjudant donne au grand-duc tous les détails; il lui dit où l'on a trouvé le déserteur. La fureur du puissant ennemi des Polonais s'enflamme dès qu'il entend le nom du bourgeois qui, d'après sa manière de voir, a employé et caché un déserteur.

Aucun adjudant, aucun général n'osait lui faire observer (observation qui cependant eût été très-fondée), que ce riche brasseur occupait peut-être cent personnes sans en connaître une seule par son nom, et que c'était le soin de ses commis de leur payer le salaire au bout de la semaine; une pareille observation eût immanquablement eu pour résultat un envoi au corps-de-garde. Le prince furieux ordonne d'arrêter le bourgeois; ce qui eut lieu.

Le Tout-puissant fait comparaître devant lui l'estimable Polonais, chargé de chaines, et le reçoit à sa manière, en l'accablant de juremens et d'outrages.

Il ne peut être question d'excuse ou de défense, car personne ne s'en sent le courage. Chaque syllabe de justification passe pour être un acte de rebellion contre le seigneur et maître, et est punie comme tel.

Le Tout-puissant fait conduire le bourgeois à la

parade de la place saxone; condamné d'avance, il faut que, chargé de chaines, il traine la brouette au milieu du carré, qu'avaient formé les régimens.

Le bourgeois est saisi d'effroi lorsqu'il apprend cette sentence rendue sans le concours d'aucun tribunal; il offre *deux mille ducats* d'amende volontaire, pour se soustraire à une punition publique et infamante.

C'est envain!

Livré au désespoir, le malheureux cherche à repousser l'ignominie, si toutefois c'est sur *lui* qu'elle dût retomber; il conjure l'officier de considérer qu'il a eu un fils qui avait aussi porté des épaulettes et des décorations, et qui a expiré, comme major, sur le champ d'honneur! Mais l'officier exécute rigoureusement les ordres du maître, et comme les forces manquent au suppliant pour se tenir sur ses jambes, il le fait soutenir par des soldats, et le force ainsi de traîner la brouette pendant une heure, toujours chargé de chaines.

Plus tard cinq autres bourgeois furent aussi obligés de traîner la brouette sur la place de la parade; je ne me rappelle cependant plus le détail des circonstances, dont le souvenir ne s'éteindra pas sitôt à Warsovie.

Par suite de ce traitement barbare, Zawacki tomba dangereusement malade; après son rétablissement il vendit tous ses biens et quitta la Pologne. Je n'ai pu apprendre le lieu où il s'est retiré.

XIV.

GÊNE CONTINUELLE IMPOSÉE AUX OFFICIERS COMME AUX SIMPLES SOLDATS. — SORT DE L'AUBERGISTE DU CAMP.

Ce qu'on appelle le camp de l'infanterie, composé de trente mille hommes, est établi chaque été sur les terres d'un particulier, qui reçoit une indemnité à cet égard.

Il se trouve à une distance de quelques werstes (*) de la ville, au nord-ouest de la barrière. Même en hiver, lorsqu'il n'est pas habité, il a l'air d'un village, car les maisons et baraques des officiers, entourées de jardins, se présentent comme d'agréables habitations.

Ce camp reçoit toute l'infanterie du royaume, qui tous les jours fait ses manœuvres en présence du grand-duc.

Quoiqu'il soit si près de la ville, on rencontre rarement un officier dans les rues de Warsovie. Personne ne se hasarde à travers la *Rogatka*, Constantin en ayant témoigné son déplaisir; si quelqu'un quitte le camp pendant peu d'heures, pour affaires, c'est toujours en vertu d'un congé spécial.

Il s'entend que le simple soldat est soumis à des ordres encore plus sévères. Il ne lui est jamais permis de visiter quelque lieu public de réjouissance, de se mêler à quelque danse, ou de se placer dans le jardin de quelque cabaret, pour s'y regaler d'un verre de bière.

(*) Une werste équivant à un quart de lieue.

Mais voici ce qui est arrivé à un officier.

Un lieutenant de la cavalerie de la garde se promenait un jour hors la porte, un livre dans sa poche; il prend place à une table devant une auberge et commence à lire en attendant l'arrivée du garçon. Tout-à-coup il entend gronder le tonnère de la voiture grand-ducale.

Qu'y a-t-il à faire?... Il est hors de la ville... il a un livre... un livre à la main... sa redingote n'est pas entièrement boutonnée... il a ôté son czapka et son sabre...! Situation terrible qui le conduira indubitablement au corps-de-garde, si le nouveau *Jupiter tonnant* le remarque!

Le tonnère approche; cependant le regard d'aigle du maître n'a pas encore aperçu l'audacieux, qui ose respirer au sein de la nature; l'officier ramasse vite son czapka et son sabre, cache le livre, et ne pouvant plus atteindre la porte de l'auberge, il saute dans un fossé et fait une niche à Son Altesse impériale.

Si telle était la position des officiers, on doit sentir combien devait être déplorable celle des sous-officiers et des pauvres soldats, relégués dans leurs casernes ou dans leurs tentes, et qui dès qu'ils voulaient jouir d'un peu de liberté, s'exposaient non seulement eux-mêmes, mais aussi d'autres aux plus cruelles persécutions.

Non loin du camp se trouvait une auberge semblable à celle qui y est encore. Les officiers visitaient quelquefois ce lieu de récréation; les bourgeois et

leurs familles y dirigeaient souvent leurs courses pour jouir d'un spectacle martial. Il était midi, et deux bourgeois, que le grand-duc méprisait comme des Parias, s'amusaient à jouer aux quilles. Un soldat avait été envoyé par son officier pour lui chercher son dîner; il était à regarder le jeu de quilles, pendant qu'on lui préparait les plats de son maître.

Tout-à-coup son oreille se sent frappée par le tonnère de la voiture grand-ducale. Saisi de terreur, il saute à travers une haie pour regagner le camp.

Il était trop tard! — L'Argus aux cent yeux l'avait déjà aperçu; il fait arrêter à l'auberge et descend.

Tout furieux il crie aux bourgeois : «Qui est ce soldat, qui vient de se sauver? de quel régiment? que voulait-il ici?»

Les bourgeois ne savent autre chose, si ce n'est que le soldat les a regardé jouer. Arrive le tour de l'aubergiste. Le prince lui fait de vives reproches d'avoir violé la loi, d'avoir donné accès dans son auberge à un soldat. L'aubergiste nie d'avoir connu le soldat et le questionneur devient toujours plus furieux.

Il ordonne que l'auberge soit fermée; il déclare que l'autorisation donnée par le magistrat est révoquée; il commande à son cocher de ramasser en tas les bouteilles, tasses, assiettes, enfin tout ce qui est fragile; ceci fait, il tire le sabre du fourreau, dit au général Kuruta, qui l'accompagnait, d'en faire autant, et ces deux braves brisent en mille morceaux tous ces objets qui devaient servir à l'entretien d'une

famille entière. Alors le grand-duc donne ordre à son cocher de passer avec la voiture par-dessus cette colline de verre et de porcelaine; les chevaux qui se sentent piqués aux pieds refusent de faire le trajet; le prince, nouveau Nestor, prend lui-même les rènes et éprouve la même désobéissance. Il redescend, tire de nouveau le glaive et, toujours assisté du dévoué général, il achève d'écraser sous ses coups vigoureux toutes les bouteilles de vin du Rhin et de vin de Champagne, dont quelques-unes avaient osé résister à Son Altesse impériale. L'aubergiste et les hôtes sont obligés de devancer la voiture jusqu'aux portes de Warsovie, où ils sont remis comme prisonniers à la garde. L'armée entière est sommée de découvrir le soldat délinquant qui, si on l'avait déterré, aurait passé sa vie dans les chaines à Zamosc.

Le grand-duc persiste à maintenir son ordre, en vertu duquel l'auberge doit rester fermée. L'aubergiste ruiné a sollicité envain pendant des années pour obtenir une indemnité; il était encore en réclamation en 1829, lorsque j'appris cette anecdote.

XV.

VARIATIONS SUR LA BROUETTE DE LA PARADE.

Il est bien entendu que personne n'ose dépasser la voiture du grand-duc.

Celui qui la rencontre est obligé ou de s'arrêter ou d'aller lentement, de se lever, d'oter le chapeau

et de faire la révérence. Quiconque omet l'accomplissement de ce devoir est coupable et punissable.

Un gentilhomme de la campagne vint un jour en ville avec sa femme. Son cocher qui ne connaissait pas l'équipage du seigneur du Belvédère se dispose à passer promptement à côté de lui, sans se soucier de la dorozki attelée de quatre alezans.

Un *halte* foudroyant effraie le paysan-cocher et ne cause pas moins d'effroi au gentilhomme et à sa timide moitié.

Écumant de rage, le grand-seigneur du Belvédère épuise son arsenal d'injures contre les malheureux époux polonais. Il les oblige à descendre de voiture; le cocher reçoit provisoirement les cinq cents coups de verge d'usage, et tous trois sont condamnés à traîner la brouette à Lazienki, où alors on était occupé de quelque bâtise.

Les trois condamnés continuèrent ainsi leur humiliant travail, jusqu'à ce qu'une parente de l'épouse du gentilhomme ayant appris ce triste évènement, accourut de sa campagne et obtint leur grâce par l'entremise de la princesse *de Lowicz*.

XVI.

L'ÉCOLE MILITAIRE DE WARSOVIE. — LE BALANCEMENT, L'ART DE PRÉSENTER LES ARMES ET L'ÉQUILIBRE EUROPÉEN.

L'école politechnique de Paris et *l'école militaire de Warsovie* ont écrit leurs noms dans les annales de

l'histoire à grands traits de sang. Que l'historiographe servile en tourne et retourne les pages, il ne fera pas disparaître ces traits, l'encre chinoise lui offre vainement ses secours; ces traits percent toujours parce qu'ils ont été tracés d'une manière inéffaçable.

La renonciation à l'espérance enfante le désespoir.

Telle est la devise du chapitre consacré à l'école militaire de Warsovie. Le mot *école* implique dans la règle l'idée d'*apprendre*. Ici il n'en est pas ainsi si nous faisons exception de l'*art de présenter les armes*, et surtout de celui du *balancement*.

Dans l'intérêt de l'idée prédominante en fait de *casernement grand-ducal*, il a été jugé extrêmement utile de recevoir, sans difficulté, les jeunes gentilshommes de toute la Pologne qui, par goût ou par convenance, recherchaient le service militaire; et de les confiner dans la *caserne du commun*, c'est-à-dire de les déposer et de les emprisonner dans des casernes comme le *commun des soldats*, attendu qu'il n'y a pas de calmant plus efficace contre les idées démagogiques que l'*idée négative des galons*.

La soi-disante école militaire avait trois casernes : l'école de l'infanterie, c'était un palais à *Lazienki*; celle de la cavalerie sous le commandement du colonel *Czarnomski*, c'était un amas de pierres portant le nom de palais, qui était situé dans la rue royale, non loin de la place saxone; enfin un bâtiment dans la *Ulica Miodowa*, autrefois dite rue *Napoléon*; c'est là

qu'on enfermait les élèves de l'artillerie; à ceux-ci seuls on permettait l'usage des plumes et de l'encre.

Toujours tourmenté par une peur accablante, dénué de tout courage personnel, le despote imagina des moyens de sûreté contre le plus léger contact entre les bourgeois et la noblesse. Ce que sont à l'égard de ceux-là les écoles primaires et secondaires, sont à l'égard de celle-ci les universités et les *écoles-casernes*. L'organisation de ces derniers établissemens tend avant tout à priver l'homme de toute liberté individuelle; au lieu de lui faire *apprendre*, on lui fait *oublier*; oublier que jamais il fut homme, oublier tous ses droits à un traitement humain.

Pour donner à nos lecteurs une idée juste de l'école militaire de Warsovie, rejetons entièrement le mot *école*, et substituons-y, en y comprenant tous les élèves, celui de *garde-noble*; garde-noble dont tous les individus, tout en ayant, à titre de gentilshommes, d'hommes d'une certaine éducation, droit à des égards, sont cependant traités de la manière la plus oppressive et la plus désastreuse, sans qu'on leur permette seulement de s'en plaindre.

Je ne saurais indiquer au juste le nombre des jeunes gentilshommes qui se trouvent dans ces trois casernes; il augmente ou diminue selon les renforts qu'elles reçoivent des régimens de ligne, ou selon ceux qu'elles leur adressent. La caserne de la cavalerie renfermait au mois de juiliet 1830 environ deux cents hommes; il pouvait y en avoir au même tems

dans celle de l'infanterie de 500 à 600, je ne saurais cependant le dire au juste; le nombre des élèves de l'artillerie m'a également échappé, tant d'autres objets ayant depuis assiégé ma mémoire.

Pour être reçu *officier-aspirant (Junkir *)* dans les troupes russes ou polonaises, la noblesse est de rigueur; on ne fait d'exception qu'à l'égard des étrangers, dans les pays desquels la noblesse n'existe plus, et qui offrent un équivalent soit par la position élevée de leur famille, soit par quelque distinction personnelle. Les Polonais sont obligés de servir pendant dix ans comme officiers-aspirans; ce n'est qu'après ce délai qu'ils deviennent officiers en titre. Les Russes le deviennent après trois ans.

Il y avait au reste dans ces écoles des gentilshommes polonais qui servaient depuis quinze ans, même depuis plus longtems, sans aucun espoir d'avancement. Je présume que c'en était un de cette classe qui, le 30 novembre 1830, se trouva à la tête des bourgeois dans la rue des trompettes, et y salua si énergiquement le général Kurnatowski, qu'il força de prendre la fuite.

Il faut concevoir que c'était un habile calcul que celui d'entasser ainsi dans la *caserne du commun*

(*) Le mot *Junkir* est pris dans cet ouvrage dans une acception différente. D'après l'explication que l'auteur lui-même nous a donnée, il signifie tantôt *porte-drapeau*, tantôt *officier-aspirant;* on donnait cette dernière qualification aux jeunes gentilshommes qui ensuite passaient officiers. *Note du Traducteur.*

la fleur de la noblesse de tout un royaume. Là, la jeunesse, privée de toute occupation intellectuelle, ne pouvait que devenir la proie du plus cruel ennui; pour se distraire, il ne lui restait qu'à se jeter dans les bras du vice; toute énergie, toute vigueur devaient s'éteindre et faire place à une apathie accablante. Des établissemens comme les écoles militaires de Warsovie étaient de véritables serres-chaudes pour faire éclore promptement tous les germes de la plus avilissante immoralité.

Balancer était la chose première, la chose unique dont s'occupait avant tout la cavalerie ainsi que l'infanterie.

Balancer? — Tu ignores peut-être, cher lecteur, le véritable sens de ce mot? il te rappelle probablement quelque habile danseur et faiseur de tours de force, qui se place sur une jambe et lève l'autre en l'air?

Tu ès tout prêt à te former une idée juste du balancement dont nous parlons. Il y a cependant ici une différence notable. La jambe en l'air du danseur se dirige, dans la règle, en arrière, et son corps se penche en avant; mais l'officier-aspirant qui balance à Warsovie, doit se tenir aussi droit que possible, il doit lever l'une de ses jambes et la porter lentement en avant, droite comme une ligne. En exécutant ce mouvement (si admirable chez les danseuses) il fera ensorte, que la pointe du pied se trouve en direction horizontale avec l'os de la jambe.

Voilà ce balancement qui, exécuté sur un large front, fait un effet merveilleux et est bien digne de la peine qu'il coute.

Tu voudrais peut-être me demander, cher lecteur, à quoi un pareil exercice peut servir à un officier de cavalerie? à quoi? — Eh bien, à la parade; car l'officier de cavalerie aussi est obligé de défiler devant le grand-duc en colonne d'officiers, et malheur à lui, s'il ne présente pas la pointe du pied selon l'ordonnance.

Spalding dans son ouvrage si connu : *Ueber die Bestimmung des Menschen (de la destinée de l'homme)* a eu le grand tort d'oublier tout-à-fait la parade, ce qui n'est pas de notre faute.

Il y a certains pays où la plus haute et l'unique destinée de l'homme est la parade, et si la tombe y reçoit quelqu'un sans qu'il ait paradé, il est évident qu'il a manqué sa destinée sur la terre; à dire vrai, il ne faisait pas même partie de la société humaine, qui ne vit que dans les casernes, et qui n'est de quelque considération que sur la place-d'armes.

Le *balancement* est le fond de la civilisation humaine; c'est l'étude principale dans les écoles, dont nous venons de parler.

Il est hors de doute que cet exercice doive avoir un sens caché, une signification à la fois politique et cosmo-politique.

Cet exercice concerne la *position*, le maintien droit de l'homme; le balancement devient donc la première condition de l'officier-aspirant, il devient aussi pour

lui le principe le plus important, car il doit poser le pied sur la terre, d'une manière aussi solide que possible.

Se sent-il assuré dans sa position et a-t-il appris le balancement six heures par jour, pendant trois à quatre mois; a-t-il obtenu un maintien convenable à sa destinée, alors il avance, il apprend à *marcher*, ce qui fait allusion à sa carrière dans l'état, carrière pour laquelle il se prépare dans la susdite école pendant six, dix ou même seize ans de suite.

Le *balancement* — *tenir l'équilibre* — est de nos jours la première condition de la politique. Qu'il est donc naïf, qu'il est naturel d'astreindre sans réserve la jeune noblesse d'un pays de s'exercer à balancer; pour que, dans un âge plus avancé, elle puisse non seulement travailler à l'équilibre de l'état, mais aussi à l'*équilibre européen*, attendu que tous les ministères de nos jours, pleins de sollicitude pour ce premier bien du monde, sont tellement atteints de la *manie du balancement*, qu'ils ne peuvent pas trouver assez d'hommes qui soient au fait de balancer d'après un système arrêté.

Outre le balancement on n'enseignait à l'école militaire de Warsovie autre chose que l'art de présenter les armes avec ses accessoires.

L'art de présenter n'est pas moins important pour le jeune gentilhomme, car souvent tout le bien-être de son avenir en dépend; une seule maladresse, et il est dégradé, et il apprend à connaître tous les degrés

de la misère humaine dans quelque régiment d'infanterie sibérien.

Dans un autre sens encore le jeune gentilhomme ne saurait s'exercer assez dans l'art de présenter. Qui ne sait depuis longtems, soit par sa propre expérience, soit par ouie-dire, combien il importe souvent de quelle manière un homme *se présente ?*

La manière dont nous nous présentons cause souvent notre bonheur ou notre malheur ; elle nous prouve la faveur d'une personne, dont nous dépendons, ou nous attire de la défiance, de l'antipathie, de la disgrâce ; par une heureuse manière de nous présenter nous pouvons gagner des emplois, des dignités, des ordres, des pensions, des regards, des baisers, des cœurs, enfin tout ce qui constitue une existence heureuse et convenable. Il est donc juste et raisonnable que l'exercice de présenter suive immédiatement l'instruction préparatoire de l'équilibre européen, de la consolidation des *principes de position*, enfin du balancement.

XVII.

ÉCOLE MILITAIRE DE WARSOVIE. (CONTINUATION.)

Les élèves de l'école militaire ou de la garde-noble étaient réduits à leurs salles, à leurs lits de camp de corps-de-garde, et plus d'une de ces soi-disant salles n'était qu'un vilain réduit, où, dans d'autres circonstances le gentilhomme aurait à peine logé son domestique ou son valet d'écurie.

Il lui était tout au plus permis d'avoir une petite table; sous aucune condition il ne pouvait obtenir de chaise, et il était obligé de ne se servir que de la moitié de son lit de camp, puisque la paillasse pourrie, doublement retroussée, l'oreiller rempli aussi de paille et la couverture en occupait pendant le jour l'autre moitié.

Cétait tout au plus le dimanche, et alors encore assez rarement, que l'élève recevait sur sa sollicitation un congé par écrit du colonel de l'école, à l'aide duquel il lui était permis d'aller pour quelques heures en ville; mais il lui était interdit d'entrer dans un café, dans une restauration, d'assister à des bals, à des concerts, de fréquenter les promenades publiques ou les théâtres. S'il contrevenait à cet ordre, il était *dégradé*. Ma mémoire me retrace plus de vingt cas de dégradation de ce genre pendant les deux années que j'ai passées à Warsovie.

Il ne restait donc au jeune gentilhomme qui, venant d'une province éloignée, n'avait aucuns rapports de famille dans la vaste capitale de la Pologne, d'autre lieu de récréation que les maisons de prostitution ou la visite de quelque beauté privée. Il pouvait d'autant plus hardiment faire de telles excursions que jamais distraction semblable ne fut la cause d'une dégradation, pas même d'une arrestation, quoique la police militaire secrète fût toujours au fait de toutes les actions des élèves.

Ce n'était d'ailleurs pas clandestinement que mes-

sieurs de la garde-noble visitaient de telles maisons. Les officiers-aspirans de la cavalerie traversaient en plein dimanche les rues suspectes de l'*Altstadt*, en faisant resonner leur sabre et leurs éperons; ils marchaient en droite ligne vers une de ces institutions, dont Warsovie était si largement pourvue. Sans se soucier du monde et des espions, ils y cherchaient leur seule recréation; *il ne leur en restait pas d'autre.*

Échappés pour quelques momens à la *caserne du commun*, la plupart de ces jeunes gens cherchaient, par la débauche, à se dédommager du balancement, de la présentation et des tourmens de leurs chambres.

Il est vrai, que parmi ces élèves on rencontrait quelques hommes d'une trempe plus forte, qui savaient conserver au milieu de la dépravation générale tous les charmes de la vertu; mais c'étaient des exemples rares, des phénomènes; aussi leurs camarades les traitaient-ils de fous, d'enthousiastes.

Conformément à ce but, l'emprisonnement de la garde-noble était organisé de main de maitre; il ne pouvait pas en être autrement pour servir le despotisme et pour ne pas être répudié par lui.

Il fallait imaginer des chaines qui ne permissent aucun mouvement; il fallait un joug, sous lequel devait fléchir à la fois l'esprit et le corps; cette idée fut réalisée en écartant tout contact entre les élèves et le monde civilisé, elle le fut par les balancemens et les exercices journaliers, par la dureté du gite, par la nourriture de soldat et les arrêts fréquens.

On choisissait d'ordinaire pour instituteurs des officiers qui, comme *hommes de forme*, avaient fait leurs preuves. Daprès le plan du redoutable maitre ils étaient jugés d'autant plus aptes à ces emplois que leur intelligence bornée ne faisait craindre aucune excitation par quelque doctrine ou quelque principe dangereux. Ainsi que nous avons déjà eu occasion d'en faire la remarque à l'égard de certains généraux, les plus bornés étaient toujours les favoris de Constantin.

Il est hors de doute que tout homme raisonnable, qui entre dans la partie militaire, doive se soumettre à la subordination la plus rigoureuse, se familiariser avec tous les devoirs du soldat, s'identifier même avec celui-ci, pour devenir un jour un officier expérimenté.

Mais un emprisonnement servile ; une séparation de tout ce qui sous le rapport social est un véritable besoin pour un jeune homme d'une position distinguée ; l'humiliant sentiment de se voir entièrement mis à la *discrétion des caprices d'un seul*, ne saurait enfanter que du dégoût pour la carrière qu'on a choisie, de la morgue et un découragement qui empoisonne chaque heure du jour.

Dans ces écoles militaires vivaient dans la même position, sous le poids du même ennui, livré au même désespoir, *des hommes de trente à trente-cinq ans* et des jeunes gens *de dix-huit ans*.

Le hasard et l'arbitraire, la faveur du grand-duc ou de quelque homme puissant, facilitaient l'avancement de quelques-uns qui ne servaient que depuis

un ou deux ans, tandis que d'autres soupiraient toujours envain après une amélioration de leur sort.

Nous pourrions citer maint exemple si des considérations majeures ne nous faisaient un devoir de taire les noms de personnes très connues, dont les fils ou les petits-fils, qui mènent une conduite irréprochable, ont passés huit à neuf ans sans obtenir d'avancement. Mais c'étaient précisément ceux-là, qu'on avait arrêtés à Warsovie lors de leur retour d'Allemagne, en les forçant à prendre du service.

On assure que lorsqu'en 1829 l'empereur avait assisté à Warsovie aux manœuvres de toute la garde-noble, il en était très satisfait, qu'en présence des généraux il avait déclaré au grand-duc Constantin, qu'il était disposé à donner de l'avancement à tout le corps, ajoutant : «je puis me servir de ces officiers.»

Mais le grand-duc, mécontent d'une seule évolution, était tellement de mauvaise humeur, qu'il se refusa d'user de ces bonnes dispositions du monarque, il ne présenta pour l'avancement que neuf à dix individus, qui lui furent désignés par Roznicki, Gendre et Kurnatowski.

Au reste ces officiers-aspirans maniaient l'*arme de front* de leur régiment, ils y étaient exercés comme les plus vieux soldats, et l'on peut s'imaginer quel excellent usage ils en firent au fameux 29 novembre.

Le dimanche ils figuraient à la parade à titre de garde-noble et à la grande réjouissance du public, car il faut convenir que leur front présentait un coup-d'œil imposant.

Mais le regard du maître s'arrêtait sur eux, plus que sur toute autre partie des troupes, et la moindre bagatelle suffisait pour faire entendre ces paroles redoutables, répétées à tout instant : «*au corps-de-garde!*»

Voici un exemple entre mille : Un jour en désignant du doigt un jeune officier-aspirant, le grand-duc cria au colonel *Czarnomski :* «Il me semble que ses cheveux sont trop longs, voyez!» Le colonel sans procéder à quelqu'examen, croyant probablement que le doute d'un grand-duc équivant à une certitude, envoie tout bonnement le pauvre jeune homme dans une écurie de chevaux, pour y garder les arrêts; c'était le quartier usuel pour les délits *contre la forme.*

Un officier des Cuirassiers, qui venait de subir à Ujazdow le régime de la diète, déclara, quoiqu'ayant à peine la force de parler, qu'il aimerait mieux se soumettre de nouveau à ce régime, que de retourner encore pour quelques mois à l'école militaire du colonel Czarnomski.

Il arriva pis encore aux officiers-aspirans de la cavalerie de la garde, qui faisaient partie du régiment. Pendant qu'ils défilaient comme cavaliers à pied, un seul manqua le pas; le grand-duc en devint furieux et ordonna aussitôt que tous les officiers-aspirans des trois régimens de la cavalerie de la garde, seraient incorporés dans le quatrième régiment d'infanterie polonaise; que là, le mousqueton au bras, ils seraient obligés de balancer et de marcher pendant six heures par jour. Il y avait alors un froid de vingt à trente

degrés. J'avoue que, moi aussi, j'ai été l'un de ceux qui ont eu l'honneur de suivre la caisse, en bottes et en éperons; cette polonaise d'un nouveau genre me conduisit à l'hôpital.

XVIII.

DU RANG ET DES DIVERSES CLASSES RUSSES.

Qui est-il? — De quelle classe est-il? — Depuis quand sert-il?

Ce sont là des questions qu'on entend tous les jours entre Russes, lorsqu'il s'agit d'un soi-disant homme qui, comme tel, n'est d'aucune considération, à moins qu'il n'ait *servi*, c'est-à-dire à moins qu'il n'ait su, d'une manière ou de l'autre, faire valoir ses propres intérêts au détriment de l'état.

La valeur d'un individu de la société russico-humaine est uniquement déterminée par le *service;* c'est le service qui lui procure la distinction d'une des différentes classes, qui sont au nombre de quatorze. Elles sont toutes en parallèle avec des charges militaires, depuis le régisseur d'une administration, qui a rang de porte-drapeau, jusqu'à Son Excellence le ministre, qui a rang de feld-maréchal.

Pour dire qu'on sait bien une chose, on dit en Allemagne qu'on la sait comme son *pater;* c'est ainsi qu'en Russie chaque individu, qui par l'une des classes s'est élevé à la dignité d'homme, en connaît la gradation

et leur rapport aux charges militaires. En ligne ascendante on rencontre le régisseur d'administration, l'assesseur d'administration, le conseiller de légation, le conseiller aulique, le conseiller-d'état, etc.; ainsi que d'un autre côté le porte-drapeau, le lieutenant, le capitaine, le major et ainsi de suite. L'employé civil russe ayant, d'après la loi, tous les trois ans droit à l'avancement, peut devenir, pour peu qu'il ait de la patience, la peau et le caractère endurans, un homme d'une haute dignité, que chaque *Sobaka* (*) est tenu de respecter sous peine du knout.

Le serf peut obtenir la noblesse russe de la dernière ou quatorzième classe, à condition d'avoir servi vingt-cinq ans comme militaire, dont les dix derniers comme *sous-officier;* ou d'avoir été pendant vingt ans chirurgien, sous-officier dans la garde, ou secrétaire dans un bureau militaire, ou tailleur dans un régiment, et d'avoir été proposé officier par distinction.

C'est de cette manière que *Kriffzow*, chef de la chancellerie du grand-duc Constantin, a été promu au grade de général; le tailleur de la garde *Kototow*, de Warsovie, aussi à celui de général, et le tailleur des Lanciers *Dübner*, de Warsovie, à celui de capitaine. Eux, comme mille autres dans l'empire russe, après avoir été particulièrement familiarisés avec le knout, se dédommagent à l'aide de leur rang et font jouer à leur tour le knout, comme instrument de prédilection.

(*) Un chien.

S'il atteint à la quatorzième classe, le Russe a fait fortune, car il a rang d'officier, le seul rang valable en Russie.

Il n'y a en Russie qu'une noblesse; les titres : comte, duc, prince, distinguent bien les rapports, mais ils ne procurent aucun avantage réel, à moins d'être accompagnés d'une grande fortune. Néanmoins le *Gospodin* (*) de la douzième, et plus encore celui de la huitième classe, jette avec autant de dédain son regard sur l'homme de la quatorzième classe, que celui-ci sur le reste du monde, qu'il appelle canaille et dont il n'exempt pas les savans et les artistes.

Si deux Russes sont d'un rang égal, l'ancienneté l'emporte, ensorte que l'homme de trente ans, qui est officier depuis dix ans, exige du respect du vieillard de soixante ans, qui ne porte les épaulettes que depuis huit ans.

Le mot *Starszy (Starschy*, le plus ancien au service) emporte l'idée d'une déférence respectueuse, et là où le plus ancien parle, débiterait-il les choses les plus absurdes, le moins ancien doit se taire.

Les femmes tiennent encore avec plus de rigueur à cette gradation de rangs; elles représentent partout la dignité de leurs maris et ne souffrent pas qu'on y porte atteinte.

Madame la *tailleur-générale*, quoiqu'autrefois cuisinière et même *femme-libre*, dans l'acception la plus

---

(*) Monsieur ou sieur.

large du mot, se trouvant en société, exige la place d'honneur au canapé et relègue la comtesse à la chaise ou au modeste tabouret; loin de lui faire les honneurs, elle en attend. Il est bien entendu que l'éducation, les qualités morales, les connaissances, les talens ne sont pris en aucune considération, car ils n'ont rien de commun avec les quatorze classes, qui désignent exclusivement le *caractère* de l'homme, tel qu'il est reconnu par l'état et tel qu'il est en droit de se faire valoir, n'importe ce qui peut se cacher derrière lui. C'est à la classe qu'on paie le tribut d'estime, et si quelque fonctionnaire financier pille le trésor impérial, il n'est permis à aucune personne, d'une classe inférieure à celle du fripon, de l'appeler voleur.

Le rang du père, eu égard à son entrée au service, règle les prétentions du fils.

Le fils d'un général, né lorsque son père n'était encore que simple soldat ou sous-officier, ne peut entrer au service que comme soldat, tandis que son frère cadet, né lorsque le père était déjà lieutenant, entre de suite, à titre de gentilhomme par naissance, dans le grade d'officier-aspirant. Le fils d'un officier d'état-major, a le droit d'entrer comme officier.

Ces trois grades différens se rencontrent souvent parmi trois frères du même lit.

Baikow, le cocher de l'empereur Nicolas, a, malgré sa barbe de serf, rang de colonel, et son fils, au reste un jeune homme fort aimable, est entré au ser-

vice comme officier-aspirant du régiment des Uhlans de la garde du grand-duc Constantin, d'où l'on peut conclure avec exactitude qu'il est venu au monde lorsque son père n'avait encore que le rang de major ou de capitaine.

Le cocher Baikow a lui-même équipage et se fait conduire par ses propres serfs, aussitôt qu'il a quitté, comme colonel, le siège de la voiture impériale.

On disait, il y a quelque tems, que l'empereur était décidé à redresser à Warsovie, au moins en partie, cet abus de la noblesse du service, et d'ordonner, que la vieille noblesse russe soit seule héréditaire. Une pareille loi ne pourrait que gagner à l'autocrate les suffrages des aristocrates moscovites, qui virent toujours de mauvais œil un colonel-cocher, un général-aiguille, un capitaine-sangsue, quoique l'aïeul de plus d'un d'entr'eux ne dût peut-être ses lettres de noblesse, qu'à son habileté diplomatique dans des négociations érotiques.

Presque tous les emplois civils sont donnés à d'anciens militaires. Quiconque prend son congé après avoir servi pendant dix ans comme officier, a le droit de continuer à porter l'uniforme, cependant sans épaulettes, et s'il veut se faire employer dans le civil, il reçoit au moins la charge de maréchal de cercle ou bailli, lors même qu'il sait à peine signer son nom et lire un rapport. Il exerce ses fonctions judiciaires à la garde de Dieu et si, dans des cas douteux, il ne trouve pas une décision précise dans quelqu'ukase

moisi et vermoulu, il envoie, à tout évènement, l'accusé en Sibérie, pour qu'au moins justice se fasse.

Les congés des vieux soldats et sous-officiers n'arrivent qu'après de longs délais. Mon vieux maréchal-des-logis *Linschuk*, qui avait servi vingt ans dans la garde, vit l'envoi de son congé retardé de *deux ans* et *six mois*, ce qui le rendait tout mélancolique.

Un camarade me racontait à cette occasion, dans un moment de bonne humeur, que Linschuk avait enfin reçu son congé, et qu'à titre de récompense et *par distinction*, il avait été nommé professeur de physique à *Casan*. Nous demandâmes tout sérieusement à notre ancien si cela était vrai, et nous eûmes pour réponse que si Sa Majesté l'empereur ordonnait qu'il dût servir, il était prêt à le faire, soit comme professeur à Casan, soit comme sous-lieutenant à Warsovie; mais qu'il désirait seulement avoir une heure de récréation à sa disposition, bonheur dont il n'avait pas joui depuis vingt-deux ans et sept mois.

XIX.

SERVICE RUSSE. — LES RUSSES A WARSOVIE. — OUTRAGE FAIT AU SENTIMENT NATIONAL DES POLONAIS.

„Un Russe est valeureux, lâche, honnête, fripon, „sage, fou, spirituel, sot; le tout d'après les ordres „de son supérieur. Il prie, il viole, il assassine, il „empale des enfans, il est plein de pitié, il est généreux, le tout au gré de ses maîtres. Il a du talent,

„si ceux-ci lui ordonnent d'en avoir. De quelle autre „machine en dirait-on autant? Charmant peuple, créé tout-exprès pour la monarchie absolue!«

Henri de Bulow.

Un proverbe russe dit : «*Une prière à Dieu et un service rendu à l'empereur, ne sont jamais perdus!*» Le Russe croit presque toujours que le service doit même avoir la priorité.

Le mot *service* embrasse l'idée d'une obéissance passive, d'une soumission sans réserve à la décision du supérieur, lors même que celui-ci ne le serait que d'une seule classe. Cette obéissance aveugle descend du général ou du ministre jusqu'au simple soldat ou scribe; elle atteint toutes les charges et classes, qui trouvent leur dignité au *service*, même lorsqu'il ne s'agirait que d'une dignité de classe.

Le mot tranchant : «*C'est une affaire de service!*» écarte toute autre considération, et celui qui clandestinement cherche à se procurer un million au détriment de l'état, n'affichera pas moins publiquement l'exactitude la plus rigoureuse, dès qu'il sera question d'exécuter quelque coup d'autorité qui lui fera entrevoir l'image de sa propre grandeur servile.

Si verbalement un officier ou fonctionnaire civil donne un ordre à un soldat ou autre subalterne (*Denczyk*), celui-ci l'écoute en se tenant raide comme une buche, en posture militaire, et répond immanquablement : «*Stuzain sudar*» etc. (*j'obéis, mon maître.*) Dans la règle le supérieur peut toujours se

reposer sur son subordonné; celui-ci exécutera l'ordre ponctuellement, bien convaincu qu'il est, que la moindre négligence lui attirerait une bonne volée de coups de verges.

Le Russe interrompt son chef à chaque phrase avec cette formule «*Stuszain*» etc., tandis que celui-ci continue à développer ses ordres ou qu'il y ajoute. S'il a fini, le subalterne murmure encore son Stuszain, toujours sans faire le moindre mouvement.

On exigeait à Warsovie cette soumission servile et aveugle, qu'on exaltait comme le beau idéal du service militaire; on y faisait également valoir les prétentions de classes des parvenus russes. Toutes ces exigences devaient être antipathiques au caractère national des Polonais et révolter vivement la fiereté de la noblesse polonaise.

L'orgueil national des Polonais est fort remarquable. Le moindre évènement le met au jour dans les hautes classes, comme dans celles du bas peuple. Dans la personne du noble, la vigueur de ce sentiment m'a souvent étonné; en le rencontrant même chez le mendiant, j'en ai été plus d'une fois attendri. Cet orgueil, quoiqu'il puisse souvent être regardé comme un faible, tient cependant à une source très respectable; il a son germe dans un sentiment de nationalité, qui prend souvent un caractère vraiment sublime.

J'ai eu pendant deux ans occasion d'observer tous les jours une foule de traits, d'évènemens, et de

faire les observations les plus sérieuses sur le triste spectacle d'une nationalité foulée aux pieds.

Je ne me suis toutefois pas aveuglé sur les défauts des Polonais. On peut leur reprocher : une extrême légèreté, un désir vaniteux de briller, une trop haute idée d'eux-mêmes, au détriment de tout ce qui n'est pas polonais.

Ce revers de la médaille, je l'ai rencontré dans toute la masse de la nation, à l'exception de quelques hommes supérieurs, qui ont encore rehaussé en moi l'estime que je porte à ce peuple si généreux et si spirituel.

Pour établir un parallèle entre les Russes et les Polonais, on peut dire que ceux-ci se distinguent par l'esprit, ceux-là par la raison. L'esprit du dernier Polonais, du mendiant même, s'enflamme dès qu'il est question de sa nationalité; le bon sens du serf russe se met à jour; le Russe est partout chez lui, il sait s'accommoder de tout, dès qu'il en sent la *nécessité*.

On voyait fourmiller à Warsovie les employés russes qui se présentaient presque toujours dans leurs uniformes civils; partout on voyait des équipages russes : les Russes touchant leurs appointemens à Warsovie en roubles d'argent, tandis que dans leur patrie ils n'étaient payés qu'en papier, il leur était facile de vivre sur un certain ton.

A l'heure de la promenade de midi, les voitures à quatre chevaux russes se serraient depuis le faubourg de Cracovie, jusqu'à l'église Alexandre; les uniformes russes dominaient sur les trottoirs.

On ne voyait que rarement un cocher polonais en livrée nationale, et plus rarement encore quelque vieux Polonais dans son costume oriental; celui-ci ressemblait à un spectre qui a oublié l'heure de minuit, pour retourner dans sa tombe, et s'est égaré à la lueur du soleil.

A chaque pas qu'un Polonais faisait à Warsovie, son sentiment national devait être douloureusement froissé. On ne conçoit que trop qu'une indignation sourde devait agiter le peuple comme la noblesse; qu'une haine invétérée devait causer des idées de vengeance et de délivrance.

Peut-être quelques individus seulement, se fiant aux droits garantis par la Constitution que l'empereur leur avait octroyé et à laquelle il avait lui-même prêté serment, ont-ils d'abord conçu l'idée hardie de *maintenir ces droits*, que le pouvoir arbitraire cherchait à paralyser et à anéantir.

La puissance du despotisme était cependant tellement illimitée et tellement menaçante, que la résolution des Polonais de la braver et d'exposer leurs biens et leurs vies pour le triomphe de la *liberté constitutionnelle*, fut un des plus beaux et des plus grands phénomènes que puisse offrir l'histoire.

XX.

NOWACHOWICZ. — CONSTITUTION ET MONOPOLE.

Nowachowicz !

Qui a jamais fumé une pipe de tabac en Pologne? qui a ouvert une tabatière ou pris un petit verre d'eau-

de-vie à Warsovie? qui a jamais mangé un morceau de bouilli ou bu sa choppine de bièrre à Warsovie et ne connaitrait pas ce nom!

Nowachowicz est un négociant de St.-Pétersbourg; il est en même tems auteur, car il a écrit quelques ouvrages dramatiques; mais il est surtout connu comme monopoliste de la Pologne; c'est un millionnaire, c'est un grand homme.

Sous le rapport social, il est à la tête d'une des maisons les plus considérables de Warsovie. Moi aussi j'ai eu l'honneur de recevoir une de ses invitations et on m'a même assuré, que les dames de la maison ont daigné accorder quelque attention à mes ouvrages. J'y suis très sensible, je le reconnais avec gratitude, et c'est aussi pourquoi je m'empresse de déclarer que je sais faire une distinction entre la maison hospitalière Nowachowicz et le système de monopole, dont j'ai nécessairement à parler dans cet ouvrage. Quoique je sois persuadé que ces dames, qui me sont restées inconnues, soient trop bonnes patriotes russes pour parcourir jamais de leurs mains blanches ces feuilles, frappées de l'anathème moscovite, je ne leur en fais pas moins mon sincère compliment.

Je n'ai jamais excellé dans la science de deviner les énigmes, mais si j'étais même virtuose dans ce genre, je ne crois pas que je parvienne à trouver la clef d'une énigme qui m'occupe; je voudrais savoir comment on peut faire cadrer le principe d'un état constitutionel avec un système de monopole.

Oui! c'est là une question à laquelle *Hamlet* lui-même n'eut su répondre, si elle s'était présentée à son esprit, lors de son fameux monologue.

Constitution et monopole! pole du sud et pole du nord, comment avez-vous fait pour vous rencontrer à Warsovie? (*)

Le monopole du tabac pour le royaume de Pologne a été concédé pour quelques millions; je ne saurais indiquer au juste le chiffre, car les chiffres s'effacent de ma mémoire, comme les ducats s'envolaient de ma bourse; peut-être la somme n'était-elle que d'un million et demi.

Ainsi qu'on me l'a assuré, le monopole de la bière et de l'eau-de-vie pour la ville de Warsovie a été donné pour quatre millions. On paie de chaque bœuf conduit à la tuerie, un impôt de vingt florins polonais.

Puisque pourtant ce déplorable monopole à duré si longtems, je ne regrette rien tant que de n'avoir pu toucher pour une seule année le bénéfice que ce quadruple monopole a du procurer à l'entrepreneur. Je ne crois pas que qui que ce soit trouve à redire à ce vœu d'un poète.

En effet, il est tragi-comique qu'une nation qui

(*) Les Français aussi sont encore à concevoir comment on peut les appeler une nation libre, tandis que l'infâme monopole leur interdit même le droit de disposer librement de leur propriété. (*Note du Traducteur.*)

légalement, ou plutôt idéalement, possède une bonne Constitution, ne puisse en réalité boire un verre de schnaps en son honneur, sans que ce verre soit, pour ainsi dire, à la fois un symbole de sa liberté perdue et de ses libertés vendues.

Comment, une Constitution qui permet au plus obscur citoyen de discuter les intérêts nationaux, admettrait le monopole?... cette gangrène!... ce fléau des états!...

Mais trêve! cette énigme est inexplicable, n'en cherchons pas la solution! Si j'étais Polonais, il y a longtems que l'alliance frénétique des mots *constitution* et *monopole* m'eut donné, qu'on me permette cette expression barbare, une *bierrophobie* ou *eau-de-viephobie*, comme la rage produit l'*hydrophobie*.

La vente du sel est aussi un droit régalien. Qu'on ne dise pas, pour le justifier: qu'il en est de même dans d'autres pays; un abus n'en excuse pas un autre.

Le *wodka*, voilà l'élément du Polonais, au moins de celui des basses classes; le climat en favorise l'habitude; cependant cette liqueur n'est pas pour l'habitant de la Pologne une condition vitale, comme la bierre l'est pour le Bavarois.

Le Polonais se passe du wodka, et il s'en passe avec résignation — lorsqu'il ne sait s'en procurer. Le wodka est la béatitude du pauvre Polonais; et qui ne le lui pardonnerait pas, s'il s'en grise quelquefois par désespoir, voyant que sa béatitude, son

paradis sont vendus et se trouvent, comme monopole, dans des mains étrangères!

Une simple prise de tabac devient souvent un bienfait pour le Polonais pauvre; lorsqu'en se livrant à des sentimens élégiaques sur la chute de la Pologne, il fait passer l'*ordinaire* de la tabatière nationale (*) d'un compatriote mendiant, dans son nez moitié gelé.

Et cette prise même n'est pas la propriété du peuple! Le mendiant, qui achète sa jouissance nasale pour quelques liards mendiés, paie sa contribution au monopole ou plutôt à l'état ruiné. Ce mendiant est peut-être un gentilhomme, dont le grand-père se promenait à Lazienki en pelisse galonnée, adressant aux dames de la cour les plus jolis bons-mots, les plus brillantes fleurs de l'esprit polonais.

Malheureux Polonais! au fort de l'été tu ne peux assouvir ta soif par une mauvaise bière, sans payer à chaque verre une contribution forcée! — Par chaque bouteille tu enrichis un étranger, qui profite de l'occasion en commerçant, et donne quatre millions par an, pour en gagner quatorze. Et si, pauvre Polonais, tu te grises dans du Porter, fait en Pologne, Porter que tu ès obligé de payer deux florins la bouteille, tu jettes ton argent au monopole et, la tête assourdie de vapeurs vineuses, tu regrettes à la fois la perte de tes florins et la perte de ta Pologne!

(*) Ce sont de petites tabatières ovales, faites avec de l'écorce; elles sont très en usage parmi le peuple en Pologne. *Note de l'auteur.*

Malheureux Polonais, que tu boives ou que tu manges, que tu ronges un os ou que tu te grises, tu t'enfonces toujours davantage dans la misère de ta patrie. Le matin, l'arbre même au pied duquel tu as cuvé ton vin, semble te saluer de ses larmes, larmes de rosée qui tombent sur un feuillage fané. L'haleine du despotisme a flétri le printems de la vie dans la triste Pologne !

XXI.

INTÉRÊT GÉNÉRAL QU'INSPIRE LA POLOGNE. — CAUSE.

Warsovie ! — C'est un nom, c'est un son qui flatte l'oreille, même de l'étranger; on aime à l'entendre ; ne saurait-on dire pourquoi ?

Il n'y a peut-être pas de ville en Europe qui, dans les divers pays, a inspiré tant d'intérêt que *Warsovie*, *Warszawa !*

N'est-ce que le son du nom, ou n'est-ce pas plutôt l'idée attachée au mot, qui de loin ou de près excite du moins la curiosité et fixe l'attention ?

Ce sont les ombres des tems qui ne sont plus, les figures sanglantes des années du passé, les images d'une prospérité anéantie, les cadavres d'une force déchue qui, au mot de Warsovie, se pressent vers nous et nous rappellent le néant des choses humaines.

Warsovie ! — un Polonais ! — Ce sont là des idées qui agitent nos cœurs, qui suscitent une foule d'émotions, sans que nous puissions d'abord nous en rendre un compte exact.

Peu-à-peu ces sentimens deviennent plus prononcés, l'intelligence comprend le sens de ces accens mystérieux qui retentissent au fond de l'âme.

C'est la douleur, la douleur cuisante, qu'on éprouve auprès d'un cercueil, non d'un cerceuil isolé, de celui d'un seul individu chéri, mais du cercueil d'un peuple, d'un peuple entier de braves !

Ainsi que le malheureux, dont la douleur est vraie et pure, trouve partout, où il y a des hommes généreux, de la sympathie, une affinité de cœur; le Polonais surtout aura pour lui la voix de l'humanité, et tout en inspirant de la tristesse il commandera le respect.

Dans tous les pays de l'Europe que j'ai parcourus, j'ai rencontré cet intérêt pour la Pologne; à l'aspect de l'uniforme polonais, j'ai vu même battre le cœur de plus d'une charmante Française ou Italienne, amie de la liberté.

Lorsque nous voyons un étranger, dont la grande famille est emprisonnée, repartie en trois cachots; lorsque nous apprenons le triste sort qu'afflige tous les siens; la trahison, la persécution auxquelles ils sont en butte, — oh alors cet étranger, au frond ridé, au visage pâle, nous penètre de compassion, nous ne l'abordons qu'en lui serrant la main. Nous voudrions pouvoir nous envelopper avec lui dans cette nuit de malheur qui le couvre, et si nous ne trouvons point de consolations à lui offrir, du moins nos larmes se confondront-elles avec les siennes.

XXII.

LA VILLE DE WARSOVIE. — SA POSITION. — PALAIS DU MAGNAT. — LE COMTE PAC. — LE CHATEAU ROYAL. — LA BIBLIOTHÈQUE. — LE DIRECTEUR LINDÉ. — L'ÉGLISE PROTESTANTE. — LE PASTEUR TETZNER. — MININ ET LE GRAND-DUC.

La ville de Warsovie est située sur la rive gauche de la Vistule (*Wisla*); la rive y est assez élevée; deux ponts de bâteaux conduisent à *Praga*, on les enlève au commencement de la gelée.

La Vistule se présente ici comme une des rivières les plus larges de l'Europe; elle entoure au-dessus du premier pont une île assez large, habitée par quelques familles originaires de la Prusse occidentale. Ces familles tiennent auberge, on y voit surtout affluer en été les Allemands qui habitent Warsovie.

Vue du côté de cette île ou de Praga, Warsovie offre un coup-d'œil imposant, elle présente une étendue d'environ deux lieues et demie sur une circonférence de près de cinq lieues; l'ensemble de ce tableau est clos du côté de l'ouest par la caserne de la couronne, bâtiment tellement vaste qu'il trouve à peine son pareil.

Warsovie ne possède pas de tours très élevées; on n'aperçoit à une certaine distance que les deux tours de l'église de la Croix, dans le quartier du *nouveau monde*; elles ont quelque ressemblance avec l'église des Théatines à Munic. Par sa construction gothique, l'église paroissiale de l'Altstadt rappelle aux Allemands l'église de St.-Thomas de Leipsic.

Les murs qui entourent cette ville dans un vaste circuit, ne peuvent servir comme murs de fortification à cause de leur peu de hauteur et de leur immense étendue. Cette enceinte renferme des champs, des jardins, des pâturages, des allées, une ville très animée, qui se compose de trois parties : l'*Altstadt* (la *vieille ville*), la *Neustadt* (*nouvelle ville*) et le quartier dit *nouveau monde*. Cette ville s'adosse en amphithéâtre à la rive de la Vistule. Les rues principales, ou plutôt celles que le grand-duc Constantin avait l'habitude de traverser journellement, sont des chaussées qui ne sont pavées que vers le bord des trottoirs. Le pavé ne consiste en partie que de pierres de taille.

Parmi ces principales chaussées, les plus peuplées sont : la *rue de l'hydromel* (*Miodowa Ulica*), la *grand'-rue* (*Dluga Ulica*), le *nouveau monde* (*Nowy Swiat*) et le quartier dit *faubourg de Cracovie*. Ce quartier n'est cependant nullement un faubourg, il dépasse l'ancien faubourg de ce nom de trois à quatre werstes et peut être considéré comme le centre de la population de Warsovie.

La ville, considérée comme tableau, a quelque chose de caractéristique, qui rappelle quelques-unes des principales villes de l'Europe, telles que Vienne et Lyon; elle n'offre cependant ni la vie animée de l'une, ni la prospérité industrielle de l'autre.

Cent cinquante palais, construits les uns dans un vieux style, d'autres dans le style italien, d'autres encore dans un style tout moderne, alternent avec de

misérables cabanes et baraques. Celles-ci ont cependant disparu en grande partie depuis quelques années et ont fait place à de belles maisons ou à des palais somptueux.

Parmi ces nouveaux palais se distingue particulièrement par sa magnificence celui du comte *Pac (Pactz)*, situé dans la *rue de l'hydromel (Miodowa Ulica)*. L'ancien style romain y domine plus que le style moderne. Il a été érigé par des architectes d'Italie et orné par des sculpteurs du même pays; l'intérieur n'est pas achevé. Le magnat a bien mérité de son pays, en attirant à Warsovie une foule d'artistes (*) de Rome et de Paris, dont les travaux ont dû contribuer à provoquer en Pologne l'amour des beaux-arts.

A l'instar du comte Pac, d'autres magnats ont leurs peintres, leurs bibliothécaires, etc.; mais ces grands seigneurs vivent presque tous à l'étranger, trouvant l'air de leur patrie trop russe.

Parmi les palais, que nous n'allons pas tous énumérer, il faut citer le nouveau théâtre qui, non encore achevé, sera un des plus grands qui existe. C'est un édifice vraiment colossal, il sera un ornement de la ville, si celle-ci n'éprouve pas le sort de Praga, ce que le génie de la Pologne veuille empêcher!

(*) Parmi les plus distingués de ces artistes nous nommerons le sculpteur *Louis Kaufmann* de Rome, et *d'Achiard* de Florence, qui ont travaillé sous la direction de *Marconi*, architecte du gouvernement. *Note de l'auteur.*

La bourse et le ministère des finances, deux bâtimens attenans, forment un immense ensemble qui, abstraction faite de la construction baroque du dernier, présentent un coup-d'œil vraiment majestueux.

Nous aurions dû à juste titre parler d'abord du château royal; mais la Pologne n'ayant jamais joui de ses droits de royaume d'après la Charte, le château royal aussi ne figure pas en première ligne sur la carte topographique. Ce château est au reste un objet remarquable dans cette partie du tableau de la ville, qui est baignée par la Vistule; il a un caractère imposant et l'on jouit de ses salons et des fenêtres de ses corridors d'une très belle vue. La partie qui fait face à la place Sigismond est moins imposante, la plupart des palais des magnats sont plus remarquables. Le château est très grand, il a de vastes cours et est bien entretenu.

Il faut encore citer avec distinction le bâtiment de la bibliothèque, nouvellement réparé, avec ses parties adjacentes, où se donnent les leçons du gymnase et les cours de l'université, sous l'inspection du directeur *Lindé*, chevalier de l'ordre de Stanilas. Cet homme, né à Thorn en 1771, est aussi remarquable que vénérable. C'est le vétéran de la philologie slave, connu à tous les philologues par son dictionnaire slavon; travail vraiment gigantesque. En qualité de conseiller-consistorial et membre de la commission des cultes, Lindé a également bien mérité des protestans allemands de Warsovie.

C'est à son zèle que l'on doit l'église allemande, située non loin de la place saxone. A côté d'elle se trouve le presbytère, habité par le pasteur *Tetzner*.

Peu s'en est fallu et ce digne homme aurait reçu en hiver 1829 un soufflet de la main grand-ducale. Son crime était d'avoir donné la bénédiction nuptiale à un officier des Uhlans, nommé *Minin*, russe de la religion grecque, qui avait épousé sa cousine, la fille du colonel *Michaël*. Ce mariage avait été autorisé par une ordonnance de St. Pétersbourg; cependant Minin et le colonel Michaël eurent à subir les arrêts pendant plusieurs mois, ce qui affligeait tant la jeune et aimable épouse qu'elle faillit en mourir.

La présence d'esprit d'un aide-camp empêcha heureusement l'application du soufflet; le pasteur Tetzner se jeta aux pieds du grand-duc, qui vit cette humiliation avec une douce satisfaction.

Tetzner, qui avait été provisoirement suspendu, reçut la permission de reprendre l'exercice de ses fonctions et d'invoquer de nouveau, dans la prière usuelle, le ciel pour la conservation des précieux jours de Son Altesse impériale.

XXIII.

LE JARDIN SAXON. — LA PROMENADE. — LA RENCONTRE DES MILLIONS.

L'entrée du presbytère protestant correspond avec une porte du jardin saxon, où nous allons nous récréer quelques instans.

Le jardin est assez grand ; il est coupé par une allée principale, il est arrangé à la façon des parcs anglais et est entouré d'une haute grille.

C'est ici que se promène le beau monde, surtout dans les soirées de dimanche. L'allée principale devient alors une vaste boutique de marchandes de modes, où l'on rencontre des poupées vivantes, de toutes espèces : robustes, délicates, grandes, petites, corpulentes, maigres, brunes, blondes, amoureuses, indifférentes, belles comme des anges, laides à faire peur, d'une mise modeste, richement parées de brillans et de dentelles ; on les voit conduites par des cavaliers galans et accompagnées de tantes d'un âge respectable ; elles jettent quelquefois un regard expressif vers la lune romantique, leurs yeux étincellent de ce que *Walter Scott* et *Clauren* ont écrit de plus sentimental (*).

Jak mame kocham, prawda! — slowo honoru! (**)

Il est bien entendu que maître *Mendel* (***) n'a pas manqué de fournir aussi son contigent au tableau du jardin saxon. Il envoyait régulièrement dans l'allée principale un exemplaire du plus bel uniforme des cinq régimens de la garde russe. Quelquefois un officier polonais se présentait aussi dans la foule, mais

(*) Ce passage est écrit dans l'original en vers burlesques. *Note du Traducteur.*

(**) Comme j'aime ma mère, il est vrai, ma parole d'honneur.

(***) Maître-tailleur d'un régiment russe.

il se voyait éclipsé par la brillante garde et était obligé d'ajourner sa revanche à la fin de novembre 1830.

Nous remarquons dans le jardin saxon une foule de gens qui forment une classe moyenne entre le militaire et le civil, ce sont les employés des commissariats russes, des secrétaires des bureaux militaires, des médecins de régimens et d'état-major, des médecins vétérinaires, des trompètes-colonels, etc. On pense bien que les Polonais devaient éprouver une satisfaction toute nationale à l'aspect de ces hommes.

Leur uniforme est l'uniforme russe vert avec revers de couleur, sans épaulettes; ils ont des chapeaux *de forme*, sans plumet; ils portent l'épée; on leur trouve presque toujours une mine arrogante. Les officiers d'état-major portent des éperons, les colonels et généraux ont des aiguillettes qui leur pendent sur l'épaule, et quoique d'*après la forme*, elles ont l'air assez difformes. Une grosse corde, placée si près du cou, reveille toutes sortes d'idées sinistres. Messieurs du civil qui se produisent à cette promenade, sont au reste entièrement effacés par les militaires; ils ont beau mettre en pratique le journal des modes le plus moderne, cela ne leur sert à rien. Le drap à double couleur a fait preuve de sa force d'attraction; les regards des belles et des moins belles ne font qu'effleurer les *civilistes*, et s'arrêtent avec complaisance sur les œuvres complettes et dorées sur tranche de maître Mendel.

Non loin de la boutique du confiseur, à gauche, à

l'entrée du jardin, lorsqu'on vient de traverser le palais saxon, nous apercevons un groupe, qu'il est impossible de passer sous silence.

Un immense plumet de couleur noire, blanche et jaune, semblable à un saule pleureur, descend sur un brillant chapeau de castor. Eu égard au lien, qui n'est pas entièrement rassurant, ce chapeau est mis d'*après la forme*, il couvre une chevelure rebelle, qui fait des efforts pour se délivrer d'un joug odieux.

Le porteur de ce chapeau-castor, ou, pour me servir d'un terme technique, de ce castor-sultan, est un jeune homme en uniforme de *houssard interim*, c'est-à-dire en frac vert, avec galons d'argent, revers cramoisi, épaulettes d'argent massif; en pantalons gris à raies rouges, en bottes à éperons, un long sabre à fourreau d'acier au côté; mais ce qui le distingue surtout, c'est une taille sans pareille.

C'est un jeune gentilhomme de Moscou, il est immensément riche et dépense plus d'argent dans un jour que plus d'un militaire n'a touché de gages pendant toute sa vie. Il a six chevaux de selle, un cheval arabe, un cosaque blanc comme la neige, un alezan anglais, un espagnol, un hongrois, enfin un cheval du pays, tous sans le moindre défaut, ce qui ne vexe pas mal les généraux qui lui portent envie. L'anglais fougueux s'arrête avec impatience près la *porte de fer*; il est attelée au cabriolet et confié aux soins d'un jokey, habillé en veste de bleu de ciel avec galons d'argent; jeune homme, qui attire les

regards sympathiques des servantes qui passent devant lui.

Le jeune gentilhomme joue avec un de ses gants, la partie supérieure de son corps penche un peu en avant, il fait légèrement sonner ses éperons, tout en faisant la conversation avec les dames.

Une puissante et corpulente maman, dont le cœur bat sous une batterie de dentelles de Brabant, que caressent les zéphirs, habillée en soie et dans le dernier goût, laisse à dessein glisser par terre son châle de Ternaux, pour donner à entendre qu'elle n'y attache pas trop de prix, en ayant encore plusieurs de la même beauté. Les traits prononcés de la dame à l'embonpoint sont incontestablement d'origine orientale; les boucles de ses cheveux passent du noir le plus foncé à une nuance de couleur bleuâtre, ce qui, d'après elle, rehausse encore ses charmes. Mais la bonne dame ne considère pas, que les papillottes d'un vieux testament déchiré portent préjudice à la plus belle chevelure, et que le monde dans son égarement aime mieux voir le bleu dans les yeux qu'au bout des cheveux.

Deux filles et une cousine entourent l'antiquité orientale. Dans leur conversation avec le divin houssard, elles font une application consciencieuse de toutes les maximes de leur gouvernante de Lausanne. Le houssard a mis à profit le séjour qu'il a fait à St.-Pétersbourg; il est plus versé dans la galanterie que dans la tactique dont il ne saurait que faire à War-

sovic. Un cousin de la dame, juif baptisé, joue avec ses manchettes et calcule aux boutons de son gilet le cours de la bourse de ce jour.

On s'entretient du *Chlop milionowy (paysan millionnaire)*, pièce qui depuis peu a été jouée en polonais au théâtre de Warsovie, ce qui a causé un vif plaisir aux habitans de cette ville.

Le houssard, ami des arts, ne sait comment trouver assez d'éloges pour les décorations du signor *Zagetti* de Vénise (du théâtre de Prague, en Bohème). La dame noire et bleue est enchantée dans le fond de son vaste cœur de la chanson *Miotelka* (*); elle trouve que dans son ensemble la musique a beaucoup de ressemblance avec celle de Mozart et de Rosini, seulement elle prétend qu'il est contre la décence que le printems, qui se présente sous la figure d'une femme, porte un habit de tricot. A ce propos, les trois demoiselles, toujours fidèles aux instructions de leur gouvernante de Lausanne, rougissent d'un commun accord, et leur regard glisse le long du beau jeune homme et s'arrête à ses élégantes bottes.

Le cousin, qui ne se pique pas d'être protecteur des arts et qui déjà plusieurs fois a franchement baillé, en couvrant la bouche de son gant, interrompt brusquement le fil de la conversation pour dire à l'étranger, qui lui a été recommandé par une maison de Moscou, que les dix mille ducats de Cremnitz sont prêts depuis avant-hièr et que tous ont le poids.

(*) La chanson intitulée : *Des brossettes.*

Est-il permis, bon Dieu! de parler d'affaires au jardin saxon, voire même de ducats de Cremnitz? — Mais l'âme du cousin baillant n'a pas d'autre langage et la bouche rend, ce dont la bourse est pleine.

Le jeune fashionnable remercie obligeamment et ne s'arrête pas à une pareille bagatelle. La tante-maman est frappée de ce trait de grandeur d'âme, elle éprouve pour le jeune favori de Mammon un sentiment d'admiration et de respect. Depuis qu'il est arrivé de Moscou avec des lettres de crédit et de recommandation pour sa maison, il est l'objet de ses vœux, elle espère en faire un gendre digne d'envie, mais : *maman propose et Dieu dispose!*

Le galant Moscowite s'aperçoit des regards menaçans qu'elle adresse à la charmante cousine, la plus belle fleur de cette trinité féminine, et il pousse la malice jusqu'à faire endurer à la banquière colossale de vraies souffrances de Job. Il fait jouer ses doigts si resplendissans de brillans, au-dessus de la lèvre supérieure, où s'établira bientôt une barbe en miniature; il pousse le ceinturon de maroquin, auquel est attaché son damas, plus avant dans la jointure de sa taille; il arrange plus élégamment sa chevelure parfumée; il balance sentimentalement avec ses talons éperonnés et c'est avec le ton de salon d'un petit-maître de Paris qu'il demande à la timide cousine : «Comment trouvez-vous le dernier roman de *Bulgharyn?*» car la cousine est la seule personne de la famille qui sait lire le russe. La tante écume de rage.

Semblables aux muguets vers la fin de l'été, les deux malheureuses filles de millionnaire penchent la tête et ont de la peine à s'empêcher de pleurer, tandis que le divin Adonis de Moscou continue à adresser des galanteries à la cousine, à cette cousine que cependant elles aiment sincèrement. La gouvernante de Lausanne avait toutefois établi en principe qu'il ne convient ni de rire ni de pleurer devant le monde. La tante-maman toute exaspérée met trêve à la conversation et se retire en saluant le désobligeant jeune homme.

La résolution est prise. La dame orientale retourne chez elle avec ces deux beautés filiales et avec la méchante cousine. A peine est-elle rentrée dans son cabinet qu'elle sonne et fait venir son intendant; elle lui enjoint de lui procurer pour ses deux filles un maître de langue russe, elle exige un homme d'un certain âge, mais qui ne soit pas juif.

XXIV.

LE JARDIN KRASINSKI. — LA RUE DES RÉCOLLETS. — LES JUIFS.

A l'instar du jardin saxon, le jardin Krasinski sert aussi de promenade; on y trouve également un café et des allées ombragées. A de certaines heures la société est la même dans ces deux jardins, et il est d'usage d'aller d'un jardin dans l'autre.

Dans les deux, le beau sexe se trouve à droite et à gauche dans les allées principales, pour voir et être vu; l'uniforme passe la revue, les personnes du civil se tiennent à l'écart.

Au printems polonais, c'est-à-dire en été, on boit dans le jardin Krasinski de l'eau minérale factice. Plus d'un cœur languissant trouve ici sa guérison dans un tendre contact avec l'objet adoré. Ni Nowosilzow ni le redoutable Constantin lui-même n'y mettent obstacle, quoique ce dernier soit prévenu de toute liaison de ce genre qui concerne un militaire.

Ces jardins, au sein de la ville, sont aussi beaux qu'importans, car plus d'un officier ou fonctionnaire a vécu et est mort à Warsovie sans approcher des portes, à moins que ce ne fût en affaire de service. — Ils étaient tous prisonniers dans le sens le plus rigoureux du mot; il leur répugnait de quitter la ville, puisqu'à leur retour ils auraient été obligés de décliner leurs noms, qu'on eut ensuite envoyés au Belvédère.

Chacun aimait à éviter les interrogations grand-ducales, telles que: Où est-il allé? où a-t-il été? qu'y voulait-il faire? y était-il seul? y a-t-il rencontré quelqu'un? — On préférait de se faire conduire du faux-bourg de Cracovie par le *nouveau monde*, de passer près de l'église d'Alexandre, d'entrer dans l'allée de *Mokotowska Rogatka* et de retourner avant qu'on ne fût près du Belvédère. On descendait quelquefois dans un de ces jardins, se faisait voir et retournait chez soi. Et voilà comme plus d'un officier, plus d'un employé a vécu une année après l'autre, sans respirer l'air hors de la barrière, à moins que ce ne fût le lundi de Pentecôte dans la poussière de *Bielany*.

Du jardin Krasinski il n'y a plus loin jusqu'à la *rue*

des Récollets, qui est une grande rue de la *Neustadt*. Elle n'est habitée que par des juifs, dont les boutiques remplissent tout le parterre des deux côtés, et offrent tout ce que peut produire le petit trafic.

On porte le nombre des juifs à Warsovie à dix mille; nous pensons cependant que ce nombre est encore bien plus considérable, car le baptême ne lave aucun juif de la juiverie, dont l'esprit l'accompagne jusque dans la tombe, quoiqu'il y en ait qui, par spéculation, se font chrétiens.

La rue des Récollets ressemble au quartier des juifs à Francfort, à Prague, à Rome : le juif est partout le même(*), à Amsterdam comme à Livourne, à Fridrichsstadt comme à Warsovie.

La malpropreté, la soif d'argent consument tout son être et en font un squelette; une idée fixe, une espèce de monomanie le domine : c'est le gain; il est sans pudeur et sans point d'honneur, lorsqu'il s'agit de gagner quelques misérables gros polonais; pour un florin il trahit sa conscience; au reste ce sont des malheureux bien en droit de tracer des lettres de change sur notre pitié. Tels sont les juifs de la rue des Ré-

---

(*) Quant à cette proposition générale nous ne saurions partager l'opinion de l'estimable auteur. En France du moins, l'émancipation civile et politique a exercé une heureuse influence sur la civilisation des juifs. L'abrutissement des Israëlites dans quelques pays n'est, selon nous, qu'un véritable acte d'accusation contre l'intolérance des Chrétiens. *Note du Traducteur.*

collets, qui accostent chaque passant et le tirent par le pan de son habit, lui offrant leurs marchandises; voilà les misérables qui tombent à la renverse de frayeur dès que quelque juron martial frappe leur oreille.

La rue des Récollets est pour la classe moyenne et le bas peuple ce que la rue Miodowa et la rue des Sénateurs sont pour le monde élégant. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a pas un article de commerce, fut-ce le plus fin Ternaux ou le plus moderne Tibet, qu'un juif de la rue des Récollets ne saurait procurer, dût-il *le prendre ailleurs*, comme Mephisto dans le *Faust* de Gœthe s'est procuré l'écrin pour Marguerite.

Il n'est pas rare de rencontrer dans cette foire perpétuelle un soldat russe qui, pour ce qui lui reste de sa paie, achète quelques bagatelles indispensables.

Sa mine est sombre, son visage est pâle; il se demande à chaque objet qu'il voit, s'il est d'*après la forme*; c'est pour lui la condition *sine qua non* de tout achat.

Le lancier du régiment Constantin ne demandera que du fil bleu et rouge, le cuirassier du bleu et jaune, le houssard de Grodno du verd et rouge foncé etc. Dès qu'un juif rencontre un soldat, il devine à son regard ce qu'il cherche, si c'est du fil ou de la craie, du cirage de bottes ou du savon. Plus d'un militaire a acheté ici son propre malheur, comme par exemple celui dont nous avons parlé ci-dessus et auquel la couture *contre la forme* de son gant a valu cinq cents coups de verge. Et cependant le malheureux

soldat est obligé d'acheter ces choses-là, celles fournies par le gouvernement ne durant pas assez longtems.

Partant de la rue des Récollets nous pourrons, en passant près du couvent des frères de charité et de la maison des fous, aller à la caserne du quatrième régiment polonais d'infanterie de ligne. Il est commandé par le colonel *Boguslawski;* c'est le régiment favori du grand-duc; rien n'est comparable au haut degré de perfectionnement de ses exercices, il fallait les voir pour s'en faire une idée.

Non loin de la caserne qui est partagée en deux palais, se trouve la maison de correction. Son personnel ne se distingue du corps des officiers polonais que par des chaines plus pesantes. Le sort des simples soldats était pire que celui de ces prisonniers.

Plus loin est la caserne de la couronne, où se trouvait entr'autres le régiment des grenadiers lithuaniens et l'infanterie de la garde polonaise. Au reste ce quartier de la ville ressemble en quelque sorte à la *campagna romana;* il n'y a que les ruines visibles qui manquent; d'autres ruines se trouvent dans les cœurs attristés des habitans.

Sur une colline se lève un haut moulin à vent; il s'arrête souvent, comme s'il méditait. Un second pont de bâteaux traverse la Vistule; il fut construit en 1829, lors de l'entrée solennelle de l'empereur *Nicolas*, comme *roi de Pologne.*

Ce qui est plus important que ce pont royal, c'est un puits qu'on appelle *Szdroi.* Il fournit la meilleure

eau de Warsovie ; sa source bienfaisante restaure mieux que le regard gracieux de la légitimité.

Continuant à marcher sur la hauteur, nous passons de la *Neustadt* à l'*Altstadt*. Ce quartier embrassait autrefois toute la ville, ce qu'indique le nom de la rue considérable, dite *Podwale (sous le rempart)*; elle fait parallèle avec l'Ulica Miodowa.

L'Altstadt proprement dite a une vaste place qui sert de marché, des rues étroites avec des maisons fort vieilles, mais très solidement bâties ; plusieurs de ces maisons sont fort mal famées, ce qui ne les empêche pas d'être très fréquentées.

Retournant en droite ligne, nous arrivons enfin sur la place du château, où se trouve la haute colonne de marbre avec la statue du roi Sigismond.

Une rue principale conduit à travers le quartier, dit anciennement faubourg de Cracovie, et qui aujourd'hui s'appelle le *Nouveau monde*, vers l'église Alexandre, que nous avons déjà nommée. Formant un angle aigu avec le faubourg de Cracovie, la rue des Sénateurs conduit, en longeant le palais de la police, sur la place du nouveau théâtre, et au-delà de cette place dans la rue électorale et puis à la Wolska Rogatka, qui est un rayon du demi-cercle que forme Warsovie.

Le vieux théâtre est situé à l'entrée de la rue des Récollets, sur la place Krasinski.

XXV.

ALLÉES RUSSES. — LE PRÉLAT ET LA STATUE DE COPERNIC. — LA STATUE DE PONIATOWSKI N'A PAS ÉTÉ FONDUE. — LE LYCÉE. — L'UNIVERSITÉ. — LE DANGER D'UNE IDÉE FIXE. — LA LITTÉRATURE ET LA LIBRAIRIE.

On ne peut nier que la ville de Warsovie ait été embellie sous la domination de Constantin. Mais ces embellissemens portent tous le caractère de l'uniformité militaire comme par exemple les allées de peupliers à perte de vue, dans la partie méridionale de la ville, depuis la Vistule jusqu'à la barrière de Jérusalem; elles sont tirées au cordeau et m'ont toujours parues ressembler à un régiment d'infanterie russe qui fait front.

Ces allées offrent ni ombrage ni fruit, des chênes ou des tilleuls auraient mieux valu. Mais le chêne prête à une allusion allégorique, il est donc probibé; le feuillage et la fleur du tilleul sont si précoces! c'est encore un exemple qu'il faut éviter.

Un respectable prélat avait non seulement légué sa fortune pour l'embellissement de la ville, mais il avait encore alloué une certaine somme pour la construction d'un bâtiment où devait être le siège d'une Académie des arts; la construction fut faite d'une manière tellement mal-adroite, que le bâtiment ne pouvait servir.

Le même fonds a contribué à faire modeler par *Thorwaldsen* à Rome la statue de *Copernic* et à la faire fondre en bronze à Warsovie. Elle a été érigée en 1830 sur une place du *Nouveau monde*, devant l'Académie des arts.

Déjà le jour de l'enterrement du prélat, qui s'appelait *Staszyc*, Constantin avait ordonné de grandes manœuvres, pour empêcher les militaires patriotiques d'assister aux funérailles, qui eurent lieu hors la ville, au couvent *Bielany*.

Le grand-duc ne vit point sans un sentiment antipathique l'érection d'une statue en l'honneur d'un astronome polonais.

Ayant appris que le vieux *Niemcewicz* se proposait de prononcer un discours lors de l'inauguration de la statue, il le fit de suite mander.

Il questionna avec emportement le vieux poète sur ce qu'il pensait dire à cette occasion. Le polonais, poussé à bout, ne savait se tirer d'embarras qu'en balbutiant un compliment.

«Je profiterai de cette occasion,» dit-il, «pour faire publiquement l'éloge de la haute protection de Sa Majesté l'empereur et roi, et surtout de celle de Votre Altesse impériale, à laquelle les polonais doivent la faveur d'ériger ce monument national.» Voilà qui pouvait passer: le grand-duc enjoignit toutefois au vieillard d'éviter dans son discours toute phrase qui pourrait avoir trait à la Pologne, en le menaçant de lui faire éprouver, en cas de contravention, toute sa disgrâce.

Niemcewicz fut donc obligé de supprimer le discours patriotique qu'il avait préparé, et de dire des flatteries au gouvernement russe, à l'occasion de la statue de Copernic.

Déjà en 1822 j'ai vu *Thorwaldsen* travailler dans son attelier à Rome à la statue équestre du prince *Poniatowski*; je m'attendais à la voir sur pied à Warsovie, lorsque cinq années plus tard je vins dans cette ville.

Mais la statue de Poniatowski n'était pas encore érigée, elle ne l'aurait jamais été sous la domination de Constantin. Dieu sait ce qui arrivera maintenant.

Les frais pour modeler cette statue étaient couverts par des contributions patriotiques et il ne manquait plus que peu de chose pour pouvoir également faire face à ceux de la fonte en bronze.

D'après tout ce que nous avons dit, on conçoit que même les patriotes les plus prononcés n'envoyaient leur offrande pour le monument de Poniatowski, qu'avec un sentiment de crainte. Ils savaient bien que le despote ne manquerait pas d'insérer leurs noms dans son livre des suspects et de l'accompagner de notes accusatrices.

Le tableau original de *Vernet*, représentant *la mort de Poniatowski*, tableau si connu par de nombreuses gravures et lithographies, fut mis à l'encan en pleine rue à Warsovie; on l'adjugea pour quelques centaines de florins polonais et il reprit le chemin de Paris; aucun Polonais n'osait l'enchérir. Cependant la vénération, que la nation polonaise porte à ce héros, est un véritable culte; je ne puis me rappeler aucun appartement, habité par des Polonais, où je n'eusse rencontré un portrait de Poniatowski; à côté

de lui on trouvait toujours, sans doute à titre de paratonnère, le portrait du redoutable grand-duc Constantin Césaréwicz ; réunion de deux personnages dont le contraste est une ironie populaire assez piquante.

Le gymnase ou *lycée* est divisé en six classes. L'élève est obligé de rester pendant deux ans dans la même classe. Alors il est soumis à un examen, et si on lui trouve la capacité requise, il passe à l'université.

A l'université toutes les parties sont classées. La science est communiquée à l'étudiant avec toute la précaution qu'on met en administrant à un malade une médecine, il la reçoit en petite dose et pour ainsi dire cuillerée par cuillerée.

Un soin tout particulier du procédé curatif qu'on emploie, c'est de purger la tête du jeune studieux d'une idée fixe, que nous autres appelons raison, intelligence.

Il faut que le pauvre patient soit guéri de cette idée de raison par un régime académique, semblable à une diète de rigueur. Sans une parfaite guérison il n'y a pas de promotion à espérer.

Si la raison s'est opiniatrement accrochée dans la tête du jeune homme, et qu'elle ne veuille absolument céder à aucun remède, alors on envoie le délinquant, comme un homme dangereux, ou vrai démagogue, soit dans un couvent, soit dans la forteresse de Zamosc, ou bien on le fourre comme recrue dans un régiment

balançant d'infanterie, ou bien encore on lui fait faire une promenade en Sibérie. On n'a cependant recours à ce dernier expédient qu'au cas où le recalcitrant est russe.

D'après la loi il n'est point permis d'envoyer les Polonais en Sibérie; cela arrive cependant quelques fois par mégarde.

Les élèves du gymnase, ainsi que les étudians, portent une livrée qu'on appelle uniforme; c'est un frac bleu, avec une rangée de boutons, collet redressé, pantalons noirs, veste blanche ou noire, etc. Le collet du frac est bordé de galons blancs; par distinction les étudians en ont deux, les élèves du gymnase n'en ont qu'un. Les boutons de métal désignent les différentes divisions, ainsi que cela est d'usage pour les régimens et les compagnies.

On ne saurait se faire une idée dans quelle dépendance servile se trouvent les étudians; leur vie est une véritable vie de caserne où dominent le bâton de caporal et l'infecte cachot.

Il faut cependant espérer qu'il en est autrement aujourd'hui ou qu'il en sera autrement depuis que la fameuse députation des seize a fait sa visite au Belvédère. Nous nous embrouillons souvent avec le tems; il faut cependant que nous parlions d'après le passé. Des professeurs, des agens de l'université, des espions allaient surveiller la lecture des étudians jusque dans leurs chambres, ils avaient grand soin d'exa-

miner même les ouvrages purement scientifiques et d'écarter les manuels prohibés.

Des réunions sociales étaient encore moins tolérées; la débauche et le libertinage étaient traités avec indulgence et excusés comme des péchés de jeunesse sans conséquence. Celui qui se distinguait le plus favorablement par ses exercices français recevait le meilleur certificat et était recommandé d'avance à l'examen pour un emploi.

Nous nous réservons de parler plus tard de la censure et de la presse libre, c'est-à-dire de la presse vide, libre de toute occupation. Il ne sera pas nécessaire de faire sentir par de grands développemens que la littérature polonaise, dont le point central se trouvait à Warsovie, était dans l'état le plus déplorable. Le poète *Mickiewicz* (*) est un phénomène d'autant plus remarquable, que, franchissant toutes les entraves, il a su conserver toute son énergie; de la fange même du despotisme, il s'est élevé comme le cèdre majestueux des montagnes, dont le soleil dore la cime avant de descendre dans quelque plaine aride et déserte. — Nous avons vu opprimer plus d'un talent naissant; chaque essor en faveur des sciences et des arts était paralisé: on doit bien sentir dès-lors de quel peu d'importance devait être sous l'administration d'un *Nowosilzow* le commerce de la li-

(*) J'ai publié une traduction allemande de son conte poétique: *le Faris*. V. *Wiener Zeitschrift*. Novembre 1829. *Note de l'auteur*.

brairie; il se bornait à quelques livres introduits dans les écoles, et aux ouvrages français du genre frivole.

Il m'a semblé que c'est le libraire *Brezyna* qui fait quelques affaires en littérature allemande; il est cependant très-rare qu'un ouvrage allemand de quelque importance échappe à la censure. Les journaux étrangers sont prohibés sans restriction, tant en Pologne qu'en Russie.

XXVI.

LA POSTE A LA RUSSE. TOUTES LES LETTRES SONT OUVERTES DE DROIT. — ESPIONS ÉTRANGERS. — DESTRUCTION DE LA PAIX INTÉRIEURE PAR LE SYSTÈME DE L'ESPIONNAGE.

L'hôtel de la poste est un bâtiment considérable, situé au faubourg de Cracovie; l'administration de la poste embrasse à la fois la poste aux lettres, les diligences et les messageries.

Tous les employés de la poste portent l'uniforme civil russe du bureau grand-ducal, savoir: vert avec rouge foncé, tandis que les autres employés polonais portent l'uniforme national qui est bleu.

Il existe une instruction secrète, qui fait loi pour tout l'empire russe et d'après laquelle aucune lettre ne doit être envoyée à son adresse, sans avoir été ouverte et lue. A cet effet il y a un certain nombre de lecteurs attachés à chaque bureau. Si malgré cette disposition quelque lettre dépasse la frontière ou parvient dans l'intérieur de l'empire à sa destination, sans que les dites formalités prescrites aient été employées, on ne sau-

rait l'attribuer qu'à la négligence du lecteur officiel, qui était peut-être occupé à parcourir les journaux ou à faire une partie de whist.

Si par hasard l'ouverture de la lettre ne réussit pas, si l'enveloppe en est endommagée, alors on jette tout bonnement la lettre au rebut.

Les lettres suspectes étaient remises aux différentes divisions de la police secrète, eu égard au contenu ou à la qualité de la personne qui envoyait la lettre ou de celle qui devait la recevoir. Celles qui concernaient la Russie ou les Russes, étaient adressées à Nowosilzow; celles des affaires étrangères au général Fenshawe. Les lettres qui avaient trait à des militaires étaient confiées à Sass, qui faisait son rapport au général Rozniecki, ou bien au grand-duc, par l'entremise de Kuruta. Le colonel Sass était en même tems chargé de la correspondance avec les espions du dehors; il y en avait entr'autres deux à Dresde, l'un allemand (*), l'autre russe.

Cette violation du secret des lettres et tout le système d'espionnage, frappant chaque individu dans son intimité et lui ôtant le moyen d'une communication franche avec ses parens et ses amis absens, ne pouvaient inspirer qu'une vive indignation; la trahison devait enfanter le désespoir, et il n'y a pas à s'étonner qu'il ait éclaté avec une rare énergie.

(*) Le baron de Schweitzer. Voyez sur ce personnage la note 3, à la fin de l'ouvrage.

Dans sa correspondance on n'osait se livrer à aucun épanchement, sans avoir à craindre de voir son secret devenir la proie d'un tiers.

La séparation de deux amis, qui partaient pour une autre province, était comme la mort, il ne leur restait aucun moyen de se communiquer leurs idées, de se livrer à ces épanchemens qui sont un besoin pour les cœurs aimans. L'espion qui aurait pénétré dans les secrets de l'âme, aurait vu dans ces épanchemens encore d'autres sentimens, tels que l'amour de la vérité, de la justice, de la liberté, et il y aurait trouvé que l'homme qui en est animé est un être dangereux, un ennemi de l'état, contre lequel le gouvernement ne saurait prendre trop de précautions.

A Warsovie il y avait plusieurs centaines d'espions; dans toute la Pologne on en comptait plus de quatre mille. Il y en avait depuis le gentilhomme jusqu'au dernier misérable; ils pénétraient dans chaque famille, dans chaque société, dans chaque maison; on n'était jamais sûr de ne pas être approché par quelque traître à gage sous le masque de l'amitié.

Essaie, cher lecteur, de te familiariser avec l'idée que ton frère, ton père, ton fils, ton ami est un traître qui cherche à épier tes secrets pour les vendre à la police. Quel bonheur, quelle paix de l'âme te peut-il rester, lorsque tu conçois une idée aussi révoltante? tout le charme de la vie doit disparaître. Ah! si tu es Polonais, rejette mon livre et arme-toi du glaive pour venger l'ignominie de ton pays.

XXVII.

TRAITEMENT RUSSE DUN JUIF.

En Allemagne, il est facile même au mendiant de faire valoir ses droits; à Warsovie, sous la domination russe, c'était une chose aussi rare que le canastre prussien, dont l'introduction est prohibée.

Une personne de ma connaissance, lieutenant d'un régiment de la garde russe, fut volé. On lui avait enlevé de sa commode tout son linge. Personne ne pouvait deviner qui pouvait être le voleur; les domestiques de l'officier étaient, grâce aux coups de knout, dont ils avaient reçu bon nombre, d'une probité à toute épreuve.

Le lieutenant conçut l'idée fixe que son voleur devait être un juif; il était tellement préoccupé de cette idée, que chaque juif lui rappelait le voleur. On l'entendait souvent dire: si j'attrape mon juif, je le ferai assommer. Quelques mois après le vol, je rencontrai cet officier, qui me cria de loin en riant: j'ai mon juif! accompagnez-moi, je vous ferai voir comment je vais le faire châtier.

J'ai toujours préféré l'étude des destinées humaines à celles des dogmes religieux: je suivis donc mon homme, qui me raconta comment il était parvenu à saisir son délinquant présumé.

Un de ses domestiques avait vu un juif s'esquiver furtivement avec un habit volé de la maison d'un voisin, d'un officier polonais. Il le prit au collet et le lieutenant qui rentrait chez lui au même moment, ne

douta pas un instant que ce ne fût le même juif qui lui avait volé son linge.

Il le fit conduire au bureau de police et s'y porta plaignant.

Le juif avait été pris en flagrant délit, il ne pouvait donc échapper à la punition. Des verges, des bâtons, des sabres se trouvant à chaque bureau de police, le lieutenant exige que le juif soit puni sur-le-champ. Le fonctionnaire lui répond : « Si vous voulez que je fasse punir le juif à l'instant et sans ultérieur procès, je ne puis lui faire donner que cinq coups, et dès qu'il les aura reçus, il est quitte de toute autre peine.

L'officier russe souriait, en se disant : nous verrons; que mon juif reçoive à l'instant son compte de cinq coups !

Il promet au soldat, chargé de l'exécution, un bon verre de wodka, s'il administre des coups solides. Le juif est couché sur un banc et reçoit en pleurant ses cinq coups.

D'après les lois, le juif aurait dû être mis en liberté; mais l'officier prie le fonctionnaire de permettre qu'un soldat de police accompagne avec son domestique le juif chez un de ses camarades, qui demeure au faubourg de Cracovie, sous le prétexte que ce camarade a aussi été volé, et qu'il reconnaîtra peut-être dans le juif la personne de son voleur.

Le fonctionnaire y consent et on emmène le juif.

Mais au lieu de le faire conduire au faubourg de Cracovie, l'officier le fait aller dans la *Wareczka Ulica*,

où est le bureau de son régiment, dans lequel se trouvent toujours quelques soldats habiles dans le maniement du bâton.

Le juif se doutant de quelque chose, s'oppose à franchir le seuil d'une maison qui lui paraissait dangereuse; il déclara qu'il irait volontiers chez l'officier du faubourg de Cracovie, puisqu'il n'avait rien à se reprocher à son égard, mais qu'il ne savait que faire dans la maison où on voulait le faire entrer; il proteste contre toute nouvelle rigueur ayant subi sa peine.

Vaines paroles! — L'agent de la police est renvoyé; quelques soldats s'emparent du juif et le jettent dans une espèce de cachot; c'est là qu'il était retenu lorsque je rencontrai mon officier de la garde russe.

«J'ai voulu chercher notre Théodore,» me dit-il, «mais il n'était pas chez lui; je suis bien aise de vous avoir trouvé. Venez, ce sera une bonne farce.»

Ce fut envain que je voulais lui faire sentir qu'il n'avait aucun droit de faire battre ce malheureux juif; toutes mes représentations ne servaient à rien. Il soutenait avec véhémence qu'un juif l'avait volé, que ce ne pouvait être que celui-ci, et qu'au cas même que cela ne fût pas, il serait toujours juste qu'il fût puni pour l'inconnu; que c'était à tout évènement un juif et qu'il allait lui faire administrer cinq cents coups de verges.

Nous entrâmes dans le bureau des ordonnances; c'était une baraque en face de la demeure de l'adjudant du régiment. Le juif tremblait et était pâle comme

la mort. Les verges étaient là; quatre vigoureux soldats obéirent à leur officier.

Le juif fut jeté sur un banc. «Cinq cents!» commanda l'officier, et la cérémonie commença.

Lorsque les deux premières centaines furent données, l'officier s'aperçoit que les verges étaient trop sèches et se brisaient. Il ordonne de se servir des sabres. Les cris du juif deviennent plus perçans, les voisins s'attroupent devant la porte, on les entend murmurer, une personne charitable veut entrer. «*Paszot won! kurwa!*» jurait l'officier, et les coups de sabre continuent à pleuvoir sur le malheureux Israëlite. Lorsque les cinq cents furent tous distribués, on releva le patient. «Eh bien, es-tu content?» lui demande l'officier. Le juif répond humblement: «Oui, Monsier le baron; je vous remercie de l'indulgente punition.» Le juif se retira en versant toujours des larmes; il se traînait péniblement.

XXVIII.

COUPS RUSSES POUR UN FLORIN POLONAIS.

Je fus encore témoin d'une semblable affaire à l'égard d'un juif. A l'hôpital Ujazdow se trouvaient sept officiers russes dans une même chambre. Convalescent moi-même, j'allais quelquefois les visiter.

Il est défendu à un civil et, à plus forte raison, à un juif, d'entrer dans un hôpital militaire ou dans

une caserne. Les factionnaires ont la consigne de s'y opposer. Cependant il arrive de tems à autre qu'un juif se glisse dans Ujazdow, sous la protection d'un soldat, en prétextant qu'un officier l'a fait appeler.

C'est de cette manière qu'un juif, marchand-colporteur, se trouvait un jour dans la chambre des sept Russes. Je demandai le prix d'une paire de ciseaux, le baron R*** celui d'un peigne, et le juif, selon la coutume de ces gens, voulait dix fois plus que ne valaient ces objets.

«Infâme chien!» lui répondit le baron, «veux-tu te moquer de nous! je te fais rosser à l'instant!... Alexejeff, tiens voici un florin, donne une bonne volée à ce juif et jette-le au bas de l'escalier.»

Le juif ramassa ses marchandises et se tut.

Alexejeff, vigoureux invalide, qui faisait ici fonction de domestique, répliqua, en saluant militairement: «*Sluszain, hospodin karnet!*» (*) et tira le juif hors de la porte.

Un quart-d'heure après, je quittait la chambre des Russes pour descendre dans la mienne. Je trouvai le juif couché sur l'escalier, baigné dans son sang; son armoire portative était brisée, l'eau de Cologne et l'huile de rose arrosaient les marches, toutes ses marchandises étaient cassées. C'était un spectacle tragique; personne ne se souciait du pauvre juif. Je retournai

---

(*) Je vous obéis, Monsieur le sous-lieutenant!

promptement vers le camarade qui avait donné l'ordre fatal et le conduisit près du juif.

Il en fut attristé, car il avait bon cœur et n'avait pas pris la chose au sérieux; il fit des reproches à Alexejeff, tandis que j'aidais au juif à se relever et à ramasser les débris de son commerce.

Alexejeff fit front et dit, que pour un florin polonais il avait battu le juif, qu'il avait consciencieusement exécuté l'ordre qu'on lui avait donné, que par pitié il n'avait jeté le juif qu'à la moitié de l'escalier, ainsi qu'on pouvait le voir, que si Monsieur l'officier ne lui avait donné que quelques gros, il eut donné moins de coups au juif; qu'au reste ce n'était qu'un juif.

Le malheureux Israëlite, pâle et maigre vieillard, ne comprit probablement rien à cette déclaration, il s'en alla sans dire mot et sans exiger la moindre indemnité.

J'ignore si plus tard mon ami, le baron, lui a remis quelques roubles. J'aime à le croire.

XXIX.

EXPÉDITION RUSSE D'UN FIACRE.

Racontons encore une histoire de ce genre, je me bornerai à ces trois; je pourrais facilement en communiquer trente, je n'aurais qu'à jeter un regard dans les régimens.

Un soir, en été, il était déjà assez tard, je me promenais dans les allées de Lazienki, j'entrai dans une auberge, non loin du corps-de-garde des Uhlans, pour me faire servir *incognito* un verre de punch.

A mon entrée j'entendis un vacarme épouvantable. Un officier de l'infanterie russe se disputait avec un fiacre sur le paiement. Les fiacres ont le droit de demander pour chaque course, qu'elle soit longue ou courte, un florin polonais; chaque fois lorsque la personne descend ou remonte, commence une course.

Ni les sollicitations du cocher, ni les injures de l'officier ne me mirent à même d'apprendre qui des deux parties avait raison ou tort; je me retirai dans une chambre écartée.

Le bruit cependant devint plus fort et je me rapprochai de la scène du scandale, qui était dans une anti-chambre.

Le cocher, étendu à terre, se lamentait et fut maltraité par l'officier de coups de pied et de coups de sabre.

Les Polonaises de l'auberge étaient accourues pâles et tremblantes; elles sollicitaient la grâce du malheureux cocher; mais le Russe était sourd à leurs prières et continuait ses mauvais traitemens. Une Polonaise en pleurs m'apporta enfin mon verre de punch que j'avalai, je me retirai, le cœur navré de douleur.

Après avoir marché à-peu-près pendant une demi werst, une voiture vide passa à côté de moi. Le malheureux cocher, tout ensanglanté, était sur le siège, jurant et pestant en polonais contre les Russes, qu'il envoyait « à tous les mille millions de diables. » Je ne me sentais pas absolument à mon aise dans mon uniforme russe. (*)

III.

DU DROIT DES POLONAIS.

I.

POPULATION DE LA POLOGNE.

La population de la Pologne est, d'après *Hassel* (dénombrement de 1820) sur une étendue de 2,295 lieues carrées, de 3,440,000 âmes; savoir :

Woivodie	Masovie	321	481,000
— —	Kalisz	321	512,000
— —	Cracovie	211	445,000
— —	Sandomir.	282	432,000
— —	Lublin	317	490,000
— —	Podlasie	223	286,000
— —	Plock	290	364,000
— —	Augustow	321	430,000

D'après un apperçu qui a paru il n'y a pas longtems à Paris, le royaume de Pologne aurait sur 2,270 lieues carrées, une population de 3,475,742 âmes (1825); son armée est de 55,000 hommes; ses revenus annuels se montent à 34,231,225 francs; il compte 34,523 étudians. Pologne autrichienne et Gallicie : 1528 lieues carrées; population : 4,226,969 âmes; armée : 58,760; revenus : 43,500,000 francs; étudians : 51,910.

La Pologne prussienne : 1664 lieues carrées; population : 2,584,124 âmes; armée : 51,546; revenus : 35,054,057; étudians : 49,875.

Cracovie : 21 lieues carrées; population : 107,934 âmes; militaire : 320; revenus : 761,332; étudians : 4,872.

On ne saurait déterminer au juste le nombre des Polonais dans la Russie occidentale, c'est-à-dire dans les gouvernemens de Wilna, Grodno, Bialystock, Witebsk, Mohilew, Minsk, Volhynie et Podolie. Ce nombre est porté par quelques-uns à 10,000; les Polonais le portent à 25,000. Il faut également compter comme faisant partie de la nation polonaise tous ceux qui vivent sous la domination autrichienne et prussienne et sont polonais par leur langue et leurs mœurs.

C'est un des secrets de l'avenir de savoir si le tems, qui depuis six mois a produit tant de phénomènes extraordinaires, réunira tous les Polonais sous l'étendart de la liberté, et à quelle époque aura lieu cette résurrection d'une nation, dont les parties ont été si violemment détachées l'une de l'autre.

Quelles que soient les décisions des bureaux de la légitimité, il paraît contraire aux décrets même de la providence, contraire à la justice divine, qu'un peuple qui, après les Français, a le plus de patriotisme, soit condamné à succomber comme victime d'intrigues diplomatiques et ministérielles; que son nom même dût être effacé des annales de l'histoire.

Un journal français disait en avril 1830, en parlant de la Pologne : «*Elle n'existe plus maintenant, mais la nation polonaise existe toujours.*»

II.

FORME POLITIQUE.

«La *Russie* et la *Pologne*, quoique se trouvant sous la domination du même monarque, sont cependant deux royaumes distincts. La *Russie* nous offre l'image d'une monarchie absolue, dans laquelle la volonté du prince fait seule loi. La *Pologne par contre est une monarchie constitutionnelle; la puissance législative et la puissance exécutive sont entièrement séparées.* En Russie la volonté du prince n'est enchaînée par aucun lien, à moins qu'il ne veuille avoir égard à quelques traditions devenues respectables par leur ancienneté, à la constitution de ses prédécesseurs, à l'opinion publique.

«La Pologne a du moins une *Charte*, *dont elle peut s'armer contre les tentatives de l'arbitraire.*»

Telles sont les paroles consignées sur le gouvernement polonais dans le manuel de statistique du docteur *G. Hassel*, publié à Weimar, en 1822.

J'annoterai plus tard les passages, ne voulant pas me parer des plumes d'autrui.

La Pologne était donc une *monarchie constitutionnelle*, *elle avait même une Charte*, *dont elle pouvait s'armer contre les tentatives de l'arbitraire.*

Mais les Polonais ont supporté pendant quinze ans, jusqu'au 29 novembre 1830, l'ignominie de l'arbitraire le plus dur qui ait jamais pesé sur un peuple.

Grand Dieu! de quelle longanimité, de quelle patience a tu doté tes nobles Polonais!

D'après tout ce que nous avons dit, il nous sera bien permis de proclamer, comme langage proverbial, les expressions suivantes : *endurer avec une patience polonaise... patient comme un Polonais... longanimité polonaise.*

La patience est une vertu, la longanimité est la patience rehaussée, elle est donc une vertu plus sublime. Si un peuple porte patiemment ses chaines, tout en sentant qu'il a la force de les briser, il fait preuve d'une rare résignation.

Plus nous nous rappelons la situation de la Pologne et principalement celle de Warsovie, plus nous nous sentons portés à revenir sur ce que nous avons dit dans notre introduction. Oui, une nouvelle révolution polonaise nous paraissait impossible, si on nous avait demandé notre opinion à cet égard nous aurions dit, que c'est une chimère, tout comme nous n'aurions pas balancé à répondre négativement si quelque docteur allemand nous eût placé à côté d'une méchante rosse de charretier, et nous eût demandé avec le ton d'un examinateur : Cette rosse se changera-t-elle encore aujourd'hui en courageux Pégase ?

Que les nobles Polonais ne se trouvent pas offensés si, d'après ce que j'ai dit, la Pologne m'a paru souvent, tandis que j'y séjournais, ressembler à un malheureux cheval de charrette, dont le dos tout couvert de coups de verge porte un fardeau de souffrances, dont les genoux plient de lassitude et de fatigue,

dont le regard annonce le désespoir, dont la vie n'est qu'une misère inexprimable.

Oui, il faut le dire, en Angleterre la loi protège mieux chaque cheval contre des mauvais traitemens, que la Charte en question n'a protégé les Polonais; quoiqu'en Angleterre aussi par suite de sa désorganition intérieure, la misère accable le peuple.

J'avoue que dans mon ignorance j'ai demandé un jour à un Polonais : «qui a détruit votre Constitution? par qui a-t-elle été abolie?»

J'ai pensé que c'était peut-être en vertu de quelqu'ukase, dont je n'aurais pas eu connaissance, m'étant moins soucié de la Pologne dans d'autres pays.

«Eh, mon Dieu!» me repliqua le Polonais, «nous avons bien une Constitution que l'empereur, en sa qualité de roi de notre monarchie constitutionnelle, a juré de maintenir, mais que le frère de l'empereur a tondue comme la tête d'une recrue.»

Nous nous regardâmes longtems en silence.

«Vous portez l'uniforme russe,» continua le Polonais; «sachez donc qu'ici, à Warsovie, vous ne le portez qu'à titre d'hôte, que d'après la Constitution les troupes polonaises ne peuvent être obligées de servir en Russie, et qu'aucun régiment russe n'a le droit d'entrer en Pologne.»

Je repliquai brusquement : «Ah, mon ami, vous vous trompez! Le grand-duc Constantin est ici avec sept mille hommes de garde et il n'en aurait pas le droit?»

«Aucunément, mon cher! il n'a d'autre droit pour faire entrer en Pologne le moindre escadron, la moindre compagnie russe que l'arbitraire, si toutefois on peut appeler l'arbitraire un droit. L'hospitalité de la nation polonaise a accordé l'entrée aux gardes, que la peur de Constantin y a appelée.»

«Je ne nie pas au reste,» continua le Polonais, «que ces cinq régimens de la garde russe, contribuent à l'aisance de Warsovie, car chaque régiment dépense plus d'un million de roubles d'argent par an; mais cet avantage nous est accordé aux dépens de notre honneur, que nous voyons outrager tous les jours par le pouvoir absolu que s'est arrogé le grand-duc. L'aspect d'un uniforme russe ne peut que nous être odieux. Cependant beaucoup de Polonais le portent; ils suivent la maxime de la prudence de faire bonne mine à mauvais jeu; ils se soumettent à la nécessité dont les fers enchaînent toutes nos démarches, toutes nos actions, toutes nos paroles et jusqu'à nos pensées. De quelque côté que nous nous tournons, nous nous sentons entravés par l'absolutisme, et nous n'avons que des soupirs pour la plus cruelle violation du droit des gens...»

Ces paroles du brave Polonais me donnèrent à penser.

Peste! me disais-je, où en serions-nous, quoiqu'au nombre de sept mille, si les Polonais s'avisaient un jour de nous jeter par-dessus les murs ou de nous assommer tous avant le chant du coq?!

Mais aussitôt je partis d'un grand éclat de rire

en me représentant toute l'impossibilité d'une pareille entreprise; c'est, me disais-je, comme si l'église d'Alexandre, devant laquelle je venais de passer, voulait me faire une visite ce soir, prendre une tasse de thé et jouer une partie de piquet.

Aussi longtems que le grand-duc Constantin et Nowosilzow se trouvent à Warsovie, impossible d'y danser le *Mazur*. (*)

Il n'y a pas moyen que dix individus s'entretiennent secrètement à Warsovie sans être trahis; comment quelques centaines, quelques milliers pourraient-ils s'associer pour montrer la porte à l'hôte à quatorze mille bras.

Tu peux tranquillement boire ton thé russe, fumer ton tabac polonais, aucun Polonais ne t'inquiétera. Je suis persuadé qu'au milieu du mois de novembre 1830 la plupart de ceux qui portaient à Warsovie l'uniforme russe, pensaient ainsi. Tel fut mon monologue, que je fus cependant obligé de terminer avec l'aveu, que si ces bons Polonais nous prennaient tous au collet pour nous faire évacuer leur pays, ils ne feraient qu'exercer leurs droits.

III.

CONSTITUTION POLONAISE.

«La forme du gouvernement de la Pologne est entièrement distincte de celle de la Russie : c'est une

---

(*) Une danse polonaise qui porte le nom de *Mazur*, dérivé d'un palatinat nommé Mazowie, où cette danse était autrefois le plus en usage.

monarchie basée sur une Constitution ; le pouvoir législatif y est partagé entre le chef du royaume et entre les représentans du peuple. »

Voici les articles fondamentaux de la Constitution polonaise :

1. Le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif sont distincts ; celui-là est exercé par le monarque et la diète conjointement ; celui-ci l'est par le monarque seul.
2. La religion catholique est celle de la majorité des citoyens, *sans qu'elle puisse porter atteinte à la liberté des autres cultes*, et sans que les membres d'autres confessions soient exclus de l'usage des droits civils.
3. Toutes les classes d'habitans sont protégées par l'ancienne maxime : *neminem captivabimus nisi jure victum.*
4. La propriété est sacrée et inviolable. L'étranger aussi peut devenir propriétaire d'immeubles et acquérir les droits des indigènes.
5. Le Polonais seul ou celui qui a acquis le droit d'*indigènes*, est apte à remplir des fonctions publiques.
6. *La presse est libre.*
7. La langue polonaise est celle des actes publics.
8. Le militaire ne peut être employé qu'à la défense du pays.
9. L'instruction publique est nationale et gratuite.

10. Les privilèges de Warsovie sont conservés.
11. Le cultivateur est libre et peut acquérir.
12. Les juifs continuent à jouir de la protection des lois actuelles.

Le peuple exerce sa part à la puissance législative par une diète.

Cette diète se réunit tous les deux ans sur la convocation de l'empereur et roi.

Sa session est de quinze jours; elle délibère sur les contributions et sur tous les projets de loi, qui sont élaborés dans le conseil-d'état et présentés au nom du prince.

Cette diète est composée de deux chambres :

1) La chambre du Sénat. Elle a trente membres, savoir : dix évêques, nommés par l'empereur et roi, et confirmés par le pape; dix woiwodes et dix chatelains, nommés par le conseil-d'état. Le président du Sénat est nommé par le prince.

Les sénateurs sont nommés à vie.

2) La chambre des nonces. Elle est composée de soixantes membres, élus dans les assemblées de la noblesse des cercles. Ils doivent avoir quarante ans accomplis.

Par rapport à leur élection, le royaume est divisé en quarante assemblées communales, savoir : huit pour Warsovie et trente-deux pour le restant du territoire. Chaque assemblée communale doit avoir au moins six cents membres ayant droit d'élection. Les nonces élus restent pendant neuf ans en fonction; ils

sont cependant renouvellés par tiers tous les trois ans. Le président ou *Maréchal* est nommé par l'empereur et roi.

Les lois discutées dans la chambre des nonces sont ensuite soumises au Sénat.

La chambre nomme trois commissions de cinq membres pour les lois financières, civiles et criminelles. Les membres de ces commissions et les ministres ont seuls le droit de prendre la parole; les autres membres n'émettent leur vœu que par le scrutin secret.

Les assemblées des cercles sont composées des gentilshommes et des propriétaires non-nobles, mais admis comme électeurs; il faut qu'ils aient 22 ans accomplis. Ils sont convoqués par le prince et élisent les nonces sous la présidence d'un maréchal.

Si nous considérons d'un côté le sort du Polonais tel qu'il était sous la domination de Constantin, et de l'autre les articles de la Constitution, nous ne saurions comparer le Polonais qu'à un propriétaire auquel on défend de se promener dans son propre jardin, de manger une seule poire de ses arbres, une seule pomme de terre de ses champs. Et pourquoi se trouve-t-il dans cette position ? c'est parcequ'un puissant intrus lui conteste sa légitime propriété, l'en a chassé et emploie tous les moyens de la violence et de la ruse, pour l'empêcher de rentrer dans son bien.

Revenons sur les articles constitutionnels.

En opposition avec le §. 1. nous dirons que la puissance législative et la puissance exécutive n'étaient

point divisées, mais concentrées toutes deux, dans la personne de Son Altesse impériale le grand-duc Constantin Césaréwicz, généralissime de la cavalerie russe et commandeur de l'armée polonaise-lithuanienne. La volonté du prince était un arrêt en dernier ressort.

Quant au §. 3. si la vieille maxime fondamentale avait encore existée sous la domination de Constantin, la brouette de la place saxone, dont nous avons parlé au chapitre 13, l'aurait renversée.

Le §. 6 n'est absolument que de l'ironie à la Saphir. (*)

La presse aurait été libre?... O justice désarmée! la presse libre en Pologne, tandis qu'à peine il était permis de mettre un ouvrage sous presse? La presse libre, tandis que des centaines, des milliers d'hommes furent emprisonnés pour des idées, des sentimens qu'ils osaient à peine émettre verbalement?

La presse libre, et le bibliothécaire d'un magnat, un savant Allemand, dont le nom m'a échappé, fut mis à sa vie comme simple soldat dans un régiment d'infanterie lithuanienne, pour avoir lu à deux de ses amis, dans une auberge hors la porte, quelques paragraphes de la Constitution polonaise, et avoir porté un toast en son honneur. (**)

(*) M. Saphir est un des auteurs satyriques les plus spirituels de l'Allemagne. (*Note du Traducteur.*)

(**) Si le nom de plus d'une personne dont je parle dans cet ouvrage, m'a échappé, c'est que je n'osais pas recueillir des notes chez moi, sans avoir à craindre un pareil sort. (*Note de l'auteur.*)

La presse libre, et les éditeurs des journaux les plus circonspects n'écrivaient pas le moindre article sans redouter d'être envoyés dans quelque forteresse, habitués qu'ils étaient d'aller d'une prison à l'autre?

La presse libre, et à peine une presse pouvait-elle être établie, personne n'envoyant qu'en tremblant non un livre, mais même une simple page à la censure, dont l'interprétation malveillante donnait un sens coupable aux phrases les plus innocentes.

D'après le §. 8. la troupe ne devait être employée qu'à la défense du pays, mais en réalité elle servait de jouet aux caprices du grand-duc. On assure même que celui-ci avait formé le projet de faire sortir tous les régimens polonais de Warsovie et de renforcer la garnison par des troupes russes. Un tel projet était digne du Césaréwicz; c'est cependant lui que le concours des circonstances à mis à la porte.

Le §. 11. parle de la liberté du paysan polonais et de sa faculté d'acquérir des immeubles.

Le paysan polonais était moins libre que mon chien, que du moins je n'aurais pas empêché d'apprendre quelques tours de force, pour gagner son pain, s'il en avait témoigné l'envie. La liberté du misérable paysan polonais était celle de la brute, qui vit sans la moindre culture intellectuelle, et qui salue à peine le soleil de quelques accens inarticulés, lorsque le jour commence de nouveau à poindre.

Le juif est sous la protection des lois actuelles, dit le §. 12. C'est un mensonge, ainsi que je l'ai

prouvé par un fait que j'ai rapporté comme témoin oculaire. (*).

Il est dit ensuite «que le peuple exerce la puissance législative par une diète.»

Nouveau mensonge!

Je me suis trouvé à Warsovie lors de la tenue d'une diète et j'ai vu quelle était la part du peuple aux élections de ses représentans.

Le pouvoir législatif et le pouvoir destructeur de toute puissance législative, dans un sens libéral, étaient exercés en véritable dictateur par Constantin. Il se faisait représenter la liste de tous les députés élus, et rayait les noms de tous ceux, dont il craignait quelqu'opposition courageuse; s'il laissait subsister le nom de quelque patriote, ce n'était jamais sans être sûr d'avoir la majorité à sa disposition.

Aussi vit-on à l'issue de chaque diète les journaux mercenaires entonner des chants de victoire de ce que tous les projets de loi avaient passés.

Ceux qui voyaient cela de près devinaient facilement le mot de l'énigme, et il ne fallait pas même être Polonais pour s'indigner contre de tels procédés.

IV.

ADMINISTRATION.

«L'administration de la Pologne est entièrement séparée de celle de la Russie.»

(*) V. partie II. chapitre 27.

A la tête du gouvernement se trouve un *Namiestnik*, ou gouverneur royal, qui représente la personne du monarque.

«L'exécution des lois est confiée au conseil-d'état, qui se partage en quatre commissions, dont les trois premières sont présidées par un ministre. Ce conseil-d'état rend un compte général sur la situation du royaume. Les trois ministres et les conseillers-d'état sont responsables.»

Nous observerons à cet égard, que depuis la mort du prince *Zaiaczek* (dernier gouverneur de la Pologne) la fonction de Namiestnik est demeurée vacante. Le grand-duc Constantin n'était pas gouverneur de la Pologne; le ministre, comte *Sobolewski*, remplaçait le Namiestnik.

Ni le conseil-d'état ni aucun ministre ne pouvaient veiller à l'exécution des lois en Pologne, toutes les affaires étant soumises au bon plaisir du grand-duc Constantin et de Nowosilzow, commissaire-général de l'empereur.

«Un ministre-secrétaire-d'état réside constamment auprès du monarque.»

Le choix de ce ministre était encore soumis à l'approbation de Constantin, qui s'y prit à-peu-près comme aux élections des députés de la diète.

CITOYENS DE LA RUSSIE EXERÇANS DES DROITS POLITIQUES.

(Appendice pour servir de comparaison.)

«En Russie ainsi qu'en Pologne, les citoyens, exerçans des droits politiques, se partagent en quatre

classes : la *noblesse*, le *clergé*, la *bourgeoisie* et les *paysans*; chacune de ces classes a ses privilèges; les Polonais ne peuvent cependant exercer ces droits qu'en Pologne...»

Nous avons déjà dit en général ce qu'il en est de ces droits.

NOBLESSE.

«En Russie la noblesse est l'état le plus considéré de l'empire. Les nobles jouissent de grands avantages; ils sont exempts de tout impôt, tant en raison de leurs personnes que de leurs biens; *il est cependant loisible au monarque de frapper leurs serfs de telles sommes d'impôts qu'il jugera convenable.*»

La noblesse est héréditaire ou acquise par *service*; c'est ce que nous avons développé ci-dessus (*)

CLERGÉ.

«Quoique le clergé ne soit pas héréditaire, il est cependant traité dans les manifestes d'état particulier. En vertu de ses privilèges, il est *exempt de peines corporelles; il est encore exempt de toutes contributions*, même de la personnelle. Les ecclésiastiques sont cependant obligés de fournir leurs fils comme recrues, à l'exception des provinces allemandes, où le clergé est assimilé à la noblesse.»

Il est donc à observer qu'aucun prêtre ne reçoit des coups de verge, à moins que cela n'arrive *par accident*, ce qui a lieu quelquefois. C'est ainsi que

(*) Partie II. chapitre 18.

le général *Markow*, étant encore capitaine, fit battre un capucin par ses cochers et ses domestiques. Le capucin venait de la campagne dans une voiture de paysan; le timon de la voiture eut le malheur de toucher le cheval du capitaine; le fougueux coursier fit quelques sauts et le cavalier fut obligé de faire valoir ses talens d'équitation. Tel fut le crime qui attira au pauvre ecclésiastique les traitemens dont nous venons de parler; toute la ville de Warsovie en fut outrée.

Si les Russes considèrent la Pologne comme une province russe, chaque Polonais doit jouir du bénéfice des lois russes. — Ayant demandé au Russe qui m'avait raconté cette histoire de Markow, quelle punition on avait infligée à cet officier, le Russe me dit en haussant les épaules : «Que voulez-vous? *la Pologne est un pays conquis*; Warsovie est occupée par des troupes étrangères! Qui oserait résister à la force?»

BOURGEOISIE.

«Le bourgeois est libre de sa personne, il est soumis à sa propre magistrature, il jouit des droits municipaux; il est toutefois, sauf quelques exceptions, soumis aux lois du recrutement.

On distingue cinq classes :

a) Les bourgeois proprement dits;

b) Les trois communautés, qui justifient le *montant d'un capital*, d'après lequel sont fixées leurs contributions. Ces communautés jouissent de certaines faveurs sous le rapport de l'industrie;

c) Les tribus et les professions ;

d) Les étrangers qui exercent quel qu'état dans l'empire russe ;

e) Les citoyens notables, tels que les savans et les artistes.

La loi leur accorde aussi de grands avantages ; *ils sont également exempts de peines corporelles.*

Quant aux communautés, leur organisation est un moyen extrêmement simple, pour apprendre à connaître la *valeur réelle d'un homme.*

Malgré sa valeur sonnante et positive, le négociant de la troisième communauté est à peine un homme, dans la dernière acception du mot (*Schellowacie*), une misérable créature, que tout officier, tout fonctionnaire en uniforme, peut traiter à sa fantaisie. S'il se plaint, il reçoit le knout, auquel n'échappent pas toujours ceux de la seconde et même de la première communauté. Toute la différence qu'il y a, c'est que ces derniers ne le reçoivent qu'en cachette et qu'on a soin de dire ensuite que c'était par mégarde.

Un négociant de la troisième communauté n'est qu'un pauvre *sobak* (*chien*), un misérable *durak* (*fou*) ; il n'a qu'une très-petite fortune et puis il n'a pas *servi.* Ce n'est que par le *service* qu'en Russie l'homme peut acquérir quelque dignité, lors même qu'au prix de vingt ou vingt-cinq années et de dix mille coups de verge, il n'atteint que le rang de la quatorzième classe.

De plus il est encore à observer que la loi russe

accorde aux savans et aux artistes de grandes prérogatives. Eux aussi sont exempts du knout, ce qui est digne d'être remarqué avec reconnaissance.

Si toutefois il nous était permis de prélever un rouble-papier sur chaque coup que dans le vaste empire reçoit plus d'un soi-disant savant ou artiste sur la partie la plus large de son corps, nous serions bientôt à même de produire un capital qui nous donnerait entrée dans la première communauté.

PAYSANS.

«Dans la règle, chaque paysan russe ou polonais (*) est *serf*, il n'a pas de propriété; aux yeux de l'état il n'est pas une *personne*, mais une *chose* dont le propriétaire peut disposer à son gré, qu'il peut vendre, échanger, mettre en gage, et dont il peut faire son enjeu. Il lui est seulement défendu de le punir de mort, de l'empêcher de se marier et d'*abuser* de ses filles en les faisant servir à ses plaisirs.

«Ces paysans, d'après certaines catégories, reçoivent différentes dénominations, par exemple: paysans de la couronne; paysans des mines; paysans privés, paysans nobles.»

Les *propriétés* de ce genre sont toujours évaluées en âmes. Pour désigner sa fortune on dit qu'on a tant et tant d'âmes.

(*) Il ne s'agit ici que du paysan polonais, hors du royaume, par exemple de celui de la Russie occidentale. (*Note de l'auteur.*)

Suivant la *statistique européenne*, le possesseur d'*âmes humaines* est donc en droit d'en disposer selon ses caprices; il se gardera bien de les *punir de mort*, car par là il diminuerait lui-même la masse de ses biens.

Une telle âme humaine vaut toujours de l'argent comptant, surtout lorsqu'elle se trouve dans une enveloppe bien conditionnée; le prix en est d'ordinaire 4000 roubles de banque.

Il est défendu au propriétaire d'empêcher ses serfs de se marier; mais un proverbe russe dit : «*Dieu est haut et le Czar est loin.*« Que lui arrive-t-il s'il le fait pourtant?

Un serf peut-il se plaindre de son maître? auprès de qui le ferait-il? devant un tribunal? — Mais le juge n'est-il pas de la même classe que le maître qui maltraite ses âmes, et n'a-t-il pas prononcé d'avance en sa faveur?

»*O Axinia! Axinia!*« gémit *Ossip* dans la tragédie d'*Isidor et Olga* ou *les Serfs*, par *Raupach*; et ce cri de désespoir retentit dans la vaste Russie, et nulle part il ne fait écho dans un cœur compatissant.

Il n'est point permis au possesseur de ces âmes «d'abuser des filles de leurs serfs en les forçant à servir à leurs plaisirs.» Cela est vraiment humain. Mais il lui est permis d'en *user*, et personne ne l'en empêche, s'il veut le faire et s'il le fait tous les jours.

C'est envain que le lecteur croit pouvoir se former une idée sur la manière de penser des Russes à cet égard. Il faut avoir vécu au milieu d'eux pour pou-

voir se former un ensemble d'un grand nombre de traits détachés.

Je ne dis pas qu'il n'y ait quelques honorables exceptions. Parmi les Russes aussi j'ai trouvé des hommes excellens, mais c'étaient presque toujours des étrangers naturalisés, qui n'étaient Russes que de nom. Mais en thèse générale, chaque Russe a sur le chapitre en question des idées beaucoup plus libérales qu'un démagogue sur la légitimité.

Toute la Russie n'est qu'un vaste *harem*; les victimes ne portent pas de voiles; c'est tout ce qui les distingue de celles de la Turquie.

Immédiatement après les savans et les artistes, figurent sur l'échelle des rangs, les *manans* (en polonais : *laydaki! gens de rien!*)

VI.

POLONAIS QUI JOUISSENT DES DROITS POLITIQUES.

«En Pologne les rangs sociaux se divisent en quatre classes :

1) «La *noblesse*. Elle ne forme qu'un corps; en théorie, on ne distingue pas entre la haute noblesse et la basse noblesse. Aux yeux de la loi, le plus riche magnat a autant de droits que le dernier gentillâtre : *eques polonus par omnibus, nemini secundus.*

«La noblesse polonaise est très-nombreuse; elle compte bien 60,000 familles; mais il n'y en a qu'une centaine qui soient riches, le reste est pauvre.

«Il n'est pas rare de rencontrer dans un seul village jusqu'à cinquante gentillâtres; les grands seigneurs possèdent des fortunes de prince.»

Autrefois chaque noble polonais était en droit de porter un glaive qu'on appelait *karabela;* le Polonais aimait à s'en ceindre.

Depuis la domination de Constantin cela n'eut cependant lieu qu'à la dérobée ou lors de quelque solennité.

Il suffisait de se revêtir de la simple *kurtka* (redingote avec boutons à cordons) pour encourir un emprisonnement; il en était de même lorsqu'on osait porter un *chapeau de feutre blanc;* cela annonçait indubitablement que sous ce chapeau se trouvait la tête d'un carbonaro.

2) «Le *clergé* jouit de certaines prérogatives; les membres du haut clergé sont de droit sénateurs.»

La bigotterie du bas-peuple donne au clergé une grande considération. Au commencement de 1830, il fut question à Warsovie d'une loi, par laquelle l'empereur supprimerait tous les couvens, pour en employer les revenus à des objets d'utilité publique. Les gens éclairés furent très-contents de cette mesure: j'ignore si elle a été mise à exécution.

3) «*Bourgeois* jouissant de certaines prérogatives, les juifs aussi en font partie.»

Selon les apparences, on dirait que la bourgeoisie de Warsovie est très à son aise et animée du sentiment de sa dignité. L'illusion tombe dès qu'un officier

russe, qui veut aller en voiture, rencontre un Warsovien dans une dorozki de louage : il l'en fait sortir avec ces seuls mots : «*Paszot won!*»

La replique «*Ja Obywatel Warszawski*« (*Je suis citoyen de Warsovie!*) ne sert à rien; dans tous les cas il est plus prudent que le *Pan Obywatel* cède sa place au Russe.

4) «Le *paysan* (dont nous avons déjà parlé, *Partie III. chap.* 3) est un homme libre, il a le droit d'acquérir des immeubles.»

Le paysan polonais est presque partout extrêmement pauvre; c'est de toutes les créatures qui figurent dans l'histoire de Buffon, la plus misérable. Il est encore plus pauvre que le paysan ou serf russe qui, à titre de rente viagère, peut du moins compter sur un certain nombre de coups de verge ou de knout.

VII.

ADMINISTRATION INTÉRIEURE DE LA POLOGNE. — ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

»Sous le rapport de l'administration intérieure, la Pologne est aussi autrement organisée que la Russie.«

La Pologne est divisée en huit woiewodies, savoir:

Cracovie;
Sandomir;
Kalisz;
Lublin;
Plock;
Mazowsze (Masovie).

Podlasie;

Augustow;

Dans chacune de ces woiewodies il y a :

1) une commission chargée de surveiller l'administration publique et l'exécution des lois;
2) des commissions subalternes pour surveiller l'exécution des ordres des commissions woiewodales;
3) un conseil des habitans, et
4) un certain nombre de tribunaux pour les villes et pour la campagne.

Il y a également une grande différence entre les *codes* et la *procédure* de la Russie et ceux de la Pologne.

En Russie, c'est d'après la *Saborne Uloszenie* (*), qui cependant est un code très-incomplet, que sont rendues toutes les décisions judiciaires. On s'occupe cependant depuis plusieurs années de la confection d'un nouveau code.

En Pologne, on jugeait jusqu'àprésent d'après l'ancienne Constitution et l'ancien code; ils seront remplacés par de nouveaux codes civil et criminel non encore promulgués.»

Nous avons eu occasion d'apprendre par un jurisconsulte, qu'il était défendu aux soi-disant tribunaux d'appliquer l'ancienne Constitution, et que le code n'était autre chose qu'un *manuel universitaire du droit civil*, qu'on consultait dans l'occasion.

«L'appel des tribunaux civils et criminels est porté

(*) Recueil de toutes les lois.

aux cours de justice de *Piortkow* et de *Lublin*, et en dernier ressort à celle de Warsovie, qui fait partie du conseil-d'état.

Deux tiers des juges de première instance sont élus, les autres et ceux des tribunaux supérieurs, sont nommés par le monarque; ils sont inamovibles. Il y a de plus dans tous les cantons des juges de paix pour prononcer sur les affaires contentieuses de peu d'importance.»

Tant en Pologne qu'en Russie, l'administration de la justice se trouve dans un état pitoyable; la corruption, l'arbitraire y sont à l'ordre du jour; il serait facile de citer des centaines de faits à l'appui de cette assertion. Je me bornerai à en alléguer ici quelques-uns qui me concernent en partie moi-même.

On vole à un de mes amis, pendant la nuit, pour une valeur de trois cents écus d'argenterie. Toutes les circonstances font connaître que c'est un vol domestique. De graves soupçons pèsent sur le cocher de la maison; il est arrêté. Ce n'est cependant que sur les instances réitérées de mon ami qu'on procède aux interrogatoires, et il ne reste plus de doute que le cocher ne soit l'auteur du vol. Trois semaines après l'affaire, il devait paraître devant le tribunal criminel. Mon ami s'y présente pour voir juger son voleur; mais la police fait dire qu'elle a relâché le cocher *pour cause de maladie et insuffissance de preuves*. Une partie des objets volés s'est trouvée entre les mains de la police; ces objets n'ont pas été restitués.

A *Warsovie* chacun a son juif attitré (receveur, courtier-marron) qui lui procure tout ce dont il a besoin, et soigne toutes ses affaires. Je rencontre un jour celui d'un de mes amis, et en toute confiance je lui remets quarante florins polonais pour les porter au maître-tailleur Mendel. Quelques semaines après je rencontre celui-ci et je lui demande s'il a reçu les quarante florins, par le juif *Schmuhl?* — Le tailleur tout étonné me répond négativement. Je me rends de suite chez le receveur de mon ami, pour lui demander des explications. Schmuhl me donne des réponses évasives et endosse l'affaire à *Baruch*; Baruch soutient qu'il n'y est pour rien et renvoie l'accusation à Schmuhl. Étant sur le point de quitter Warsovie, je m'adresse à la police; on me répond que si je voulais faire emprisonner le juif, toutefois à mes frais, il se passerait plusieurs mois avant la prononciation de la sentence. Je consulte un homme de loi, qui me donne le conseil de payer une seconde fois les quarante florins au tailleur Mendel, si indépendamment de ce payement, auquel je n'échapperais pas, je ne voulais pas avoir finalement quatre-vingts florins de frais de justice à ma charge. Je suivis ce conseil.

L'administration de la justice est encore plus mal soignée en Russie.

La justice allemande est une demoiselle qui sait ménager sa réputation, malgré quelques petites intrigues qu'on lui reproche; la justice italienne est une veuve galante qui se fait faire la cour, reçoit

des cadeaux et se compromet quelquefois avec ses adorateurs. La justice russe et la justice polonaise sont de misérables créatures, qu'à l'instar de toute autre prostituée, on peut acheter à toute heure et à tout prix ; elles sont tellement friponnes, qu'on serait tenté de les traduire en justice, si elles n'étaient pas elles-mêmes la justice.

IV.

REGARD

EN AVANT ET EN ARRIÈRE.

»Celui qui ose entreprendre de jeter la boule fendante »dans la gueule du dragon, doit avoir la vocation et »le courage d'un Daniel. Il doit lui être indifférent s'il »sera conduit dans le palais du roi ou dans la fosse aux »lions.

»Que celui qui ne se sent pas capable de cet héroïsme, »s'abstienne d'attaquer les idoles du monde; il provoque »tout le royaume des ténèbres, tous les puissans de la terre. »— Ceux-ci ne connaissent point le pardon, et celui qui ba»lance entre la vérité et la vie, s'expose inutilement au »danger et y succombe.«

Réflexions du comte DE MOSER. (1762.)

I.

SUR LA DÉDICACE. — FAVEURS ET GRACES DE LA LÉGITIMITÉ. — LAFAYETTE, — LE COMTE P—T—KI. — LA BELLE POLONAISE PATRIOTIQUE.

Je me suis donc occupé jusqu'àprésent de la Pologne et de Warsovie en particulier. Sauf la clôture, tout ce qui entrait dans mon plan se trouve consigné dans cet ouvrage. En même tems j'ai recueilli de riches matériaux pour un second ouvrage (*) de ce genre.

C'est *à la liberté de tous les Polonais* que j'ai dédié mon ouvrage; je l'ai déposé comme un document de leurs droits sur l'autel sanglant du tems. Je ne me suis pas fait illusion sur le danger auquel je m'expose; mais j'ai défendu les *droits de l'humanité :* c'est ce qui me rassure.

Peut-être aurais-je dû en offrir la dédicace à quelque personne, dont j'eusse pu espérer plus de reconnaissance, plus de retour que *de la liberté de tous les Polonais*, qui est toujours une chose fort incertaine. Un auteur plus avisé que moi eût recherché quelque puissant protecteur, il eût compulsé le fameux almanach généalogique de Gotha et spéculé sur la générosité de quelque prince légitime, auquel il eût dédié l'ouvrage en stances guindées et rampantes.

(*) Il a été livré à la presse.

C'est ce que je n'ai pas fait, et s'il en était tems encore, je ne le ferais pas non plus; je n'aurai pas recours à l'almanach légitimiste de Gotha. Il est à remarquer, soit dit en passant, que cet almanach a paru jusqu'àprésent en langue française, tandis qu'en 1830 les vaillans Français en ont converti une bonne partie en maculature.

Je renonce de tout cœur, et pour cet ouvrage et pour tout autre, aux grâces et aux faveurs de la légitimité.

Je répudie d'avance tous les honneurs de ce genre qui, à mes yeux n'en seraient pas, puisqu'ils sont prodigués à tant d'indignes.

Il eut peut-être été plus convenable de dédier cet ouvrage à l'héroïque *Lafayette*, qui s'est prononcé avec tant d'énergie pour la liberté de la Pologne; mais j'ai dû croire que l'illustre vieillard est trop occupé de la France pour trouver le tems de lire les Mémoires d'un Frison sur la Pologne et sur Warsovie: cette considération m'a fait renoncer à un projet que j'avais formé d'abord.

Je pensais ensuite à mettre à la tête de mon ouvrage une dédicace aux Polonais combattans, et à en envoyer une centaine d'exemplaires à Warsovie, aux héros du jour, dont plusieurs me connaissent peut-être personnellement.

C'était là une idée favorite, et qui n'en a pas, en certaines occurences! Mais j'appris qu'il n'est permis ni aux voyageurs ni aux dépêches de passer librement la frontière *prussienne*, et la seule crainte de

voir confisquer mon envoi aux Polonais combattans, me fit rougir d'indignation.

Alors il me semblait à propos d'adresser la dédicace de mon ouvrage à quelque Polonais qui m'est devenu cher; à un de ces hommes, dans le cœur desquels j'avais entrevu le feu sacré, l'amour de la patrie et de la liberté à travers les sombres nuages de la mélancolie.

Le souvenir de plusieurs Polonais se présentait à mon âme, celui du comte Titus P—t—ki s'en emparait surtout. Je lui avais conservé un attachement indissoluble.

Mais le comte Titus vit-il encore? n'a-t-il pas succombé dans ce *sanglant Mazur*, victime de cette liberté, dont l'enthousiasme enflammait son âme?

Peut-être est-il tombé sous la lance ou sous le sabre de ce même lancier russe, qui le conduisit un dimanche dans mon logement champêtre, après m'avoir cherché dans la caserne.

Une foule d'idées diverses assiégeaient mon imagination, lorsque je pensais à Warsovie et au *sanglant Mazur*.

Une inspiration moins sombre préoccupait bientôt mon esprit. «Dédie,» me disais-je, «ton livre à une polonaise à la fois belle et patriote.

«Éprouvant l'embarras du choix parmi toutes celles que tu as vues, rappelle-toi que, des femmes de toutes les nations que tu as appris à connaître, c'est aux Polonaises qu'appartient la palme de la beauté.

Tu ne cours donc pas de risque, si tu mets ton ouvrage aux pieds de quelque patriote polonaise inconnue. Tu recevras les remercimens d'une jolie bouche, lors même que les paroles n'arriveraient pas jusqu'à toi.

«Quelque *belle Polonaise* croira à coup sûr que c'est d'elle que tu as voulu parler; elle le croira par pur patriotisme. C'est encore par pur patriotisme que, plaçant son charmant petit pied sur le tabouret au-dessus de son bureau, aux risques de tacheter d'encre son joli doigt, elle t'adressera quelques lignes obligeantes. Mais toi, en les recevant par la poste, tu trouveras peut-être la chose suspecte, tu y verras quelque mystification des cent mille mauvais plaisans dont fourmille l'Europe; tu croiras...«

II.

ENCORE UN COUP-D'OEIL SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE WARSOVIE. — ISSUE.

Ne crois pas, cher lecteur, que mon humeur soit celle de la sérénité, celle d'une âme tranquille. Oh non! si je cherche à égayer mon esprit, c'est le cœur navré de douleur.

J'ai lu entr'autres dans la gazette officielle de Berlin (*), sous la date de Warsovie 14 décembre (1830):

«Le 8 et le 9 de ce mois les troupes russes ont passé par Kurow. Les Uhlans de la garde étaient au nombre de 540 à cheval et environ 60 à pied.»

Lorsque le 6 décembre je reçus les premières nouvelles du combat de Warsovie, je fus saisi d'effroi.

(*) *Allgemeine preussische Staatszeitung.* N.° 351.

Je pensais à mes amis, à mes camarades, aux officiers du régiment, dont je portais l'uniforme, il n'y avait que peu de mois.

Le régiment était fort de 800 hommes, non compris un escadron de réserve, qui occupait la forteresse de Modlin.

Si ces 60 hommes étaient, ainsi que je le présume, les ouvriers, 260 hommes de mon régiment ont disparu. Quels sont les officiers morts ou blessés? quel est leur nombre?

Puisse mon inquiétude, qui devint une profonde mélancolie, excuser tout ce que cet ouvrage a d'imparfait et de défectueux. Si j'avais voulu suivre la maxime de l'école, de laisser mûrir mon ouvrage pendant neuf ans dans le pupitre, il est difficile de croire qu'il eût rempli son but.

Pendant que je redigeais ces mémoires, les images de deux des mes amis, semblables à des mânes chéris, planaient sans cesse autour de moi.

Ils m'étaient devenus chers comme des frères; à toute heure j'aurais sacrifié ma vie pour eux. J'ajouterai que j'ai trouvé beaucoup d'hommes pleins d'honneur, et parmi les Uhlans et parmi les Cuirassiers et les Houssards. D'après la même feuille que je viens de citer, ces deux régimens doivent aussi avoir souffert considérablement.

Je ne voulais du mal à aucun homme ni du régiment ni de la division, quoique notre manière de voir différât souvent. La nouvelle de la mort de cha-

cun m'attristerait... Il y avait dans le corps des hommes d'un caractère noble, des hommes excellens, dignes de mourir de la mort des héros...

Je portais un attachement véritable à mon escadron, depuis le prince *Adam Woroniecki*, qui le commandait, jusqu'au dernier Uhlan, et qu'on me permette l'expression, jusqu'au chien du régiment. Au nom de l'empereur *Nicolas*, *roi de Pologne*, j'aurais suivi mon régiment jusqu'en enfer; bien persuadé que j'étais, que le prince ne donnerait jamais à sa garde-d'honneur un ordre quelconque, dont l'exécution pourrait compromettre l'honneur d'un de ses membres.

Nous ne connaissons pas encore les motifs directs de l'insurrection de Warsovie, les actes arbitraires qui ont immédiatement provoqué l'explosion; ces feuilles nous en ont cependant indiqué suffisamment les causes générales.

L'école militaire de Warsovie, secondée par des étudians, a fait le premier pas dans cette carrière sanglante. Suivant les journaux, deux officiers-aspirans et seize étudians se sont introduits dans le Belvédère. Le grand-duc Constantin n'a dû son salut qu'à la présence d'esprit d'un serviteur fidèle, peut-être du fameux Mahmoud Hassan, qui poussa le prince dans une chambre dérobée, tandis que les traîtres de la nation polonaise, revêtus de leurs uniformes de généraux, expiraient ignominieusement.

C'était pour les protéger que la *garde-d'honneur*

de l'empereur Nicolas reçut ordre de prendre les armes et de verser son sang. Constantin s'était réfugié dans la caserne de cette garde.

Deux cents officiers-aspirans de l'école militaire de Lazienki et deux bataillons du quatrième régiment d'infanterie polonaise attaquèrent deux régimens de la cavalerie de la garde russe; c'étaient probablement des Uhlans et des Houssards, et la cavalerie fut forcée de fuir. Les officiers-aspirans ont prouvé qu'ils sont *soldats*; le quatrième régiment d'infanterie polonaise s'est montré digne de son nom, de sa gloire.

Le peuple, que la gazette officielle de Berlin taxait de populace, courut à l'arsenal et s'arma. Après une soirée sanglante et une nuit de terreur, un officier-aspirant conduisit le peuple à l'attaque contre deux escadrons des Chasseurs de la garde polonaise, à la tête desquels se trouvait, dans la rue des Trompettes, non loin de la place saxone, le général russe Kurnatowski. Ces escadrons, quoique secondés par la cavalerie de la garde russe, furent encore forcés à la retraite.

Oui, le sang a dû couler à grands flots! et depuis les trente-deux ans de mon existence, jamais évènement n'a tant absorbé mon imagination que ce sanglant Mazur de Warsovie.

Les journaux relataient : « Tous les officiers-aspirans de l'école militaire avaient pris l'engagement de s'entretuer eux-mêmes, en cas de non-réussite de leur entreprise. »

Espérons ou plutôt croyons que *tous les Polonais* ont pris le même engagement, qu'aucun ne voudra voir s'écrouler de nouveau l'édifice de la liberté; qu'aucun ne consentira à subir de nouveau le joug honteux de la servitude!

Il ne reste plus de choix aux Polonais!...

«La liberté ou la mort!» Tel doit être le mot de ralliement dans cette lutte immense; on ne saurait en admettre d'autre.

Si les Polonais pouvaient se soumettre de nouveau au sceptre de fer de la tyrannie; s'ils pouvaient renoncer aux droits qui leur compètent en vertu de leur Constitution, à laquelle le prince a prêté serment, alors ils arracheraient eux-mêmes leur nom du livre des nations; alors ils n'auraient plus de patrie.

Ah, qu'une mort honorable, que le repos dans la terre natale, ensanglantée par un courage héroïque, valent mieux que la flétrissure de l'esclavage!

Un peuple dont l'honneur, dont le nom même est outragé, trouvera bien assez d'énergie pour périr avec gloire.

Si les Polonais ne réussissent pas à se conquérir une patrie, à sauver leur nationalité, un vaste cimetière dira un jour à la postérité: «Ici fut la Pologne, dont les derniers Polonais transmirent la gloire à l'immortalité.»

Aucun Polonais ne marchera courbé sous le joug sur la terre profanée de sa patrie, il périra le glaive

à la main, ou il vivra pour le triomphe de la sainte cause de l'humanité!

Le cœur brisé, je m'adresse à vous, ombres de Walhalla ou de l'Élisée! à vous nobles Polonais morts pour votre pays, à vous dont le soleil du premier décembre 1830, ce soleil rouge de sang, éclaira les cadavres!

Quels que soient les évènemens que l'avenir puisse enfanter auprès de vos tombes, vos hauts faits restent éternellement la propriété de tous les peuples et votre nom et votre gloire vous placent à côté des héros de tous les rangs.

Nouveaux *Winkelrieds*, chacun de vous s'est jeté sur les lances des ennemis «*pour frayer le chemin à la liberté;*» la force de vos adversaires n'a fait que rehausser votre héroïsme.

C'est avec vénération que je dépose ces pages sur vos tombes; mes paroles ne sauraient rehausser votre gloire. Mon âme, détachée du corps, ne peut se séparer de l'image de votre mort. Ah, que j'envie chacun de vous qui est tombé, en combattant au milieu de ses ennemis qu'il a lui-même moissonnés!

En avant, Polonais!

Kosciuszko, Poniatowski vous appellent!

La liberté ou la mort!

(Écrit le soir de Noël 1830.)

V.

VOYAGE A WARSOVIE. (*)

(*) Ce voyage a formé dans le manuscrit la première partie de l'ouvrage; une circonstance fortuite a changé l'ordre des matières; j'en fais l'observation, à cause de quelques passages, qui ont trait à ce qui a déjà été dit plutôt.

L'auteur.

Démosthènes aux Athéniens.

«Ne pensons pas, Athéniens! que lui soit un Dieu; que »la puissance, dont il jouit à présent, ne saurait lui être »enlevée; qu'elle repose sur une base éternelle et inébran»lable.

»Il n'en est pas ainsi. Lui aussi n'est qu'un homme, »exposé aux atteintes de la haine et de la peur. Combien »d'ennemis n'a-t-il pas? Il est vrai, qu'aujourd'hui tout »le monde se courbe, tout le monde tremble devant lui. »Mais cela ne durera pas toujours.«

I.

VOYAGE A TRAVERS LA POLOGNE PRUSSIENNE. — VILLAGE POLONAIS. — MISÈRE HUMAINE. — FRONTIÈRE RUSSE.

Cher lecteur! si jamais ta destinée te conduit en Pologne; si les caprices du sort te font voyager de Breslau à Kalisz, contemple bien les chênes majestueux des environs de *Militsch*! Réjouis-toi à l'aspect de leur verd ondoyant, ou si c'est en hiver, de leur frimas craquetant; ouvre ton cœur aux émotions les plus douces! Mais lorsque tu auras dit adieu à l'Allemagne, ferme ton cœur, comme ton coffre, surveille tes paroles comme ta bourse; car tu vas entrer en *Pologne*.

Si, en arrivant pour la première fois dans ces contrées, j'avais su que c'étaient les derniers chênes dont le riche feuillage murmurait si agréablement, je les aurais salués avec le sentiment d'une intime tristesse; mais je ne songeais pas à la signification du mot si fier : *pays des chênes* (*). Je ne compris le langage mystérieux de leurs têtes superbes, que lorsque je ne l'entendais plus, lorsque je ne voyais plus de chênes.

La transition de la nature allemande à la nature polonaise nous introduit insensiblement dans cette der-

(*) L'Allemagne. On sait que déjà les anciens Germains avaient une grande vénération pour ces arbres. (*Note du Traducteur.*)

nière, si toutefois on peut appeler nature, ce qui nous entoure là, où commence la véritable Pologne.

Mais que dis-je la Pologne? Il y a bien une *Prusse*, une *Russie*, une *Autriche*, mais il n'y a plus de *Pologne*.

Conservons toutefois ce mot pour désigner un pays qu'accidentellement on appelle encore ainsi dans la vie commune. «Dans la vie commune?»

C'est un mot plein de sens!... Ah, la vie est souvent bien commune, bien pâle, bien aride! Pour bien sentir cette vérité, il suffit de faire un voyage en Pologne.

Hâtons-nous de traverser promptement cette partie de la Prusse, qui forme la frontière russe.

La route de *Breslau* à *Kalisz* est une des plus mauvaises, par où j'aie jamais voyagé; il faut presque toujours traverser une boue assez profonde, et c'est cette boue qu'on appelle chaussée.

Dès que j'eus passé le premier relais derrière Breslau, relais sur lequel s'exerce encore l'influence de la civilisation de cette belle ville de province, les voitures furent conformes aux chemins, c'est-à-dire détestables.

Dans la chaise de poste du troisième relais, j'étais continuellement en danger de me casser bras et jambes et même de périr misérablement. Je me tenais toujours prêt à sauver par un saut périlleux mon personnage moitié brisé, dans le cas où la menace, ré-

pétée de minute en minute, se réaliserait et «*que le grand jet réussirait*» (*) au postillon.

Outre le danger d'être versé, j'étais encore menacé d'une dissolution totale de la voiture; il paraissait de toute impossibilité d'atteindre le prochain relais dans une telle chaise-charrette.

Je fus exaspéré d'une telle perfidie, indigné de ce qu'on m'avait fait payer au poids de l'or les maux que j'endurais; je jurais à faire tomber les étoiles.

«Oui, oui, c'est comme-ça,» me dit froidement le postillon, — «c'est ce que j'ai déjà dit souvent à Monsieur le maître de poste, mais il faut que j'attèle encore toujours cette vieille charrette. Il faut s'en servir jusqu'à ce qu'elle tombe en pièces sur la route. Telle est la volonté de mon maître; je suis son valet, il ne m'appartient pas de raisonner.»

Si le maître de poste, me dis-je, a fait ses humanités ou s'il a du moins de l'humanité, je veux sur-le-champ me placer entre les deux roues. Je me résignai et mes tourmens continuèrent.

Pourrais-tu bien, cher lecteur, te former une idée du monde tel qu'il était avant d'avoir été créé?

Pour moi rien n'est plus facile, depuis que j'ai voyagé dans la *Pologne prussienne*. De toutes les mille images que conserve ma mémoire, celle-ci est une des plus vivantes. Pour en faire une copie fidèle, il faut du

---

(*) Parodie du vers de Schiller: *Wem der grosse Wurf gelungen.* (*Note du Traducteur.*)

sable, de la bourbe, de l'argile, de la paille et beaucoup de boue. Mes souvenirs me retracent surtout l'image d'un village;... il est hors de doute que c'est injurier le dernier des villages que de donner à cela ce nom, mais enfin on l'appelle ainsi.

Le ciel et le chaos sont les principaux élémens de cette image; la terre, ainsi que je l'ai dit, ne paraît pas encore faite; çà et là seulement ôn voit s'élever au-dessus du sable, qui semble couler sans fond autour des roues de la voiture, quelques toits de chaume en lambeaux, quelques murs d'argile en ruines, quelques dégoutans fumiers. C'était là tout; au reste rien ne se présenta à mes regards languissans, rien, absolument rien.

J'avais soif; j'ordonne au postillon de s'arrêter à l'auberge du village, pour avoir un verre d'eau fraîche.

Il se tait et tourne un peu vers la gauche; il fait halte devant un toit de chaume, qui s'était affaissé profondément sur un frêle bâtiment d'argile.

C'était là la première, la plus considérable auberge.

Je descends et je demande ce qu'on pouvait avoir, respectant le privilège des aubergistes, qui ne permet pas de leur demander simplement un verre d'eau.

Une femme, dont les lois de l'esthétique m'interdisent de donner une description, se présente; elle paraît d'abord être sourd-muette et répond enfin : «Je n'ai que de l'eau-de-vie.»

J'avais moi-même dans ma voiture de l'eau-de-vie et du vin; mais je sentais le besoin de boire quelque

chose de plus rafraîchissant, je demande donc «un verre d'eau.» Mais, comme dit un proverbe allemand: *bon conseil fut cher;* la femme me conduit à quelques pas par la fange et la bourbe dans la cour et me montre le puits.

C'était un trou affreux, autour duquel étaient trois planches, baignées d'une sauce brune.

L'odeur d'un liquide jaunâtre sortait du fond du puits, au bord duquel végétaient quelques champignons moisis.

A la fois souriant et attendri du tableau d'une vie humaine aussi misérable, je demande: «Est-ce là votre puits, bonne femme?»

«Oui, c'est le puits, comme vous voyez; mais le sceau y est tombé et la perche est cassée. Si vous désirez absolument de l'eau, nous allons envoyer à la maison du seigneur.»

«Y a-t-il ici une maison de seigneur? la campagne d'un noble?» lui dis-je avec surprise, n'en ayant remarqué aucune.

La femme me conduit hors de sa cabane et me montre un toit de chaume, qui s'élève un peu au-dessus des autres. La maison était entourée de murs d'argile comme une forteresse.

«C'est donc là que demeure le seigneur?»

»Oui, Monsieur, en été.»

Voilà vraiment un plaisir d'été tout polonais.

Ma soif me tourmentait toujours. Je m'informe s'il n'y a pas quelqu'autre puits propre dans le voisinage.

«Le nôtre et celui du gentilhommè sont les deux seuls puits dans le village,» fut la réponse.

Je me résigne et en jetant un regard de commisération sur un groupe d'enfans tout nus, qui se vautraient dans le sable, je remonte sur ma charrette.

Pendant que nous avancions lentement, j'eus le tems de contempler encore les alentours. Je ne pouvais me rappeler d'avoir vu pareille chose hors de la Pologne.

Aussi loin que portaient mes yeux je ne vis qu'un espace vide, où l'on aurait pû commodément placer un monde.

Poussé par le désespoir, j'eus recours à ma bouteille de voyage, et en habitant du nord, je bus force rasades. J'allumai ma pipe et je fis de graves méditations sur le bonheur des peuples, sur le sort des hommes et sur ce soldat de la garde française, qui s'écria dans cette contrée, en hurlant quelques jurons: «Et c'est là ce que les Polonais appellent une *patrie!*»

La soirée se passa ainsi que la nuit. Un sentiment d'effroi me saisit, lorsqu'à la pointe du jour je me reveillai dans ma voiture. Je crus être arrivé là, où, d'après une expression triviale et populaire, le bout du monde est cloué de planches. Je vis poindre une froide matinée de printems, mais ici elle ne trouvait pas de printems.

Les quatre saisons paraissaient dans ces lieux être impliquées dans un procès criminel sur la mort de la nature. — On aurait pu dire qu'il n'y a dans ces lieux

que trois élémens et demi : l'air, la terre, la boue et juste autant de feu, qu'il en faut pour allumer une pipe.

Enfin nous vîmes à la gauche du chemin une haute maison en pierre. C'est dans cette maison que se trouvait le bureau de la frontière prussienne.

Le postillon remit sa marque et la barrière se leva. Elle se referma derrière nous avec un bruit perçant, qui pénétra toute mon âme.

Me voilà donc aussi légalement séparé du *pays des chênes*, que déjà depuis vingt lieues j'avais quitté en réalité.

Mon cœur battait péniblement. A dire vrai, je n'étais plus dans aucun pays, car ce n'est que deux werstes ou deux werstes et demi après cette dernière aigle, peinte sur des planches noires et blanches, que se présente la double aigle sur une barrière rouge et blanche. Quel contraste entre la frontière prussienne et la frontière russe! — A la première il n'y avait pas de factionnaire; à la seconde il y avait des Cosaques, des visiteurs, des chasseurs de la frontière, des armoiries, des armes.

II.

LES IN-FOLIO DE LA FRONTIÈRE. — L'OFFICIER COSAQUE. — KALISZ. — L'HÔTEL DE POLOGNE. — LE COURTIER D'HOMMES. — L'ORIENTAL. — LA DOROTHÉE DE SHAKSPEARE. — LES BELLES POLONAISES.

Comment exprimer ce que j'éprouvais lorsque, m'approchant de plus en plus de la barrière russe,

je vis les premiers Cosaques à stature haute et svelte; ils regardaient fixément dans le vague d'où s'approchait ma voiture.

La barrière se leva, ma chaise de poste passa dessous et je me trouvai dans la province russe, dite *Pologne*.

Mon compagnon de voyage venait de Paris. Descendus de voiture, nous fûmes conduits dans un bureau à droite de la chaussée et examinés par un fonctionnaire polonais.

Deux lourds in-folio gissaient à côté de lui; ils renfermaient, à ce qu'on m'a assuré, une nomenclature de personnes suspectes, de francs-maçons, de carbonaris, nomenclature dont les données furent fournies par les investigations de la fameuse commission de Mayence et par l'activité des espions russes dans les pays étrangers.

Le Polonais ouvrit chacun de ces régistres l'un après l'autre, compulsa le répertoire, prit note de ses observations et compara nos personnes avec nos passe-ports, qui (à titre de passe-ports d'ambassade) ne contenaient pas de signalemens.

Son regard se fixa sur une page d'un de ces volumes mystérieux. D'un geste, mon compagnon de voyage m'y rendit attentif; je reconnus facilement la lettre à côté de la page; je changeai insensiblement ma position, pour donner un coup-d'œil à la carte.

Le fonctionnaire ne nous adressa plus de questions; il visa nos passe-ports, et un cosaque et un chasseur

des frontières nous conduisirent à travers la place de la chaussée, dans une maison sise en face, où restait un officier cosaque.

Nous entrâmes dans une habitation propre, dont les fenêtres ouvertes donnaient un libre passage à l'air du matin. Une petite pièce à côté se distinguait également par sa propreté. Des armes de forme orientale pendaient aux murs, des tapis couvraient le sopha et les tables ; de longues pipes turques étaient placées dans les coins, et devant nous se présenta la haute et belle stature de l'officier cosaque ; il était habillé d'un large caftan (robe de nuit).

Des cheveux courts et foncés se bouclaient autour de son front dégagé ; son regard annonçait de l'esprit et de l'âme ; ses traits étaient pleins de noblesse et de dignité ; son maintien et ses manières annonçaient de la grâce.

Il nous salua avec un sourire agréable, nous invita à prendre place sur son sopha et se mit à son secrétaire près de la fenêtre.

Après avoir enregistré et visé les passe-ports, il se leva, remit à chacun le sien, fit une légère révérence, nous serra cordialement la main et nous dit en langue russe : «*Soyez les bien-venus en Russie !*»

Je tenais un rouble d'argent à la main ; mais lorsque je voulus le lui remettre, il me dit avec un air de fierté :

«Pardonnez-moi ; vous ne connaissez pas encore les mœurs de ce pays. Je suis officier. Si vous voulez

donner une gratification à mon secrétaire, faites-le; il lui est permis de l'accepter.»

Nous n'examinerons pas, si plus tard le brave homme a remis le rouble au secrétaire ou non.

Un chasseur de la frontière, en uniforme vert et blanc, se mit sur le siège de la voiture, et nous nous acheminâmes vers *Kalisz*. Nous apprîmes d'avance que la diligence de Warsovie partirait à midi; je fus très-satisfait de cette nouvelle, car en Pologne il est très-coûteux de voyager en poste.

Nous arrivâmes bientôt à Kalisz. Les alentours de cette ville sont assez beaux; on y remarque même quelques sites charmans. La ville porte l'empreinte d'une civilisation croissante; outre Warsovie, je n'en ai pas vu de semblable dans toute la Pologne russe. Des manufactures considérables de draps avec des bergeries dans la proximité, en rehaussent la prospérité. Mon but n'étant pas de donner une géographie statistique, je continue le récit de notre voyage.

L'*Hôtel de la Pologne* nous avait été recommandé, car c'est la seule auberge de premier rang. L'hôtel mérite ce nom en tant que par la désignation proverbiale d'*auberge polonaise*, on énonce l'idée de négligence, négligence dont on ne saurait faire un reproche à un homme, qui a tout perdu jusqu'à son *nom*.

Quoiqu'il fût déjà sept heures et demie, je ne pus trouver dans tout l'hôtel quelqu'être serviable, qui nous eût conduits dans nos chambres.

Je sonnai à la cloche de l'allée d'entrée, comme

si tout Kalisz eût été en flammes. Personne ne se présenta.

Vif de mon naturel, j'adressais mes juremens aux murs, mais aucun d'eux ne voulait se métamorphoser en sommelier.

Vint enfin une servante déguenillée, qui nous demanda ce que nous voulions.

«Nous voulons avoir une chambre, changer d'habits, déjeûner. Voilà ce que nous voulons,» lui dis-je, en entrecoupant ces paroles de quelques apostrophes un peu vives. La servante se retira.

Nous nous assîmes sur un banc de voiturier, en nous exposant au courant d'air. Un juif s'approcha de nous, murmurant, grasseyant et faisant des révérences, l'une plus profonde que l'autre.

«Es-tu peut-être ici,» lui dis-je d'un ton peu doux, «le facteur, le chargé d'affaires? alors prends soin de nous.»

L'Israëlite qui avait une mine toute confiscable, fit une grimace doucereuse et s'approcha de nous plus qu'il ne fallait.

Que voulait ce garnement?

Il nous prenait pour de modernes Fallstaff et princes Henri, et voulait nous donner l'adresse de la fameuse Madame *Hurtig*.

«Mort de polonaise,» m'écriai-je, «est-ce donc là dans ce pays la première affaire et la plus importante?»

«Oui, oui,» me dit mon compagnon de voyage,

qui connaissait suffisamment la Pologne, «cela est très en règle.»

Un sommelier, qui avait encore le sommeil dans les yeux, se présenta enfin; il nous ouvrit deux chambres au premier étage. Elles étaient grandes et vides; on y voyait des bois de lits sans literie, de l'eau malpropre dans des carafes sales, des vases de toute espèce.

«De l'air avant tout,» me dis-je; j'ouvris les hautes fenêtres et en attendant le déjeûner nous fîmes notre toilette.

On apporta le café; il n'était pas mauvais; je l'ai même trouvé bien préférable à celui que j'avais bu jusqu'alors en Saxe et en Prusse.

La Pologne donne déjà au voyageur un avant-goût de l'orientalisme; les symptômes de cet orientalisme sont: les juifs, les pipes, le tabac turc, les yeux noirs, l'ardeur des sens, la propension à la polygamie et enfin le despotisme, qui en Orient même n'est pas plus arbitraire. Déjà notre café de Kalisz nous rappelait cette vie slave-orientale. Nous allâmes à la poste pour nos affaires. Une demi-heure avant notre arrivée, nos coffres avaient été visités; on les avait fouillés jusqu'au fond. C'est une affaire de douane, personne n'en est surpris. Mais le visiteur fut étonné à la vue de mes livres, et il me déclara qu'il est obligé de les mettre sous scellés, et de les envoyer ainsi au bureau de censure à Warsovie.

Je lui en fis voir les titres, ajoutant que j'étais

moi-même l'auteur de *l'Étudiant de Salamanque*; des *Mainottes*, d'*Antoine Eclair (Blitz-Toni)* et de *Psariot*.

«*Étudiant de Salam... Main... Ant... Ps... Ps... Psari—ot*,» murmura-t-il, en ouvrant de grands yeux.»

«Je réponds de ces livres sur ma personne,» lui dis-je; «je suis celui qui... j'irai moi-même au bureau de censure de Warsovie.»

«Hm, hm!» continua-t-il de grommeler, «si vous êtes vous-même celui qui... je conviens qu'il ne servira pas à grand' chose d'envoyer les livres seuls. Tout cela se trouvera à Warsovie. Mais que contiennent donc ces livres?»

«Des traités sur le whist et le boston, sur les machines à voler et sur les houilles bavaroises.»

Le visiteur, content de ma réponse, entama un autre coffre.

Après avoir arrêté nos places dans la diligence, nous voulions, en voyageurs civilisés et pour nous conformer aux usages, nous orienter dans la ville. Nous choisîmes à cet effet les cafés, et comme de juste, les plus solides.

Partout nous fîmes la rencontre de *Dorothée Lackenreisser*; cela ne surprit que moi; mon compagnon de voyage n'en fut nullement étonné. Il me renvoya à Warsovie, me disant que là je verrais

encore toute autre chose. Il n'y a,» ajouta-t-il, «en Pologne point de café sans Dorothée.

Beaucoup de corruption, mais peu de tentation... car partout *Dorothée Lackenreisser* n'avait guères de charmes.

Riche en péchés, pauvre en beauté.

Respect pourtant aux Polonais pour ce qui concerne le beau!

Il était dix heures passées; les jolies têtes bouclées des curieuses se firent voir aux fenêtres ouvertes. Je boutonnai ma veste et mon habit jusqu'au cou, pour — garantir mon cœur.

O belles! ô femmes! je provoquerai le témoignage de l'humanité entière, pour qu'elle rende hommage à la vérité, à l'honneur, à la conscience, et l'humanité entière dira: vous êtes les mobiles de la vie, les deux pôles où se concentrent l'amour et la haine, entre lesquels flotte notre existence; vous êtes l'aimant qui attire l'âme et qui la tient en équilibre, jusqu'à ce qu'elle vous échoie en entier, jusqu'à ce qu'elle se perde dans vos filets.

Les Polonaises sont belles, cela n'est pas contestable. Elles sont belles, mais — bien belles!

J'ai la conviction intime qu'Eve était une Polonaise. Nous en parlerons une autre fois.

Nous voici sur notre passage par la ville de Kalisz; nous la traversons en étrangers. C'est ainsi que dans le cours de ma vie, j'ai traversé plus d'une ville, et quiconque en a fait autant conviendra que, dans

de tels momens, l'homme se détache de lui-même. Rien ne le met en rapport avec ce qui l'entoure. Il se livre aux impressions du moment.

Une jolie figure à une fenêtre, devant laquelle il passe, est pour lui comme un tableau précieux, qu'il contemple dans quelque galerie, qui va être fermée dans peu d'heures, ou dont les objets doivent même être emballés. Jamais il ne reverra ce tableau, mais il n'y trouve que lui-même. Les rayons qui en partent se concentrent dans son âme. Chaque amadou ne prend pas feu à la première atteinte; il y en a qui reçoit étincelle sur étincelle sans s'allumer; il y en a qui ne brûle qu'un instant pour s'éteindre tout de suite. Ah ! combien de mortels ne portent plus dans leur sein au lieu d'un cœur, que des cendres et rien que des cendres !

Que ceux-là visitent la Pologne; là ils pourront encore aimer.

Mon compagnon de voyage me raconta l'histoire d'un homme de sa connaissance, ainsi qu'il suit: Il a fait hommage de son âme aux belles du nord; il a sacrifié son cœur à l'Allemagne, son esprit à la France, sa raison à l'Italie; en Pologne, il a fait une faillite de sensualité; squelette vivante, il s'est voué en Russie au bonheur conjugal.

III.

POLOGNE. — LIGNE TIRÉE AU CORDEAU, OÙ IL FAIT BON ALLER EN VOITURE. — CASERNES DE ROUTE. — DÉSORDRE POLONAIS. — CARACTÈRE NATIONAL DES POLONAIS.

Après quelques heures de séjour à Kalisz, les voyageurs se groupèrent près de la diligence et nous nous préparâmes au départ.

Nous avions à payer, outre le café, un petit déjeûner à la fourchette; on y ajouta encore le prix pour les deux chambres, ensorte que, pour ce que nous étions obligés de payer, nous aurions pu en avoir autant dans le Haut-Berne et à l'auberge du Rigi, où nous eussions joui en même tems de tous les charmes d'une nature enchanteresse. Mais enfin, c'était notre *entrée en Pologne*.

Du tems où je fis ce voyage, les diligences d'aujourd'hui n'étaient pas encore introduites en Pologne. Avec ces diligences je suis allé depuis promptement, commodément et à bon compte. Mais ce qu'on appelait alors diligence, était une voiture à *quatre sièges*, où on empaquetait *six personnes*. C'était ainsi la loi et il faut se soumettre à la loi, en *Pologne* surtout; malheur à qui y résiste!

Nous atteignîmes bientôt la chaussée; deux idées s'identifièrent dans une seule: la Pologne et une ligne droite, sur laquelle on va promptement en voiture.

D'un autre côté la Pologne m'a paru ressembler à une souricière: il y a du lard, on y entre facilement; mais en sortir, voilà la difficulté! Partout on se heurte

le nez contre les barres de fil de fer ; plus d'un y est resté accroché.

Celui qui entre dans ce pays, croit y voir un modèle de civilisation, lorsqu'il contemple cette ligne droite à perte de vue, cette excellente chaussée qui change rarement de direction, et qui s'étend ensuite de nouveau jusqu'au néant de l'horizon.

Un philosophe politique se tromperait fort s'il voulait conclure de la chaussée sur l'état du pays, et si, d'après ce point de départ, il voulait comparer la Silésie à la Pologne. Car alors l'industrie de la Silésie serait dans un état de détresse et celle de la Pologne serait florissante ; c'est cependant l'inverse qui est la vérité.

L'uniformité non-interrompue de la chaussée tirée au cordeau et le vide misérable qui attriste le regard partout où il se porte, rendraient le voyage dans ce pays des plus ennuyeux, si les marques des werstes n'offraient au voyageur un sujet de distraction tout particulier.

D'un relais à l'autre, on rencontre sur la route des poteaux rouges et blancs, marqués des deux côtés ; ils indiquent exactement la distance du relais d'où l'on vient et de celui où l'on va. Comme sept werstes font une lieue allemande (*), et que dans la règle les voitures vont beaucoup plus rapidement en Pologne et en Russie que partout ailleurs, le voyageur voit

(*) Environ une lieue 3/4 de France.

pour ainsi dire werste sur werste s'envoler à côté de lui. Il trouve dans ces chiffres une occupation, ne dût-elle, en suivant le conseil de *Jean-Paul*, lui amener que le sommeil, à force de compter et de calculer.

Outre les poteaux de werstes, l'œil trouve encore de la distraction dans ce qu'on appelle les *casernes de route*. Ce sont de petits pavillons bâtis avec goût, situés sur la gauche de la chaussée, de demi-lieue en demi-lieue (*). Ces casernes de route sont habitées par des invalides, chargés de la réparation des routes (**). On voit des deux côtés de la route des monceaux de gravier et de pierres, placées avec tant d'ordre qu'on dirait que les pièces sont comptées. Les barrières rouges et blanches, dans la proximité des casernes de routes, s'étendent souvent à des distances d'un werste au travers de forêts de sapins très-effilées. On voit au loin ou plus près une maison isolée d'argile, ainsi que nous l'avons vu dans la Pologne prussienne, une église, un village désert, et enfin ce qu'on appelle la *petite ville juive du relais*.

Voilà les objets qui se présentent au voyageur en Pologne.

La dénomination : *casernes de routes*, est très-caractéristique; elle est modelée d'après l'idée générale et fixe de caserne, qui prédomine en Russie. Oui, toute la prospérité de l'état y paraît reposer sur les

(*) Demi-lieue allemande.

(**) C'est ce que nous appelons en France *cantonniers*. (*Note du Traducteur.*)

casernes, comme étant les garanties les plus sûres contre les troubles. Lors même qu'en Pologne le nom de *caserne* n'est pas formellement énoncé, l'idée n'en subsiste pas moins. Les universités mêmes sont organisées d'après le mode des casernes; les étudians y sont traités en simples soldats, et à la moindre peccadille ils sont punis comme tels.

Nous avons cependant rencontré quelques petites villes, qui forment une exception honorable et qui sont loin d'être aussi misérables et aussi chétives, qu'on devait s'y attendre. Les auberges en-deçà de Warsovie se présentent souvent de la manière la plus agréable, et on y rencontre quelquefois une propreté qu'on regrette chez les Polonais chrétiens.

Le Polonais manque absolument de goût pour l'ordre et la propreté.

Loin de moi de vouloir porter un jugement défavorable sur le caractère des Polonais, parmi lesquels j'ai trouvé tant d'hommes éminemment estimables. Cependant les traits que nous venons de signaler, n'en sont pas moins vrais; ils ne peuvent avoir leur source que dans la triste destinée qui pèse sur ce peuple.

Un peuple, auquel on a enlevé sa nationalité, qu'on a dépouillé même de son costume national, a tout perdu, et ce qu'on est en droit d'exiger d'un peuple libre, on ne le saurait exiger d'un peuple opprimé. Une exaspération trop légitime, cachée au fond de l'âme; le joug du despotisme, qu'elle n'a pas les moyens de secouer; une triste résignation, en se retraçant

tout ce que le passé avait d'illustre ; l'abandon de toute espérance à côté d'une gloire déchue, tels sont les vers rongeurs qui abîment le cœur d'une nation. Ces élémens de destruction exercent inévitablement une influence funeste sur son moral. Le malheureux qui gémit dans les fers, n'éprouve que trop facilement une haine irréconciliable contre l'humanité entière ; son cœur brisé se ferme aux émotions tendres qui sont remplacées par la méfiance, les soupçons ombrageux et souvent par la dissimulation.

C'est de l'histoire de la Pologne que reflète le caractère de ses habitans. On ne saurait nier que leurs diètes offraient souvent le triste spectacle de la défiance, de l'esprit d'intrigue, du défaut d'ensemble et de résolusion. Mais ce qu'on ne contestera jamais aux Polonais, c'est : *la gloire de la bravoure, la persévérance et l'intrepidité dans le danger ; le noble enthousiasme pour la liberté.* Ces brillantes qualités ne se sont point effacées, lors même qu'injustement on leur a prêté quelquefois le masque de la vanité et de l'égoïsme.

Les Polonais semblent nés pour la guerre ; ils ont l'imagination et l'ardent amour de la gloire. C'est par la première qu'ils bravent toute infortune, même celle de la servitude ; ils s'accommodent du présent par d'heureuses illusions sur le passé et sur l'avenir ; de douces fictions les consolent et les fortifient contre la réalité du knout.

Ce que nous venons de dire résulte aussi de leur

goût pour la poésie, goût qui est alimenté par des poètes distingués. Nous ne citerons que *Niemcewicz* et *Mickiewicz*, poètes dont chaque nation s'enorgueillirait.

Les Polonais ont le faible de pousser trop loin la vénération et le culte pour tout ce qui leur est propre; c'est ce qu'ils font aussi pour leur littérature, et celui qui aime les Polonais doit éviter de discuter trop à fond avec eux sur cette matière, pour ne point blesser leur amour-propre ou les exposer à se donner du ridicule.

Ne nous écartons pas trop de la chaussée! J'espère toutefois qu'on me pardonnera cette digression; car toute la route ne nous offre presque rien de remarquable dont nous n'ayons déjà parlé.

IV.

COSTUME NATIONAL DES JUIVES. — BEAUTÉS JUIVES. — AUBERGE A LOWICZ. — CHASSEURS POLONAIS. — L'ESPION AUX AGUETS. — CINQ SORTES D'ESPIONS A WARSOVIE. — LE RETOUR DU POLONAIS.

C'est ainsi que nous continuâmes notre route pendant environ 250 werstes, toujours en ligne toute droite, laissant de côté et les poteaux de werste et les casernes de route, l'une après l'autre. Je pourrais tout au plus encore faire mention du sabbat, qui me procura le plaisir de voir les belles d'Israël dans toute leur parure.

Les bonnets de perles des femmes juives sont d'une nature si originale, qu'une simple description ne suffit pas pour en donner une idée; il faut les avoir vus.

Ce n'est qu'en Pologne que j'ai remarqué ces bonnets; leur forme annonce une origine fort ancienne; leurs ornemens ont le véritable caractère oriental. Des cordons de perles, alternant avec de l'or, forment une architecture, dont la construction est difficile à indiquer, sans en donner un dessin.

C'est vraiment un aspect éblouissant que de voir une juive de qualité dans un tel bonnet, avec son collier d'or, au milieu duquel figure souvent une vieille pièce de monnaie d'or, qui à elle seule vaut un capital; et si la juive est une beauté, comme j'en ai vu en Pologne et surtout à Warsovie, l'aspect devient enchanteur.

Nous avons déjà rendu justice aux charmes des Polonaises; mais notre impartialité, dont nous croyons avoir fait preuve dans ces feuilles, nous oblige de poser cette question :

N'y a-t-il pas parmi les juives de ce pays des beautés plus accomplies que parmi les Chrétiens?

Il faut ici avoir égard à la proportion de la population, qui autorise à en exiger un plus grand nombre parmi ces derniers.

J'ai vu des milliers de Polonaises, à l'aspect desquelles j'étais enchanté, sans toutefois pouvoir me délivrer du sentiment pénible que fait naître la *sensualité* sans bornes, qui domine dans tout leur être; mais j'ai vu des juives dont l'apparition m'a touché. Me reportant à quelques milliers d'années, je vis se révéler dans les traits si miraculeusement purs de plus d'une figure,

qui effaçait tout ce que les antiques peuvent offrir de beau, je vis s'y révéler, dis-je, un esprit qui déposait plus énergiquement que Moïse et les prophètes, de l'existence de la divinité.

Que notre langue est pauvre!... Pour tracer un pareil tableau en détail, ne faudrait-il pas avoir recours aux moyens les plus vulgaires, parler de *teint*, et tout cela pour décrire ce qui est au-dessus de toute description?

Il est remarquable de voir de pareilles images au milieu du désastre polonais, et d'en conserver le souvenir comme type de tout ce que ce monde offre de pur, de beau et de sublime.

La physionomie de ces juives forme un contraste tranchant avec celle des Polonaises.

De la gravité, de la dignité, de l'élévation de l'âme, souvent alliées à un air de mélancolie, au reflet d'un chagrin rongeur, s'annoncent de la manière la plus expressive dans les beaux traits de ces silencieuses et pieuses filles d'Israël qui, marchant sur les traces de leurs ancêtres, sont, aussi rigoureusement qu'eux, attachées aux mœurs et à la vertu. Nous ne contestons pas que cette règle supporte, ainsi que toute autre, de nombreuses exceptions.

La beauté ne consiste pas tant dans la forme que dans l'expression des traits. Plus d'une soi-disant beauté ne nous inspire rien; elle fait même souvent une impression désagréable sur nous, par ce vide d'esprit qu'elle annonce.

Mais là où la plus haute beauté de la forme s'allie à l'expression, qui seule suffit pour émouvoir l'âme, là il ne reste qu'à se taire et à adorer.

Tout cela concerne les juives qui sont restées fidèles à leur costume national.

Là où la mode française exerce son influence, cette pureté d'âme est presque toujours effacée.

La mode française amène si facilement la coquetterie française, la frivolité française !

Après avoir quitté Kalisz le samedi, nous arrivâmes à *Lowicz* le dimanche à midi.

Nous nous arrêtâmes ici pendant une heure et demie. Nous nous rendîmes dans une auberge, où s'agitait une société d'officiers de Chasseurs polonais, qui tiennent garnison dans cette ville.

Il était difficile d'avoir une chaise et une table, plus difficile encore d'avoir quelque chose à manger. Aucun sommelier ne se montrait et les domestiques féminins se débattaient contre les attaques des guerriers barbus.

Si le bruit des sabres ne m'avait fait connaître la profession de ces gens, je les eusse pris pour des médecins qui veulent en toute hâte étudier la *myologie* (*) d'après la nature vivante. Il y avait au reste de beaux hommes parmi ces moustaches, et l'esprit guerrier, si propre au Polonais, resplendissait en traits marquans de ces nobles figures.

(*) Partie de l'anatomie qui traite des muscles.

La société se dissipa peu-à-peu et l'auberge devint plus tranquille.

Un jeune homme du civil s'attachait à nous, cherchait à lier conversation et s'informait d'un inconnu, qui devait demeurer à Berlin.

Il y a cinq sortes d'espions :

1) Espions du *Presque-Tout-puissant* : Ce sont pour la plupart des personnes d'un haut rang, qui y sont nées ou y ont été élevées.

2) Espions au service de ces premiers : Ce sont des mauvais sujets de tous les états, qui fournissent des renseignemens aux premiers, et reçoivent un traitement journalier de deux florins polonais jusqu'à deux ducats.

3) Espions du gouvernement russe : Ce sont des gens comme il faut, qui savent s'introduire partout, qui voyagent aussi à l'étranger, vont aux eaux, etc. Ils ne se distinguent de la première classe que par le genre de leurs missions.

4) Espions de la police militaire russe. Leur chef est un spirituel Courlandais, le colonel baron *de Sass.*(*) Ses agens principaux, parmi lesquels se trouve un vieux Polonais avec ses quatre filles, ont encore leurs agens subalternes. Ce sont des fainéans qui rôdent dans tous les cafés et dans les mauvais lieux. Dans les premiers, ils observent les suspects ; dans les autres, les *solides*, qui parviennent aux faveurs et

(*) Voyez ci-dessus.

aux honneurs, nulles ménées démagogiques n'étant à redouter de leur part.

5) Espions de la police municipale, du président et du vice-président. Ce sont de misérables créatures qui ont déjà presque toutes fait leur cours privé de droit criminel dans quelque prison, et qui n'ont été relâchées qu'à condition qu'elles feront le métier d'espion. Ceux-ci, ainsi que les mouchards de la seconde classe, ont mission d'observer l'université. Ils s'introduisent sous toutes sortes de prétextes dans les demeures des étudians; ils font même, pour mieux réussir, métier d'entremetteur. Leur nombre est très-considérable, depuis l'homme élégant jusqu'au simple colporteur.

Le jeune homme de Lowicz, qui prétendait être un des fonctionnaires des écuries de Warsovie, était sans doute un membre de la classe n° 2 ou de l'ordre n° 5. Il avait probablement mission de s'emparer d'un Polonais qui, ainsi qu'il le disait lui-même, devait venir de Berlin.

Quoiqu'il parlât de la porte de Brandebourg et de la demoiselle *Sonntag*; qu'il dit merveille du militaire prussien, et qu'il portât des manchettes, il était néanmoins très-borné et soutenait mal son rôle.

Les questions qu'il nous adressait sur notre voyage et sur nos projets, portaient presque toutes à faux; il ressemblait à un tireur qui vise sans jamais atteindre le but. Pour donner le change sur ses intentions, il nous quitta, se mit à tourmenter une jeune fille de

l'auberge, en frédonnant un air du *Freischütz* et se replaça ensuite auprès de nous. Il nous accompagna même, à travers la moitié de la ville, jusqu'à la poste, et nous souhaita avec un sourire expressif, un heureux voyage.

Depuis *Kolo*, où nous avions reçu dans notre diligence les voyageurs de la poste de *Posen*, se trouvait sur le siège vis-à-vis du mien, un jeune homme qui, venant d'Italie, avait passé par Berlin, et se proposait d'aller à Warsovie, faire une visite à ses parens, qu'il n'avait pas vus depuis plusieurs années.

L'apparition du sot espion interrompit le silence mélancolique qu'il avait observé jusqu'alors.

Il me dit bas à l'oreille, qu'il a rencontré le matin à *Krosniewice* un courier particulier, par lequel ses parens lui donnent le conseil de s'arrêter d'abord à quelques relais en-deçà de Warsovie, attendu que de fâcheuses nouvelles sont parvenues de l'armée de la Turquie et ont causé beaucoup de mauvaise humeur au Belvédère. Quant à lui, il faisait peu de cas de ce conseil, pensant que chaque retard ne pouvait qu'empirer l'accueil qu'il devait recevoir.

V.

CHAGRIN PATRIOTIQUE D'UN POLONAIS. — L'AIR D'UNE CHANSON ENTRAÎNE UNE ARRESTATION. — COUCHER DU SOLEIL ET REFLEXION D'UN VOYAGEUR. — ARRIVÉE A WARSOVIE.

Quelques observations, quoique très-mesurées, que j'avais adressées à ce voyageur, m'avaient acquis sa confiance. Penchant à côté de moi la tête hors de la diligence, il m'explique la cause de son chagrin.

« Vous saurez, » me dit-il, « que le grand-duc Constantin exige que tous les voyageurs qui viennent de l'Italie ou de la France, se présentent devant lui.

« Cet ordre s'étend aussi dans des circonstances particulières aux autres voyageurs, quel que soit le pays d'où ils viennent. Le moment de la présentation décide souvent du sort des étrangers comme de celui des indigènes; ce sort est livré à discrétion à l'humeur brusque et capricieuse du prince. »

Il est inutile d'affirmer que ce jeune homme revenait de l'étranger avec la conscience la plus tranquille qu'eut jamais voyageur. Mais les caprices du Tout-puissant étaient éminemment dangereux.

Le Polonais en éprouvait l'influence. La seule pensée de ne pouvoir se livrer au plaisir de revoir ses parens, qui auraient désiré venir à sa rencontre jusqu'à *Blonie* ou jusqu'à *Sochaezew*, le rendait triste.

Le sentiment de se trouver dans cette diligence comme un prisonnier, au milieu de son pays, et cela, non pour une faute dans le service ou dans quelque fonction, mais uniquement par l'effet de la peur et des

passions fougueuses d'un tyran sauvage; ce sentiment, dis-je, faisait une impression bien douloureuse et bien profonde sur le cœur de ce jeune homme qui, au reste, ne paraissait pas manquer de fermeté d'âme.

Il aurait tant aimé à prendre la poste à Lowicz pour embrasser sa famille quelques heures plutôt; mais cela eût éveillé des soupçons, cela eût fait penser qu'il voulait se soustraire à la présentation; il était donc obligé de renoncer à une jouissance aussi douce et aussi innocente.

La nouvelle qu'au danger journalier se joignait encore une mauvaise humeur toute particulière, augmentait les soucis du jeune gentilhomme polonais.

En outre, l'espion polonais de Lowicz avait confirmé toutes nos conjectures et nous avait bien convaincus de la réalité de ce qu'on nous avait dit auparavant. Nous nous retirâmes silencieusement chacun dans notre coin, en soupirant en *duo*. Un de nos voyageurs commence à frédonner l'air d'une chanson bien connue, en l'honneur de l'immortel *Kosciusko*, chanson qui en polonais, en français, en allemand a joui d'une grande vogue.

Tout-à-coup l'effroi saisit tous les voyageurs, comme si le feu eût pris à la diligence; tous se lèvent et se regardent avec étonnement. Le frédonneur se tait.

«Au nom du ciel et de notre sûreté!» lui dit tout bas le gentilhomme polonais, «ne chantez pas cet air! le conducteur pourrait nous dénoncer et nous serions tous compromis.»

Pour répondre à l'étonnement du frédonneur et du mien, on nous dit que cette chanson, si brûlante de patriotisme polonais, a été chantée, il y a quelque tems, dans un concert, et que depuis elle est sévèrement défendue. Il suffit de n'en chanter qu'une strophe, même de n'en frédonner que l'air pour être arrêté sur-le-champ. Un morne silence succéde à ce récit, jusqu'à ce qu'enfin un Suisse, du fond de son coin, fait entendre, comme un écho à notre douleur, ces paroles d'une des chansons de son pays :

« Herz, myn Herz! warum so trurig!»

(Cœur, mon cœur, pourquoi si triste!)

Il prend une prise et regarde à sa montre.

C'était vers le soir; à travers les vitres de la diligence, le paysage me présentait un coup-d'œil pittoresque du coucher du soleil.

Précurseurs de l'orage, des nuages épais, dont les rayons du soleil doraient les bords, cachaient cet astre.

« Die Sonn' ist in schwarze Trauer gemummt.
« Klagen ertœnen, Jubel verstummt.»

(Le soleil est couvert d'un crépe noir,
Les gémissemens retentissent, l'allégresse se tait.)

J'avais à peine récité ces vers tout bas que, pensant que l'auteur en est le fameux démagogue *Follen*, je me sentis saisi de frayeur et fis une vilaine grimace. J'en adressai mes excuses à la société, prétextant au gras de la jambe une crampe, qui m'incommodait souvent.

Le crépuscule baissait de plus en plus son voile et l'étoile du soir brillait dans tout son éclat.

Singulier contraste de la vie! Entouré d'une chaîne polonaise, je porte mes regards vers les étoiles, qui marchent librement sur leur route, sous les seules conditions tutélaires d'une loi éternelle! O vie miraculeuse, si riche et si profonde, qui ne sentirait avec fierté, avec courage, ton haleine si douce, lorsqu'en jetant un regard sur cette voûte étoilée, on y lit en caractères ineffaçables la garantie de notre haute destinée, celle de l'éternité de notre existence! Qui ne sourirait de pitié sur les tristes machinations des puissances de la terre, sur les vaines tentatives d'un pouvoir ombrageux, lorsque du haut du ciel les étoiles semblent nous saluer avec des regards pleins de tendresse et de confiance! Alors l'âme s'agrandit, elle embrasse avec amour l'univers entier, elle honore même dans les tyrans, ce qu'ils peuvent avoir conservé d'humanité, et c'est en les bénissant — qu'elle s'écrie :

« *Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* »

La voiture avançait avec rapidité et un ciel sans nuage éclairait de ses milliers de lumières la chaussée tirée au cordeau. On pouvait comparer cette dernière à l'idée hardie de tirer autour de la terre une ligne, dont les deux bouts se toucheraient exactement, ou bien, si l'on préfère une comparaison plus modeste et en

même tems plus locale, à une carrière où une armée placée de front pourrait *balancer* à l'aise.

L'anxiété et la crainte avaient mis fin à notre conversation. La circonspection paraissait avoir pris place parmi nous; nous continuâmes notre route silencieusement et je m'endormis.

Sublime invention! noble sommeil! ton inventeur est un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, quand même il serait vrai que la première cause de tous nos maux, que la *femme*, cet être si séduisant, soit sortie de tes bras. L'homme se réveille, des objets inconnus lui adressent en souriant un: *Dzien dobry!* (*) A peine assoupi, il forme de nouvelles liaisons, et avant qu'il s'en doute, le mendiant quitte ses haillons, il se voit en habit galonné, avec sabre et éperons, il est amant heureux et les fiançailles vont avoir lieu.

Vigoureuse nature humaine, que tu es heureuse de pouvoir si bien dormir au milieu de tant de dangers menaçans! Le remède universel, les *voyages* seuls fortifient la santé jusqu'à ce point. Quant à moi, je puis assurer que j'ai acquis un haut degré de *virtuosité* dans l'art de dormir en voiture, en tout lieu et en tout tems.

A *Blonie*, j'étais descendu comme en rêve; j'étais ensuite remonté dans mon coin comme si, dans ce pays

---

(*) Bon jour.

le sommeil eût été dorénavant ma première et unique affaire.

Tout-à-coup je me sens empoigné. Mon voisin me secouait en s'écriant : »Alerte, Monsieur le baron, nous voici à la barrière.»

«Pas d'injure!» lui dis-je en grommelant et en me frottant les yeux. J'avais de la peine à me retrouver. — Singulier moment de ma vie.

«Te voilà donc sur la route de *Jassi*, arrivé à la barrière de *Warsovie*.»

C'est là à-peu-près ce que je pensais, en remettant mon passe-port à un invalide, qui tendait son bras, sans y regarder.

Je m'étais souvent fait une idée de Warsovie, je me la représentais comme une ville dans le genre antique avec de grandes places et avec des rues pleines de saillies. J'y vis marcher avec fierté de vénérables vieux Polonais dans leur costume oriental, avec le schale persan, leur riche pelisse, leurs bottes jaunes, tous ceints de la *karabela*.

Et comment ai-je trouvé Warsovie?

C'est une ville d'une circonférence immense; la plus grande en étendue que j'aie vue après Rome. Je n'y ai pas rencontré une trace de caractère antique. On y voit des baraques à côté de palais somptueux, peu de clochers éminens, une rue qui est une chaussée.

Tout homme qui porte une *kurtka* est arrêté, je n'y vis donc personne en costume national.

Il n'était pas encore quatre heures du matin et déjà les rues étaient fort animées; l'œil rencontrait des uniformes partout où il se portait.

Le grand-duc Constantin se lève entre trois et quatre heures et avec lui tout ce qui est de service pendant le jour.

Des Cosaques de la garde, en habit rouge, fixèrent d'abord mes regards.

C'étaient de beaux hommes avec des figures caucasiennes. Mais :

«Wer zæhlt die Vœlker, nennt die Namen,
«Die hier zum Dienst *zusammen kamen?»*
(Qui compte les peuples, qui dit les noms,
De tous ceux que le service *rassemble ici?)*

Dès ma traversée depuis la barrière jusqu'à l'hôtel des postes, en passant par la rue électorale, je vis de sveltes Uhlans, des Cuirassiers à embonpoint, des Houssards trapus, de lestes Chasseurs, des Grenadiers gigantesques, des fantassins bien dressés, des Chasseurs au pied léger, de graves artilleurs, d'alertes sapeurs et d'autres gens de guerre.

Au camp, tout près des portes de la ville, se trouvaient trente mille hommes d'infanterie polonaise et deux régimens de Grenadiers de la garde russe etc. La garnison de la ville avait pris les armes pour la revue; c'étaient entr'autres environ trois mille hommes de la cavalerie de la garde et un régiment des Chasseurs de la garde polonaise.

Tout était sur le pied militaire, on nous fit aussi une reception toute militaire. Un invalide s'était placé à côté du conducteur. Mon voisin me dit : «Celui-là nous accompagne au Belvédère.»

Il en fut ainsi. Le grand-duc Constantin étant sorti pour assister à des manœuvres, la présentation n'eut lieu que plus tard.

A LA NATION POLONAISE.

Lettre d'accompagnement en envoyant ces MÉMOIRES *au ministère de la guerre en Pologne.* (*)

POLONAIS!

Que Dieu soit avec vous!

La providence m'a conduit dans votre pays déchiré. J'étais au service de votre maître absolu; j'ai été témoin de vos malheurs. J'ai porté avec vous le joug de la servitude; j'ai partagé avec vous l'ignominie du pouvoir arbitraire.

Enflammé pour la vérité et la justice, j'ai devoilé les grands motifs de votre lutte; car il existe en Europe une voix qui s'élève contre votre résurrection, contre votre cause, qui est celle de l'humanité.

J'ai osé entrer en lice contre votre puissant ennemi, contre l'absolutisme; j'ai osé parler avec franchisse de la violation de votre nationalité et de celle de votre Constitution.

(*) Cette lettre est annexée à l'original. Nous la communiquons à nos lecteurs. Elle est l'expression d'un noble caractère et un document pour les archives de l'histoire polonaise. *Le Traducteur.*

Je prends la liberté de vous adresser, comme preuve de mon zèle, mes

Mémoires sur la Pologne.

Je vous les offre comme le plus pur hommage de ma vénération pour votre grandeur d'âme; je les dépose sur le berceau de votre liberté.

La continuation de cet ouvrage, intitulée: *Souvenirs de Warsovie*, est déjà livrée à la presse.

Pour vous mettre à même de vous procurer des renseignemens sur ma personne, je vous citerai les noms de quelques-uns des vôtres, dont je suis fier de posséder la bienveillance et la confiance.

Voici ces noms: le général *Klicki*; *Biernazki*, près de Kalisz; *Titus Potocki*; *Moraczewski*, et *Zeltner* en l'honneur de *Kosciusko*.

Polonais! La noblesse de votre caractère ne m'est point inconnue; je déclare donc d'avance que je renonce à toute espèce de reconnaissance pour mes efforts.

Comme votre contemporain, comme homme, j'ai rempli un devoir. J'ai fait ce que vous deviez attendre de moi, c'est ce sentiment qui me fortifie dans les dangers qui me menacent. Que j'obtienne comme ma plus douce récompense une place dans votre cœur.

Que Dieu, qui m'a accordé l'arme de la parole, veille sur vous dans la victoire de vos glaives, dans la gloire de vos lances et de vos faulx!

Dans mon exil le 18 Juin 1831.

HARRO-HARRING,
d'*Ibenshof*, en Frise.

NOTICE

SUR

M. HARRO-HARRING.(*)

(*) Nous pensons que nos lecteurs ne liront pas sans intérêt une Notice sur l'auteur de l'ouvrage, dont nous venons de leur offrir la traduction. Nous devons les élémens de cette Notice à une personne qui a longtems vécu dans l'intimité de M. Harro. Lui-même nous a communiqué quelques détails.

Le Traducteur.

NOTICE SUR M. HARRO-HARRING.

Paul Harro-Harring est d'une ancienne famille de la Frise septentrionale, de ces Frisons, peuple scandinave, dont le courage et l'esprit d'indépendance remontent jusqu'aux tems fabuleux de l'histoire et s'associent à tant d'intéressantes traditions.

Harro naquit le 28 août 1798 à Ibenshof, domaine de ses pères, situé en Danemarck, au bord de la mer du Nord. Son père était intendant provincial des digues, élu comme tel par le peuple; il avait le titre de comte électoral. Il se signala par son patriotisme lors de la guerre entre le Danemarck et l'Angleterre, pendant laquelle il commandait une division de la milice citoyenne, qui n'étant armée que de faulx, fit cependant, ainsi que l'ont fait de nos jours les héroïques Polonais, des prodiges de valeur. Il décéda en 1810. La mère de Harro (décédée en 1826) possédait les qualités les plus éminentes; c'est elle surtout qui a communiqué à son fils cette élévation d'âme qui a illustré sa vie. Harro lui a dès son enfance voué une tendresse qui tenait du culte.

Deux sentimens se sont développés de bonne heure dans le cœur du jeune Frison: l'amour de la liberté et l'amour des beaux-arts. La nature elle-même, cette mer majes-

tueuse avec ses vagues et son immensité, ne pouvait donner que de nobles inspirations à l'âme ardente de Harro.

En 1817, Harro quitta son pays natal. C'est à cette époque que commence cette vie agitée et presque nomade, cette odyssée, dont notre auteur est le héros. Harro alla d'abord à Copenhague, où il fréquentait l'Académie des beaux-arts; mais déjà au printems 1819 nous le trouvons à Dresde, ville si célèbre par ses galeries et ses musées. Au printems 1820 il visita Vienne, traversa une partie de la Hongrie et arriva à Würzbourg, où il fréquenta les cours de l'université. En automne de la même année, il retourna par la Hollande à Copenhague.

La littérature allemande avait trouvé dans Harro un de ses plus zélés admirateurs, et il ne tarda pas à entrer lui-même avec honneur dans les rangs des bardes germaniques. Ce fut vers le tems de son retour à Copenhague qu'il publia deux volumes de *Poésies lyriques*.

L'orient fixa tout-à-coup les regards de l'Europe. Le réveil de la Grèce, la lutte courageuse des Hellènes contre leurs farouches oppresseurs, excitèrent la sympathie de tous les cœurs généreux, et de toutes parts des hommes dévoués accouraient pour la délivrance du sol d'Athènes et de Sparte. Harro publia une suite de poésies en l'honneur des Hellènes; elles portaient l'empreinte du plus brûlant enthousiasme. Mais ce n'est pas seulement sa lyre, c'est aussi son épée qu'il voulait consacrer à cette noble cause. Toujours prêt à braver tous les dangers pour la liberté, pour cette dame de ses pensées, dont il est le fidèle chevalier, le jeune Harro résolut de partir pour la Grèce. Il s'en ouvrit à sa mère, et cette femme excellente, douée elle-même

d'un caractère antique, nouvelle Romaine ou Spartiate, loin de détourner son fils chéri d'un projet qui devait lui causer tant d'alarmes, l'y fortifia. Elle fit plus: on se concerte pour faire un habit de guerre; la couleur noire est jugée la plus convenable, et cette femme respectable apporte à son fils sa robe nuptiale, qu'elle avait aussi portée pendant son mariage pour le deuil des personnes qui lui furent chères. „Prends-la," dit-elle à son enfant, „ce drap est fort, tu t'en feras faire l'habit que tu porteras dans les combats." Harro a célébré ce trait héroïque dans les strophes suivantes, que nous allons communiquer à nos lecteurs : (*)

Ein Jüngling stand am Nordmerstrand
Für Hella's Kampf bereit.
Die Mutter mit ihm wohl tief empfand —
Sie besprachen das Waffenkleid.

« Ich will dir geben ein Waffenkleid, »
Die Mutter zum Sohne spricht,
« Von festem Tuch, aus alter Zeit;
« Du findest es besser nicht. »

Die Mutter spricht und sucht hervor
Ihr Brautkleid von schwarzem Tuch,
Das sie in Trauertagen nur
Am Sarg der Lieben trug.

« Draus lass dir machen ein Waffenkleid,
« Mein Sohn! und denke mein!
« Das Kleid ist am Altar geweiht;
« Und der Segen des Herrn sey dein! »

(*) Elles se trouvent dans l'ouvrage de Harro, intitulé : *Vorläufer des Rhonghar Jarr* (*Précurseur de Rhonghar Jarr*).

Der Jüngling trug die schwarze Tracht
Dem Sühnungstod entgegen,
Und hat an die Mutter wohl oft gedacht
Auf wilden Sturmeswegen.

Ich selber trug die schwarze Tracht.
Es war die Mutter mein,
Die dem Sohn das Brautkleid dargebracht;
Drum soll sie besungen seyn.

Voici une traduction littérale de ces strophes :

Un jeune Frison, au bord de la mer du Nord,
Se prépare à combattre pour la Grèce;
Sa mère partage ses sentimens;
Ils se concertent sur l'habit de guerre.

« Je te donnerai un habit de guerre! »
Dit la mère au fils,
« Il est d'un drap solide, il est du vieux tems,
« Nulle part il n'y en a de meilleur. »

La mère le dit et elle cherche
Sa robe nuptiale de drap noir,
Qu'elle portait aussi près du cercueil
De ceux qui lui furent chers.

« Fais-t'en faire un habit de guerre,
« Mon fils, et pense à moi!
« La robe est consacrée à l'autel:
« Que Dieu soit avec toi! »

Le Frison revêtu de la robe noire,
Allait à la mort;
Et toujours il pensait à sa mère,
Au milieu des combats.

C'est moi-même qui portai la robe noire;
C'est ma mère qui donna
Sa robe nuptiale à son fils;
C'est ma mère que célèbrent ces chants!

Harro partit pour sa nouvelle destination en été 1821. Il traversa l'Allemagne et la Suisse, et se rendit à Marseille, où il rencontra les premiers Philhellènes, avec lesquels il s'embarqua pour Navarin. On connait tous les désagrémens que les Philhellènes ont eu à éprouver en Morée, et ce n'est point ici le lieu d'en parler.

Le triste état de la santé de Harro, qui avait été atteint d'une fièvre de peste, l'obligea de quitter la Grèce. Il partit au printems 1822 pour Ancône, d'où il se rendit à Rome, pour se vouer de nouveau à l'étude des arts. Il resta en Italie jusqu'à la fin de cette année. Harro avait été recommandé par son protecteur, le prince héréditaire Chrétien-Frédéric de Danemarck au prince héréditaire de Bavière, aujourd'hui roi. Notre auteur se rendit donc par la Suisse à Munich. Les maladies auxquelles Harro avait été en proie en Grèce exercèrent encore longtems une funeste influence sur son moral; ce n'est qu'en 1823 que sa verve poétique reprit vigueur. Son drame: *Les Mainottes* (*die Mainotten*), qui avait mis en action les hauts faits des Hellènes, eut au théâtre de Munich un grand succès.

Après avoir séjourné pendant deux années en Bavière, Harro fit un voyage en Suisse et retourna en octobre 1825 à Munich. Le prince héréditaire venait de monter sur le trône; Harro pensait que le moment était venu, où la recommandation dont nous venons de parler, pourrait lui être utile. Ce ne fut pas sans surprise qu'il apprit qu'on attachait à

l'emploi littéraire ou militaire, qu'on était prêt à lui accorder, une condition à laquelle ses principes, ses convictions les plus intimes ne lui permettaient pas de souscrire. On exigeait de lui qu'il embrassât la religion catholique. (*) C'est un ami du médecin particulier de Sa Majesté qui s'était chargé de la notification de cette condition.

Harro fut appelé comme poète dramatique pour un des théâtres de Vienne (**). Il se rendit donc dans la capitale de l'Autriche, mais à peine y avait-il séjourné pendant quelque tems, qu'il fut révoqué de ses fonctions. Accusé de menées démagogiques, prévenu d'avoir voyagé comme émissaire des *carbonari*, une enquête fut ordonnée contre lui. Par suite de cette information, Harro fut condamné à quitter les états autrichiens; cette sentence d'exil fut exécutée au mois de mars 1827, quoique notre poète fût à peine convalescent d'une fièvre nerveuse.

Arrivé à Prague, Harro fut atteint d'une hémorragie. Il ne put obtenir la permission de séjourner dans cette ville qu'après la visite et d'après le certificat d'un médecin. Il reçut les preuves les plus touchantes de l'hospitalité des Bohémiens; il devait peut-être l'intérêt tout particulier qu'il leur inspirait, à leur antipathie contre l'Autriche, de la politique ombrageuse de laquelle Harro était une des nombreuses victimes. Il fut placé sous une surveillance de police très-rigoureuse.

Ses liaisons avec les illustres Hellènes *Alexandre Ypsilanti* et *Georges Lasannis*, tous deux prisonniers à Théré-

(*) M. Harro est de la religion évangélique ou protestante.

(**) En Allemagne tous les grands théâtres ont leur poète dramatique attitré et salarié (*Theaterdichter*). *Note du Traducteur.*

sienstadt, à sept lieues de Prague, l'obligèrent cependant bientôt à s'enfuir. En automne 1827 il se rendit de nouveau à Munich, alors l'asyle des Grecs et des Philhellènes.

On connait les amours du *Tasse* pour une princesse, dont le rang devait établir entr'elle et lui une barrière insurmontable. Une passion tout aussi ardente s'était emparée de l'âme de notre poète; il était épris d'amour pour une dame des plus hautes classes de l'aristocratie autrichienne. Ce sentiment dominait toutes ses facultés et enflammait son imagination poétique. Privé de tous les moyens de correspondre avec celle qui faisait l'objet de son adoration, il lui consacra pour ainsi dire sa vie entière; il écrivit dans l'espace de cinq mois son *Rhonghar Jarr* (4 volumes), qui renferme l'histoire de sa vie, et dédia l'ouvrage à sa dame.

Inébranlable dans la résolution de la revoir et n'osant aborder directement la frontière d'Autriche, il se proposa de pénétrer dans ce pays en faisant un détour par la Turquie. (*) La campagne de la Russie contre la Porte avait commencé : Harro, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, alla à Warsovie, pour de là se diriger sur Jassy, où était l'armée active. Les mémoires que nous venons de communiquer à nos lecteurs ont fait connaître l'histoire de son séjour en Pologne.

Animé plus que jamais d'une noble indignation contre la tyrannie, Harro se rendit en juillet 1830 à Leipsic pour travailler à l'accomplissement de l'engagement qu'il avait contracté envers quelques Polonais ainsi qu'envers lui-même, de plaider en face de l'Europe la cause polonaise comme celle de l'humanité entière.

(*) Voyez l'ouvrage ci-dessus.

Partout où il portait ses pas, Harro se vit exposé aux persécutions des agens de la soi-disant sainte-Alliance. A peine arrivé en Saxe, la police de ce pays lui en défendit le séjour. Il demanda au chargé d'affaires danois un passeport pour la Suisse. Ce diplomate le lui refusa sous prétexte que Harro, comme ancien officier russe, se trouvait sous la surveillance de l'ambassadeur russe, auquel il devait s'adresser.

La nouvelle de l'insurrection polonaise avait rempli le cœur de Harro du plus saint enthousiasme. Déjà à la fin de décembre 1830, les Mémoires, que nous venons de traduire, avaient été prêts pour l'impression. Aucun libraire n'eut le courage de se charger de leur publication. Le manuscrit fut envoyé de ville en ville, de pays en pays. Partout l'empire menaçant de la Russie se fit sentir. Harro se chargea lui-même de la publication de ses Mémoires et fit les frais de l'impression. Une édition de 3000 exemplaires fut épuisée en peu de mois. Déjà avant que ces Mémoires eussent paru, et par suite du cartel qu'il avait adressé au baron de Schweitzer, espion russe (*), Harro fut obligé de quitter la Saxe dans les vingt-quatre heures. L'ambassade russe à Dresde avait provoqué cet ordre.

Notre vaillant Frison trouva un asyle en Allemagne, où il travailla sans relâche à la redaction du *second volume de ses Mémoires*, qui parurent bientôt sous le titre de *Souvenirs de Warsovie*. Un mandat d'arrêt russe obligea l'auteur de prendre de nouveau la fuite; il parvint cependant à trouver un lieu de sûreté, où il continua à consacrer sa plume à la noble cause polonaise.

(*) Voyez plus bas la note sur cet individu.

En très-peu de tems notre auteur écrivit son ouvrage, intitulé : *Le Polonais* (*der Pole*), en trois forts volumes. Cet ouvrage renferme aussi une description de l'état de la Pologne sous la domination du grand-duc Constantin.

Ce fut avec un sentiment bien pénible que l'auteur se vit privé de la satisfaction de pouvoir accourir dans les rangs des Polonais, et de combattre sous la noble bannière de l'aigle blanche. Mais il ne pouvait approcher du sol sacré de la liberté, étant à la fois proscrit en Autriche et en Prusse. Il avait d'ailleurs à peine terminé son dernier travail sur la Pologne, que l'armée de Paskewicz, longeant la Vistule, le sépara entièrement du pays, auquel il avait voué ses plus vives affections.

La chute de Warsovie, cet évènement qui devait avoir des suites si funestes pour l'indépendance européenne; cet évènement dont la postérité la plus reculée accusera les cabinets liberticides de notre époque; cet évènement, disons-nous, devait anéantir les dernières espérances que notre auteur pouvait avoir conçues pour le triomphe de la cause polonaise.

Il ne pouvait plus y avoir de sûreté pour notre auteur en Allemagne; dans toutes les provinces de ce pays, la terreur moscovite exerçait son influence plus que jamais.

C'est vers la France, vers la France de juillet que Harro, l'ami ardent de la liberté, devait porter ses regards; c'est en France qu'il résolut de se fixer. Il arriva à Strasbourg au commencement d'octobre 1831.

Dans cette ville patriotique Harro s'acquit en peu de tems de nombreux amis. La loyauté de son caractère, ses mœurs, ses connaissances variées, son ardent amour de la liberté

et les services qu'il lui avait rendus, ne pouvaient que lui gagner les cœurs des bons Alsaciens. Harro redigea pendant quelque tems l'*Allemagne* (*das Deutschland*), feuille libérale, qui a paru à Strasbourg et qui a si énergiquement stygmatisé les despotes de la sainte Alliance.

L'Allemagne aussi fit des efforts pour briser ses chaînes. On connait les différentes insurrections qui ont éclaté sur cette vieille terre de la féodalité. Des associations se formaient, des fêtes patriotiques furent organisées. La fête de Hambach, embellie par le plus bouillant enthousiasme de la liberté, eut lieu. Harro s'y rendit avec plusieurs Polonais; il n'assista toutefois pas aux délibérations des patriotes allemands, il en était même exclu par eux, comme n'étant pas allemand.

Les satellites de l'autocrate voulaient cependant profiter de l'occasion pour s'emparer de la personne du courageux Harro. Un mandat d'arrêt fut lancé contre lui par l'autorité bavaroise sur la provocation de l'ambassade russe. La foule s'était à peine un peu écoulée de Neustadt (*), que deux compagnies bavaroises devaient s'y rendre pour assurer l'arrestation de notre auteur. Il en fut prévenu à tems par trois jeunes gens qui gardèrent l'*incognito*. Plusieurs patriotes de Landau le conduisirent à travers les montagnes jusqu'à Bergzabern, et de là cinq jeunes gens armés lui servirent de sauve-garde jusqu'à Wissembourg.

C'est le 29 mai 1832, vers le soir, qu'il arriva dans cette ville frontière de la France. Les patriotes de cette excellente

(*) Petite ville, dans la banlieue de laquelle est située le château de Hambach.

cité lui firent l'accueil le plus flatteur. Mais dès le lendemain (30 mai), à neuf heures du matin, un commissaire de police se présenta dans sa demeure et lui déclara »*que l'entrée en France lui était interdite, qu'il devait incontinent retourner dans la Bavière rhénane; qu'au cas contraire il serait arrêté.*

Harro demanda à voir un ordre signé par un ministre et se fit conduire devant le sous-préfet, qui ne put produire qu'une décision du préfet du Bas-Rhin. Harro fit sentir au sous-préfet tout ce que sa position avait de pénible, que des gendarmes le guettaient à la frontière, qu'il serait livré aux Russes et transporté en Sibérie. — »C'est votre affaire,« lui répliqua le sous-préfet, en insistant sur son départ. Harro déclare envain qu'il veut protester par écrit contre cette décision; l'inexorable fonctionnaire lui annonce qu'il ne recevra sa protestation que datée de la Bavière. La garde nationale de Wissembourg prit notre auteur sous sa protection; on lui procura un asile où il demeura caché pendant trois jours aux investigations d'une autorité ombrageuse; durant ce tems il adressa au sous-préfet une protestion datée de Bergzabern.

Au troisième jour, le sous-préfet reçut une décision de l'autorité supérieure, qui accorda de nouveau à notre patriote Frison un asile en France, à condition toutefois de se tenir éloigné à vingt lieues de la frontière et à quarante lieues de la capitale. Harro eut le bonheur de trouver dans la personne de MM. *Champy*, de généreux protecteurs; ils lui offrirent une retraite dans une de leurs terres en Bourgogne; il s'y rendit en passant par Strasbourg,

où ses nombreux amis lui témoignaient de la manière la plus touchante l'intérêt que leur inspirait son sort.

Notre courageux auteur n'a pas discontinué de consacrer sa plume à la sainte cause de la liberté et de l'émancipation des peuples.

Harro au milieu des orages d'une vie agitée a écrit plus de trente volumes. Nous nous bornons à indiquer ici ceux de ses ouvrages, qui sont dans un rapport plus direct avec les évènemens du tems. Les voici : Der *Psariot* (le *Psariot*), 1825; *Faust etc.* (*Faust dans le costume du tems, fragment*), 1831; die *Mainotten* (les *Mainottes*), 1825; *Rhonghar Jarr*, 1828; der *Carbonaro etc.* (le *Carbonaro à Spolette*), 1831; *Mémoires sur la Pologne*, 1831; *Souvenirs de Warsovie* (continuation des Mémoires); die *Schwarzen etc.* (les *Noirs de Giessen ou l'Alliance allemande*), 1831; *Splitter und Balken* (les *Buchettes et les Buches, pièces diverses*) 1831; der *Pole* (le *Polonais*); 3 vol. 1831; der *russische Unterthan* (le *Sujet russe*, supplément aux Mémoires), 1831; *Blutstropfen* (*Gouttes de sang* (*), recueil de poésies), 1832; die *Monarchie etc.* (la *Monarchie ou Histoire du roi Saul*) 1832; *Gedanken über Wahrheit, Liebe und Gerechtigkeit. Entwurf zu einer Volksvertretung nach demokratischen Grundsätzen* (*Pensées sur la vérité, l'amour et la justice. Esquisse d'une représentation populaire d'après des principes démocratiques*), 1832; die *Völker* (les *Peuples*, poëme dramatique) 1832; das *Volk* (le *Peuple*, drame, en partie), 1832 (**).

(*) C'est en allemand le nom d'une fleur.

(**) On peut se procurer tous ces ouvrages chez *Schmidt* et *Grucker*, libraires à Strasbourg.

Semblable à l'illustre chevalier, dont la devise se trouve en tête de ces Mémoires (*), digne émule du vaillant et spirituel *Hutten*, qui au seizième siècle vouait à la défense de la liberté religieuse son glaive, sa plume et sa fortune, Harro consacre son beau talent, son épée et toute son existence au triomphe de la liberté politique et civile. Pour lui, la vie n'est qu'une mer orageuse. Poussé de pays en pays, la terre semble s'échapper sous ses pas; pour lui, il n'y a plus de toit domestique. Puissent d'aussi généreux sacrifices, d'aussi nobles efforts être couronnés de succès! Une célébrité justement méritée est acquise à Harro : qu'elle le soulage de ses peines! qu'elle lui donne le courage de n'éprouver que du mépris pour ses vils détracteurs!

(*) « Ausi! » (*Je l'ai osé!*)

NOTES

DU TRADUCTEUR.

NOTES.

(1) Page 4. *Son plus grand bien.* Allusion à l'amour de l'auteur pour une dame autrichienne. Voyez la Notice précédente.

(2) P. 4. *Pour un ami captif.* Cet ami captif était *George Lassanis* de l'Olympe, aide-de-camp du prince *Alexandre Ypsilanti*, un des poètes les plus remarquables de la Grèce moderne. Lassanis s'est fait surtout connaître par son drame politique : *Hellas et l'Étranger*, qui contribua à Odessa à la fondation de la Hetærie. Le malheureux poète fut retenu prisonnier avec les trois princes Ypsilanti, à Monkacz, pendant deux ans, et à Thérésienstadt pendant cinq ans. Une des plus belles poésies de Harro est son élégie intitulée : *Kreuz am Grabe Alexander Ypsilanti* (*Croix sur la tombe d'Alexandre Ypsilanti*); cette pièce est insérée dans un recueil de poésies fugitives qui a pour titre : *Serenaden und Phantasieen* (*Sérénades et Phantaisies. Munich.* 1828). Cette élégie fait connaître les rapports intimes qui ont existé entre Harro et les illustres Hellènes que nous venons de nommer.

(3) P. 5. *L'espion, le baron de Schweitzer.* Ce baron allemand, de Francfort sur le Mein, était un des espions

les plus actifs du grand-duc Constantin. Il poussa ses voyages investigateurs jusqu'en Allemagne et en France. Il recevait de Constantin une gratification annuelle de mille ducats. Harro démasqua cet indigne personnage par des insertions dans les feuilles publiques, en Avril 1831. Cautionnant sur son honneur et sur sa vie ce qu'il avançait, il offrit au baron de lui donner toute satisfaction personnelle, et lui indiqua à cet effet son adresse à Brunswick. Schweitzer vivait à Dresde. N'ayant pas reçu de réponse, Harro alla au-devant de lui jusqu'à Leipsic, mais l'espion prit la fuite et se fixa à la frontière polonaise, d'où il rédigea sur la campagne des Russes en Pologne les articles, qu'il fit insérer dans le journal officiel de Berlin (*Preussische Staatszeitung*). Ainsi que nous l'avons vu dans la Notice biographique (p. 234), Harro fut, par suite de cette affaire d'honneur, obligé de quitter la Saxe. M. *Michel Hubé*, ancien référendaire d'état en Pologne et chef de la commission d'enquête sur les agens de la police secrète russe, a confirmé, ce que dit Harro, sur l'infâme métier auquel Schweitzer s'est livré. Voyez l'intéressant ouvrage de *Hubé*, intitulé : *Das russische Schreckens- und Verfolgungssystem* (*Système de terreur et de persécution russe. Paris chez Heideloff et Campé.* 1832). Voyez aussi sur Schweitzer, l'ouvrage déjà cité : *Le Sujet russe.* Page 52 et 53.

(*) P. 5. Voyez la Notice biographique.

(*) P. 33. *Les chaînes les plus fortes et les plus pesantes qui furent jamais forgées.* A l'appui de cette assertion nous allons extraire un passage de notre auteur qui se trouve dans le *Sujet russe* (p. 105—107) :

„Un neveu de *Kutusow* revenant de l'Allemagne, voulait passer par Warsovie. Il avait reçu, dans un pensionnat à Brême, si je ne me trompe, une éducation tout allemande. Par les motifs qu'on vient de lire, il fut forcé de prendre du service. Il servait déjà depuis huit ans comme officier-aspirant, jouissant de l'estime de tous ceux qui le connaissaient, sans avoir le moindre espoir d'avancer, tandis qu'il se voyait préférer les favoris des généraux, tels que les Rocznicki, les Gendre etc., favoris qui ne comptaient souvent qu'un an, dix-huit mois de service. Et par qui l'empereur aurait-il pu apprendre la triste situation dans laquelle gémissait *Kutusow* et tant d'autres braves jeunes gens? Était-il permis à Kutusow de s'adresser à l'empereur? N'aurait-il pas été immanquablement envoyé en Sibérie ou renfermé dans quelqu'hôpital sous prétexte de folie, s'il eût voulu outre-passer un seul degré de la hiérarchie militaire? L'autorité militaire aurait-elle reçu la plainte d'un officier-aspirant contre le maître du Belvédère, par les mains duquel seul les plaintes devaient être adressées à l'empereur? le sort du jeune Kutusow fut partagé, dans le civil comme dans le militaire, par des milliers de malheureux, qui se virent privés de tous moyens d'obtenir justice.

(6) P. 43. *Schweitzer.* Voyez la note 3.

(7) Le général *Kurnatowski.*

„Le général Kurnatowski, Allemand-Polonais de Posen, dont le caractère était de n'en avoir aucun, commandait un régiment polonais et une division de cavalerie de la garde russe, lorsque Constantin s'enfuit, au moment où éclatait l'insurrection polonaise. C'était le plus grand pé-

dant militaire qui ait existé depuis qu'on boutonne et qu'on déboutonne des uniformes. Nous nous rappelons une observation qu'a faite en 1828 un officier de la garde russe, et dont les évènemens ont prouvé toute la justesse. Il disait:

„Comment le chef d'un régiment polonais peut-il en même tems commander une division de la garde russe?

„Supposons, ce qu'il est cependant difficile d'admettre, qu'il survint une rupture entre les Russes et les Polonais, quelle confusion en résulterait? Ou bien nous serions tout-à-coup sans chef de division, ou les Chasseurs n'auraient pas de général. Kurnatowski n'aurait alors ni l'adresse ni la prudence qu'exigerait une pareille position.“

La prophétie de l'officier russe a été accomplie littéralement. Le 29 novembre 1830, la confusion était grande. Les Russes n'avaient pas de confiance dans un général polonais. Par précaution les Chasseurs de la garde polonaise n'avaient pas été initiés dans l'association secrète de Wisocki, puisqu'ils se trouvaient sous le commandement d'un général russe, et faisaient partie d'une division russe. Aussi furent-ils d'abord incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre. L'évènement était d'ailleurs si extraordinaire qu'il pouvait facilement dérouter de vieux soldats. Déjà vers le matin du 30 novembre, pendant la lutte meurtrière qui eut lieu dans les rues de Warsovie, le régiment se sépara; deux escadrons seulement restèrent sous les ordres de Kurnatowski, qui prit la fuite avec son collègue Rocznicki. Le 3 décembre, il retourna à Warsovie avec ses deux escadrons; devant l'hôtel du ministère des finances, il fut arraché de son cheval et une foule de sabres planaient sur sa tête; mais le magnanime

peuple polonais eut pitié de lui et lui fit grâce de la vie. Kurnatowski prêta serment à la cause du peuple. Depuis neuf mois, nous n'avons rien appris des hauts faits du grand Kurnatowski. (Voyez *Sujet russe*, par Harro. Page 101—103.)

(8) P. 129. *A la statue équestre du prince Poniatowski.*

„A l'occasion de cette statue de *Thorwaldsen*, je citerai une anecdote qui fait voir combien les Russes ont de goût pour les arts. Les cinq officiers *du jour* de mon régiment se trouvaient ensemble le soir à prendre du thé. Deux Russes allemands parlaient de Thorwaldsen. Un Russe de la vieille roche prend part à la conversation et demande où Thorwaldsen a *servi?* car c'est toujours la première question d'un Russe. C'est à sa grande surprise qu'il apprend que Thorwaldsen n'a jamais été soldat; il désire donc savoir ce qu'il est. On lui explique tant bien que mal qu'il est artiste, qu'il est sculpteur. Il ne peut comprendre cela, et un autre s'écrie: Ah, *Kamemcotesetsch!* (*tailleur de pierres!*) Alors le vieux Russe part d'un grand éclat de rire qu'il ne pouvait dompter, car on lui avait dit que Thorwaldsen était décoré et qu'il faisait partie de la cinquième classe. Comme on dit ensuite qu'il était attendu à Warsovie, le Russe observa qu'il n'irait cependant pas avec ses ordres au Belvédère (où chaque étranger est obligé de se présenter) pour ne pas se donner du ridicule. Après de nouvelles définitions, notre Russe prit le sculpteur Thorwaldsen pour un de ces plâtriers ambulans qui colportent leurs marchandises, une planche sur la tête, et vendent des bustes d'Alexandre, de petits doguins, des têtes de Constantin et de Néron, etc. Mais il ne pouvait

concevoir qu'un tel homme fût décoré et fit partie de la cinquième classe.

(°) P. 149. Dans les *Tableaux Warsoviens*, nos lecteurs auront été frappés des traits du principal personnage, de ce grand-duc Constantin, véritable type de la sauvagerie, de la barbarie moscovite. Comme quelques auteurs serviles ont cherché à défigurer la vérité et à excuser honteusement cette idole de l'absolutisme, nous communiquerons encore à nos lecteurs quelques observations et quelques anecdotes, que nous empruntons au *Sujet russe* de M. Harro.

»En Pologne, la Constitution et les lois étaient foulées aux pieds. L'empereur Nicolas était *roi et monarque* de la Pologne et ne régnait pas. Il abandonnait ce royaume conquis à l'arbitraire et aux caprices de son frère, dont l'horrible caractère s'était dévoilé par tant de faits irrécusables, que, s'il n'eût pas été le fils d'un empereur de Russie, il aurait été pour le moins envoyé en Sibérie.

»Au moyen de plus de quatre mille espions, que la Pologne était obligé de payer, le généralissime russe avait formé comme un mur autour d'un peuple livré au désespoir, pour le mettre dans l'impossibilité de faire parvenir ses plaintes jusqu'au prince. La diète fut ouverte et dirigée par des créatures russes. Constantin destituait arbitrairement les représentans qui voulaient plaider la cause du peuple. C'est ainsi que le député *Vincent Nimojewski* fut remis aux gendarmes et retenu prisonnier pendant cinq ans dans la terre d'un particulier.

»Constantin fit un jour des propositions outrageantes à la fille d'un riche Russe, qui les repousa avec mépris. Furieux d'un tel refus, il cherche le moment de la rencontrer

avec sa voiture, il heurte la sienne et prétend que c'est elle qui, n'ayant pas fait place assez vite, a agi contre les réglemens; il la fait conduire dans un corps-de-garde et obtient par la force ce qu'il n'avait pu obtenir par ses instances.

»Au milieu d'une société le même Constantin commit l'enlèvement le plus révoltant. Un de ses aides-de-camp dansait avec une jeune personne que le Czar convoitait; il avait donné ses instructions à l'aide-de-camp; celui-ci, comme si c'était l'effet d'une plaisanterie, continue sa danse jusque dans une chambre *adjacente* un peu reculée, et là il livre cette jeune personne à la discrétion de son maître, qui avait déjà pris les mesures nécessaires pour empêcher toute résistance. Toute la population de Berlin peut attester que pendant que Constantin séjournait dans cette ville, il a poussé l'impudence jusqu'à se servir des équipages du roi, pour aller en plein jour voir les maisons les plus mal famées. Le roi de Prusse fut justement outragé d'une telle conduite et prit les mesures les plus sévères pour en empêcher la récidive.«

Voici un dernier trait de barbarie de Constantin, il nous répugne d'en citer d'autres :

»Un jour Constantin se trouvant à la fenêtre d'un de ses châteaux près de St.-Pétersbourg, tenait en main un fusil double, tout neuf, qu'il voulait essayer. Il cherche un but vers lequel il puisse viser. Il aperçoit une paysanne qui se courbait en travaillant aux champs. C'est sur elle qu'il tire, et la malheureuse expire sur place. Constantin se borne à dire en souriant à l'officier effrayé, qui se trouvait à côté de lui : Je ne croyais pas que le

fusil porterait si loin. Il fit plus tard une petite pension à la famille de la victime.« (*Sujet russe*, par Harro. Page 34—46.)

(10) P. 157. *Le bibliothécaire d'un magnat, un savant Allemand, dont le nom m'a échappé.* Ce bibliothécaire s'appelle *Heltmann* et, malgré son nom allemand, il est né Polonais. Il a servi pendant cinq ans, par forme de punition, comme simple soldat; grâce à sa conduite exemplaire, il reçut cependant de l'avancement en 1829. En 1831, il fut pris par les Polonais à *Wawre*, ou, ce qui est plus probable, il se jeta dans les bras de ses compatriotes, car nous le voyons prendre aussitôt du service dans le corps du général *Rocznicki*. Heltmann est aujourd'hui en France et jouit de l'estime de tous ses frères d'armes. Voyez *Chronique scandaleuse*, II. 193.

TABLE DES MATIÈRES.

Page.

Avant-propos du Traducteur.
Dédicace de l'auteur.

I. *Introduction.*

1. De la position de l'auteur. — Son entrée au service russe. — Parties de cet ouvrage 3
2. L'empire de l'impossibilité. — Celui de l'invraisemblance. — Un très-vieux principe est renversé. 7
3. Défaut de notions sur la Pologne. — Un auteur allemand disparaît 12

II. *Tableaux Warsoviens.*

1. Belvédère. — Scènes du lever du grand-duc. — Officier *du jour* de la cavalerie de la garde. — L'adjudant des Houssards. — Les ordonnances. — Le général Strandtmann..... 19
2. Continuation. — Les généraux: Kuruta, de Dannenberg, Markow, de Knorring. — Rapport du maréchal-de-logis, spécialement attaché au prince. — Exercice des ordonnances. — Le général Kurnatowski. — Suites des délits contre la *forme*.. 24
3. Omniscience du grand-duc. — Manière de considérer les étrangers. — La voiture du grand-duc.

Page

— Ordonnance sur les chapeaux. — Une boutonnière ouverte entraîne des arrêts. — Voyage journalier du grand-duc 30

4. Les chefs de la police secrète. — Le général Gendre. — Sa remonte russe. — Commerce de chevaux. — Salon 35

5. Le colonel Sass, chef de la police militaire secrète, humoriste et satyrique, ami des belles-lettres. — Le prince Maurocordato 39

6. Le général Fenshawe, chef d'un bureau secret. — Voyage au *Constitutionnel* à Paris interrompu. 43

7. Nowosilzow. — Sa chancellerie. — Bibliothèque. — Le ministre des cultes et la fille publique... 45

8. Tout est *du jour*. — Le singe favori du Belvédère. et Mahmoud Hassan de Warna 50

9. La place saxone. — Parallèle entre Warsovie et Rome 55

10. Parade avec accessoires 59

11. Continuation de la parade avec accessoires 67

12. Un officier des lanciers de la garde est obligé de voltiger par-dessus une pyramide de baïonnettes. 71

13. Un bourgeois de Warsovie, chargé de chaînes, est obligé de traîner la brouette, à la parade... 74

14. Gêne continuelle imposée aux officiers comme aux soldats. — Sort de l'aubergiste du camp... 77

15. Variétés sur la brouette de la parade 80

16. L'école militaire de Warsovie. — Le balancement, l'art de présenter les armes, et l'équilibre européen 81

17. École militaire de Warsovie (continuation)..... 88

18. Du rang et des diverses classes russes 94

Page.

19. Service russe. — Les Russes à Warsovie. — Outrage fait au sentiment national des Polonais.. 99

20. Nowachowicz. — Constitution et monopole..... 103

21. Intérêt général qu'inspire la Pologne. — Cause. 108

22. La ville de Warsovie. — Sa position. — Palais d'un magnat. — Le comte Pac. — Le château royal. — La bibliothèque. — Le directeur Lindé. — L'église protestante. — Le pasteur Tetzner. — Minin et le grand-duc 110

23. Le jardin saxon. — La promenade. La rencontre des millions..... 114

24. Le jardin Krasinski. — La rue des Récollets. — Les juifs 121

25. Allées russes. — Le prélat et la statue de Copernic. — La statue de Poniatowski n'a pas été fondue. — Le lycée. — L'université. — Le danger d'une idée fixe. — La littérature et la librairie. 127

26. La poste à la russe. Toutes les lettres sont ouvertes d'office — Espions étrangers. — Destruction de la paix intérieure par le système de l'espionnage..... 133

27. Traitement russe envers un juif..... 136

28. Coups russes pour un florin polonais..... 139

29. Expédition russe d'un fiacre..... 141

III. *Du Droit des Polonais.*

1. Population de la Pologne 147

2. Forme politique 149

3. Constitution polonaise 153

4. Administration..... 159

6. Polonais qui jouissent des droits politiques 166

Page

7. Administration intérieure de la Pologne. — Administration de la justice..... 168

IV. *Regard en avant et en arrière.*

1. Sur la dédicace. — Faveurs et grâces de la légitimité. — Lafayette. — Le comte P—t—cki. — La belle polonaise patriote..... 175

2. Encore un coup-d'œil sur le champ de bataille de Warsovie. — Issue..... 178

V. *Voyage à Warsovie.*

1. Voyage à travers la Pologne prussienne. — Village polonais. — Misère humaine. — Frontière russe. 187

2. Les *in-folio* de la frontière. — L'officier cosaque. Kalisz. — L'hôtel de Pologne. — Le courtier d'hommes. — L'oriental. — La Dorothée de Shakspeare. — Les belles Polonaises..... 193

3. Pologne. — Ligne tirée au cordeau, où il fait bon aller en voiture. — Casernes de route. — Désordre polonais. — Caractère national des Polonais..... 202

4. Costume national des juives. — Beautés juives. — Auberge à Lowicz. — Chasseurs polonais. — L'espion aux aguets. — Cinq sortes d'espions à Warsovie. — Le retour du Polonais..... 207

5. Chagrin patriotique d'un Polonais. — L'air d'une chanson entraîne une arrestation. — Coucher du soleil et réflexions d'un voyageur. — Arrivée à Warsovie..... 214

Lettre à la nation polonaise..... 223

Notice sur M. Harro-Harring..... 225

Notes du traducteur..... 241

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA W TORUNIU